

193


.....c'est au XIXe siècle, c'est-à-dire quand la science héraldique semble le plus délaissée, qu'elle s'affirme plus positivement que jamais.
VICOMTE DE MAGNY.
Archives
héraldiques
et
sigillographiques
Suisses
PAR
Maurice Tripet
Neuchâtel
6e ANNÉE
1892
Lith. Gendre Neuchâtel
193

TABLE DES MATIÈRES

Janvier 1892

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel.

N° 1.

SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE



Nous donnons plus loin la liste des membres fondateurs de la Société suisse d'héraldique. C'est dire que cette Société est constituée et qu'elle a commencé son activité, aussi venons-nous rendre compte à ses membres de ce qui a été fait jusqu'à présent. Dans le n° 37 des *Archives héraldiques suisses*. M. Jean de Pury a lancé l'idée de la fondation d'une Société suisse d'héraldique. Sa lettre ayant trouvé de l'écho, des pourparlers ont eu lieu entre diverses personnes qui s'intéressent à l'art héraldique et il s'est formé parmi elles un comité fondateur composé d'adhérents d'un peu toutes les parties de la Suisse. Le 13 janvier 1891 un projet de statuts était élaboré et après avoir circulé parmi tous les initiateurs il a été définitivement adopté, en tenant compte des observations et vœux exprimés, le 13 avril par le comité fondateur convoqué à Neuchâtel sous la présidence du doyen d'âge, M. Adolphe Gautier, de Genève. Ces statuts ont paru en français et en allemand dans les *Archives héraldiques* et il en est fait un tirage à part pour les membres présents et futurs de la Société.

Dans cette même séance le Comité a constitué son bureau en nommant

MM. Jean Grellet, président.
Jean de Pury, vice-président.
Jämes de Dardel, trésorier.
Maurice Tripet, secrétaire-archiviste.

L'été s'est passé à recueillir des adhésions, et dans une nouvelle séance du Comité qui eut lieu le 26 octobre, il était constaté par l'ac-

cueil réjouissant fait à notre appel que la fondation de la Société répondait à un besoin; elle fut donc déclarée définitivement constituée.

Une des premières préoccupations du Comité a été de nouer des relations avec des Sociétés similaires de l'étranger et il a décidé de demander et d'offrir l'échange de publications avec les Sociétés suivantes : *Herold*, Berlin ; *Adler*, Vienne ; *Kleeblatt*, Hanovre ; *Ex libris*, Berlin; *Greif*, Leipzig; *Académie héraldico-généalogique*, Pise; *Collège héraldique de France*, Paris.

Comme premier don pour notre bibliothèque, nous avons à mentionner le très-beau livre de M. F. Warnecke: *Die deutschen Bücherzeichen (Ex-libris) von ihrem Ursprung bis zur Gegenwart*, dont l'aimable auteur a bien voulu nous faire hommage; nous lui en exprimons ici toute notre reconnaissance.

Une autre question qui a fait le sujet de délibérations du Comité est le choix d'emblèmes pour la Société. Il a été décidé de prime-abord qu'une Société héraldique ne saurait faire à moins que d'adopter une armoirie de toutes pièces, comme du reste l'ont fait nos aînées, le *Herold* de Berlin, l'*Adler* de Vienne, etc.

Des différents projets soumis au Comité, deux ont particulièrement fixé son attention : l'un portait comme emblèmes du héraut un sceptre et un clairon passés en sautoir; l'autre proposait un casque qui représente assez bien l'art héraldique puisqu'il avait une importance capitale à l'époque qui a vu naître le blason, et qu'il est aussi une pièce commune à presque toutes les armoiries. C'est de ces éléments qu'a été composée l'armoirie choisie comme emblème de la Société et qui se blasonne comme suit : de gueules à deux sceptres d'or passés en sautoir, un heaume *(Kübelhelm)* d'argent brochant sur le tout; cimier : deux clairons d'or passés en sautoir ornés chacun d'un fanion pendant de gueules chargé de la croix fédérale d'argent.

La nature de la Société et son caractère suisse nous paraissent ainsi heureusement indiqués.

Ces armoiries, qu'un tenant viendra compléter, trouveront leur première application sur le diplôme de membre de la Société, que M. C. Bühler, l'éminent artiste de Berne, a bien voulu se charger de composer. Nous croyons donc pouvoir promettre à nos collègues un travail très réussi et nous estimons ne pas sortirdes attributions de la Société en provoquant ainsi la création d'une planche qui, en même temps qu'une constatation officielle de la qualité de membre de la Société, sera un modèle d'art héraldique de la meilleure époque.

Le Département de l'Intérieur du canton de Neuchâtel vient de publier une planche intéressante de grandes dimensions et très bien exécutée en chromolithographie, donnant les armoiries des 64 com-

munes de ce canton. Elle est mise en vente à 5 francs, mais sur notre demande le Département de l'Intérieur a bien voulu nous accorder à titre gracieux des conditions exceptionnelles en faveur des membres de la Société suisse d'héraldique, de sorte que ceux d'entre eux qui le désireront pourront se procurer cette planche au prix réduit de trois francs. Ils n'auront pour cela qu'à nous transmettre le bulletin de souscription annexé à ce numéro. Nous sommes heureux d'avoir pu leur procurer cette facilité.

Pour l'année courante nous ne voulons pas faire de promesse positive; cependant nous espérons qu'elle ne s'écoulera pas sans que nous ayons pu offrir aux membres de la Société une marque d'activité sous forme d'une publication spéciale, mais à une condition, c'est qu'ils veuillent bien eux-mêmes nous y aider.

Le Comité, en effet, a pensé qu'il serait intéressant de publier une *Bibliographie héraldique*, c'est-à-dire un catalogue raisonné de tous les ouvrages d'héraldique et de généalogie concernant la Suisse. Un tel livre facilitera considérablement le travail des chercheurs en leur donnant des indications sur les sources qu'ils pourront consulter; mais pour qu'il rende les services que l'on en attend, il importe qu'il soit aussi complet que possible. M. Maurice Tripet, qui a déjà recueilli dans ce but des matériaux assez considérables, les a gracieusement mis à la disposition du Comité. Il s'agit de parachever ce travail, ce qui sera comparativement facile pour les imprimés et les manuscrits qui se trouvent dans nos bibliothèques publiques. Mais il en existe aussi dans des collections particulières moins accessibles ou moins connues, aussi serions-nous reconnaissants aux membres de la Société de bien vouloir nous signaler les ouvrages de cette catégorie qu'ils connaîtraient; pour autant qu'ils seraient d'un intérêt général.

Les membres des nombreuses Sociétés scientifiques, artistiques ou d'utilité publique que nous avons en Suisse croient volontiers qu'ils ne peuvent pas se rendre utiles autrement qu'en payant régulièrement leurs cotisations. Nous regretterions de voir s'introduire dans notre Société un tel sentiment qui est erronné, car nous avons la ferme conviction que tous peuvent rendre des services à la chose commune, de différentes manières. Nous venons d'en indiquer une, mais il y en a d'autres encore; qu'ils se donnent pour tâche de visiter toutes les bibliothèques publiques ou privées de la ville qu'ils habitent pour examiner les livres rentrant dans nos branches qu'elles contiennent; dans les musées ils verront les sceaux rares et les vitraux armoriés qui s'y trouvent; les églises et les cimetières leur révèleront des clefs de voûte et des tombeaux portant armoiries; dans les hôtels-de-ville ils trouveront des galeries de portraits de magistrats ornés de leur

blason ; en passant dans la rue, un écusson sculpté sur la façade ou la porte d'un ancien édifice les frappera. Qu'ils fassent de tout cela, destiné peut-être à disparaître demain sous la pioche du démolisseur ou dans un incendie, un croquis, s'ils sont dessinateurs, ou dans le cas contraire, qu'ils en consignent au moins une description précise dans leur calepin. Ils communiqueront alors leurs observations au Comité, soit sous forme d'articles qui pourront trouver place dans les archives, soit simplement comme notes qui soigneusement conservées, serviront une fois de matériaux à des travaux plus complets.

Sous le titre *Questionnaire*, nous réserverons sur la couverture des Archives une place spéciale dont pourront faire usage gratuitement les membres de la Société qui désireraient obtenir des renseignements, et les plus inexpérimentés pourront à l'occasion fournir une solution.

Voilà, à côté des travaux de plus longue haleine des spécialistes, quelques-uns des services que tous peuvent rendre à leurs collègues et qui contribueront à établir des liens entre eux sans oublier le devoir très important de faire de la propagande et de gagner des adhérents à la Société. Plus elle comptera d'amis dans toutes les parties de la Suisse, plus elle sera forte et efficace.

Nous tenons tout particulièrement à ce qu'elle n'ait pas un caractère régional, mais soit une Société intercantonale dans toute l'étendue du terme ; aussi ferons-nous tous nos efforts pour que chaque partie de la Suisse reçoive, dans la mesure de l'appui qui nous y sera donné, la part d'attention qui lui revient au point de vue de la sphère d'études propre à la Société suisse d'héraldique.

Le Comité.

Liste des Membres fondateurs

DE LA

SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

COMITÉ FONDATEUR

BUREAU

Grellet, Jean, rédacteur à Neuchâtel, *Président.*
de Pury, Jean, conseiller communal à Neuchâtel, *Vice-Président.*
de Dardel, James, banquier à Neuchâtel, *Trésorier.*
Tripet, Maurice, archiviste à Neuchâtel, *Secrétaire-Archiviste.*

MEMBRES

de Bosset, Frédéric, Dr en droit à Neuchâtel.
Gautier, Adolphe, Grand Mézel, 14, Genève.
Gull, Ferdinand, négociant, Obergraben, 33, Saint-Gall.
de Mülinen, Wolfgang Fréd., professeur, Berne.
de Perregaux, Samuel, banquier, Neuchâtel.
Stückelberg, Dr E. A., Bâle.
Tissot, Charles-Eugène, greffier, Neuchâtel.

MEMBRES FONDATEURS

An der Egg, J.-F. Albert, Sempacherstrasse, 47, Bâle.
Anonyme, Neuchâtel.
Attinger, Victor, imprimeur, Avenue du Crêt, 20, Neuchâtel.
Bieler, Ch.-Paul, Rue du Bourg, 32, Lausanne.
du Bois, Maurice, Chéseaux par Yverdon.
de Bosset, Frédéric, Faubourg de l'Hôpital, 22, Neuchâtel.
Bugnon, Charles-Auguste, à l'Hermitage, Lausanne.
Buhler, Christian, héraldiste, Kornhausplatz, 12, Berne.
Burckhardt, Ludwig-Aug., stud. phil., St. Albanvorstadt, 96, Bâle.
Choisy, Jean-Albert, Cours des Bastions, 15, Genève.
Colin, Jules, Etude Wavre, Neuchâtel.
de Coulon, Maurice, Neuchâtel.
de Dardel, James, banquier, Neuchâtel.
DeBary, Rodolphe, chez DeBary et Ce, Bâle.
Dettling, Martin, secrétaire de ville, Schwytz.
Diacon, James, avocat, Gibraltar, 2, Neuchâtel.
van Driesten, Joseph, Avenue de Wagram, 32, Paris.
Francillon, Mary G., Bahia, Brésil.
Galiffe, Aymon-Amédée Gaifre, Peicy près Genève.
Gautier, Adolphe, Grand Mézel, 14, Genève.
Geigy, Dr Alfred, Leonhardsgraben, 48, Bâle.
Grellet, Jean, Rédacteur à la *Suisse libérale,* Neuchâtel.
Gull, Ferdinand, négociant, Saint-Gall.
Hahn, Emile, Directeur du Musée, Bruhl, Saint-Gall.
Jobin, A., orfèvre, Neuchâtel.
Knöpfel, Edward, Rheineck, Saint-Gall.
de Lessert, Alexandre, Rue Bordeaux, 19, Le Hâvre.
Martin, Auguste-E.-Fréd., Avenue de Florissant, 6, Genève.
Mayor, Jacques, secrétaire de la Société de numismatique, Genève.
Meylan, Dr, Moudon.
Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Rue Royale, Bruxelles.
Morel, Dr, Joseph, Juge fédéral, Lausanne.
de Mulinen, Frédéric-Wolfgang, Dr professeur, Berne.
de Niederhäusern, Fritz-Henri, Dr, Ribeauvillé, Alsace.
de Perregaux, Samuel, banquier, Neuchâtel.
Petitpierre, Dr. Léon, avocat, Couvet.
de Pury, Dr, Jean, Directeur des finances communales, Neuchâtel.
de Pury, Edouard François, Avenue du Peyrou, 2, Neuchâtel.
Ruchet, Charles, pasteur, Moudon.
de Salis-Soglio, Pierre, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel.
Sieber, Frédéric, étudiant en droit, Schützenmattstrasse, 50, Bâle.
Ströhlin, Paul, Président de la Société de numismatique, Cité, 20, Genève.
Stuckelberg, Dr, E.-A., Bâle.
Tissot, Charles-Eugène, greffier de la Cour d'assises, Neuchâtel.
Tobler, Dr, Gustave, professeur au Gymnase, Berne.
Tripet, Maurice, archiviste, Neuchâtel.
de Vivis, Georg-Karl, Soleure.
Wieland, Léopold-Gabriel, Morillon, Genève.

Ein Wappenschild des XII Jahrhunderts.

(Mit Tafel)

Zu den wenigen heraldischen Denkmälern, welche die Schweiz aus dem XII. Jahrhundert besitzt, gehört eine Kapitellsculptur im Chorumgang des Basler Münsters. Die Ausführung dieses Steinreliefs fällt in die Zeit des Wiederaufbaues, der 1185 nötig geworden (vgl. La Roche, Beitr. z. Gesch. des Basler Münsters, III., S. 21 ff.); Wappenbilder aus dieser frühen Zeit aber sind uns sonst nur aus einigen Miniaturen und wenig Sigeln bekannt (Anzeiger f. schweiz. Altertumsk., 1883, S. 478).

Die Kapitelle des Basler Chorumganges zeigen in sorgfältig ausgeführten Reliefs verschiedene mythologische Darstellungen in der Auffassung und im Kostüm der Zeit. Auf dem Einen ist ein Jäger zu Pferd mit dem Falken auf der Faust zu sehen, auf einem andern

bewaffnete Krieger im Ringelpanzer, mit Eisenhaube, Schwert und Schild.

Die langen dreieckigen Schilde, welche die Krieger am Arm oder auf der Schulter tragen, gewähren Deckung bis zum Knie; sie sind eingefasst von einem aus Kreuzchen oder romanischen Ranken bestehenden Rand, der ein metallisches Beschläge nachahmt und nicht mit dem heraldischen Schildesrand zu verwechseln ist. Ehemals waren diese Sculpturen zweifellos bemalt, und die Schilde waren woll durch Farben unterschiedlich gekennzeichnet. Nur bei einem Krieger ist in Relief eine heraldische Figur, ein aufrechter Löwe als Schildbild dargestellt. Die Umrisse des Tieres sind noch nicht heraldisch stylisirt, vielmehr nähert sich die Zeichnung noch den wirklichen Formen des natürlichen Löwen; kein gähnender Rachen, keine offenen Krallen verraten den angriffslustigen Löwen, wie er uns aus späteren Wappen bekannt ist. Auch die Mähne ist nicht einmal angedeutet, kurze geritzte Striche nur bezeichnen das Fell und bedecken den ganzen Leib; die Zunge ist nicht sichtbar.

Wir haben es hier mit einer sehr altertümlichen, unbeholfenen Darstellung des schwäbischen Wappentieres zu thun, mit der Form des Löwen, ehe er zu dem wilden und phantastischen Tier umgeschaffen ward, die uns der Schild von Seedorf und die Wappen der Habsburger und Kyburger Tumbæ zeigen.

Dr E.-A. St.

ARMOIRIES COMMUNALES DU CANTON DE NEUCHATEL



La publication du tableau dont parle le premier article de ce numéro a été annoncée aux Communes intéressées par la circulaire suivante du département de l'Intérieur qui constitue un document héraldique neuchâtelois :

L'avènement du nouveau régime communal, en groupant dans une seule administration et dans une action commune des intérêts locaux que séparait auparavant un dualisme fâcheux, en donnant à la famille communale une cohésion qui lui manquait et en faisant participer tous les

habitants indistinctement à la gestion de tous les biens et de tous les intérêts locaux, a provoqué dans toutes nos communes un épanouissement réjouissant de la vie locale.

Le sentiment de l'individualité morale et politique, qui s'était un peu effacé dans les luttes égoïstes et stériles qui se perpétuaient dans la plupart des communes entre les ressortissants et les non-ressortissants, du rôle que la commune est appelée à jouer dans l'ordre politique et économique général et qui correspond à celui que joue la famille dans l'ordre social, s'est réveillé et s'est manifesté par un zèle nouveau pour toutes les choses intéressant la commune, ses origines, son histoire, son autonomie, son développement.

L'une de ces manifestations a été, dans toutes les communes qui n'en possédaient pas encore, le choix de marques distinctives ou *d'armoiries* présentant, par les emblèmes dont elles sont composées, une signification historique et locale et destinées à sceller les actes et la correspondance de la commune et à être représentées sur les édifices publics et sur le drapeau communal.

Dans les communes qui avaient déjà des armoiries rappelant des traditions et des faits historiques, les administrations communales ont pris soin de les faire revivre par une reproduction fidèle.

Toutes nos communes possèdent donc aujourd'hui des armoiries, de sorte que nous nous trouvons en présence d'armoiries communales qui appartiennent à trois catégories distinctes : 1° les armoiries d'origine ancienne ou de possession immémoriale, datant du XIVe au XVIIe siècle et symbolisant d'antiques traditions, d'anciens faits se rattachant à l'histoire du pays ou de la commune. Neuchâtel, Landeron, Boudry, Valangin, Cressier, Môtiers, Colombier, Rochefort et Lignières.

(Ce sont des armes empruntées aux Comtes de la branche aînée de la maison de Neuchâtel ou de la branche cadette, aux Seigneurs de Colombier et Rochefort, ou concessionnées par Henri d'Orléans, Lignières).

2° Les armoiries créées postérieurement, soit dans la période du XVIIe au XIXe siècle (1874). Ce sont :

Auvernier, Bevaix, Brot-Dessous, Fresens, Gorgier, Montalchez, Saint-Aubin-Sauges, Peseux, Couvet, Fleurier, Noiraigue, Travers, Coffrane, Dombresson, Engollon, Fontaines, Les Geneveys-sur-Coffrane, Les Hauts-Geneveys, Le Pâquier, Savagnier, Villiers, Le Locle, Les Brenets, La Brévine, Brot-Plamboz, La Chaux-du-Milieu, Les Ponts-de-Martel, La Chaux-de-Fonds, Les Planchettes, La Sagne.

3° Les armoiries nouvelles adoptées depuis la mise en vigueur de la loi sur les communes et qui marquent cette dernière époque de transformation dans nos institutions communales :

Cornaux, La Coudre, Enges, Hauterive, Marin-Epagnier, Saint-Blaise, Thielle-Wavre, Bôle *, Corcelles-Cormondrèche. Cortaillod. Vaumarcus-Vernéaz, Les Bayards, Boveresse, Buttes, La Côte-aux-Fées, Saint-Sulpice, Les Verrières, Cernier, Boudevilliers. Chézard-Saint-Martin, Fenin-Vilars, Saules, Fontainemelon, Montmollin, Le Cerneux-Péquignot, Les Eplatures.

Ce sont toutes ces armoiries que M. Maurice Tripet, sur notre désir, a dessinées et groupées avec le soin et la fidélité qui distinguent ses travaux, dans un beau tableau colorié que toutes les communes voudront posséder et qui viendra heureusement décorer la salle des délibérations communales.

Ce tableau dont les emblèmes reflètent la physionomie particulière et les caractères spéciaux de nos agglomérations communales ou symbolisent des faits importants et décisifs dans leur existence, résume et évoque dans une seule page toute l'histoire si variée de notre pays et de ses institutions.

C'est à ce titre surtout qu'il a sa place marquée dans les locaux où sont appelées à siéger et à délibérer nos autorités communales.....

Agréez, etc.

Le chef du Département,
COMTESSE.

* Les armoiries de Bôle, Cortaillod, Chézard et Fenin appartiennent en réalité à la seconde catégorie, les récents arrêtés de ces communes n'ayant fait que fixer les émaux ou le nombre des pièces qui précédemment offraient des variantes ou apporté des amplifications aux armoiries anciennes.

MANUSCRITS HÉRALDIQUES

Il importe que la Société d'héraldique et son organe renseignent les membres sur tous les matériaux héraldiques contenant des armoiries se rattachant à la Suisse; nous nous efforcerons de signaler tout ce qui, dans ce domaine, ne doit pas nous échapper; aujourd'hui, grâce à l'obligeance de MM. Warnecke et Hildebrand, à Berlin, nous pouvons publier (voir planche coloriée) un fac-simile des armoiries de Neuchâtel et de Valangin, tirées d'un « Codex » qui, à en juger par l'écriture des noms, remonterait à la seconde moitié du XVIe siècle. Sur la première page se trouve une seule armoirie avec la signature François Bayhart; ce doit être là le nom de l'auteur ou tout au moins celui du premier propriétaire; comme le prouve un *ex-libris*, ce manuscrit appartenait au siècle passé au comte Ambrosius v. Viermundt.

Maurice TRIPET.

Ce numéro est accompagné de deux planches.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES



JANVIER 1892.



ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES



Basel, 1835.

Janvier 1892.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Février-Mars 1892

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel.

Nos 2 & 3.

Heraldische und sphragistische Notizen über Dynastien und edle Geschlechter der Ostschweiz.

Die Grafen von Rapperswyl.

Am südlichen Ende des Zürichsee's erhebt sich, stolz auf hohem Hügel thronend, das altersgraue Schloss des einstigen Grafengeschlechtes derer von Rapperswil, die Veste Neurapperswil.

Die Stammburg des Hauses ist nach alten handschriftlichen Aufzeichnungen und nach der Ueberlieferung auf dem gegenüber liegenden Seeufer, unmittelbar über Lachen, zu suchen, da wo auf einem, vom Etzel her in's Flachland hervortretenden Hügelzuge heute noch das reizend gelegene Kirchlein St. Johann steht. Die Trümmer der Burg sind nicht mehr mit Sicherheit auszumitteln.

Ueber die Stammeseinheit der Häuser zu Alt- und Neurapperswil kann kein Zweifel herrschen. Nicht nur die Chronisten sind darüber einig, sondern es bezeugen dies die gleichen Wappen.

Ursprünglich führten die von Altrapperswil wahrscheinlich nur eine Rose im Wappen; auch allgemeine heraldische Gründe sprechen hiefür. Die Rose ist weder aus alten Wappenwerken, noch aus Siegeln bekannt, wohl aber aus dem Grabsteine des Freien Heinrich von Rapperswil, † 1246, genannt Wandelber, auch Wandelberc, Stifter des Klosters Wettingen (siehe Anzeiger für schweiz. Alterthumskunde Band IV, « Die Grabsteine in der Kapitelstube zu Wettingen»).

Auf dieser, jetzt leider zerstörten Grabplatte (Tafel III, Fig. 1) weicht die Form der Rose von der später in Siegeln und Grabmälern der Grafen vorkommenden etwas ab; sie ist eher im Stile des 15. oder 16. Jahrhunderts gezeichnet, was vielleicht mit dem Umstande zusammenhängt, dass eine nachträglich (16. oder 17. Jhdt.) auf der unteren Hälfte der Grabplatte eingegrabene Wiederholung des Wappens den Zeichner beeinflusste.

Die Rose ist heutigen Tages noch das Wappen des Städtchens Uznach, wohl ein Beweis dafür, dass letzteres in sehr früher Zeit, bevor es an die Grafen von Toggenburg kam, zu den Besitzungen derer von Altrapperswil gezählt hat.

Wahrscheinlich bei Erbtheilung und anlässlich der darauf folgenden Gründung der Burg Neurapperswil durch Vogt Rudolf III, den nachherigen ersten Grafen von Rapperswil, treten sodann mit Beginn des 13. Jhrdts. die 3 Rosen zum ersten Mal im Siegel des Genannten auf; jedenfalls sind dieselben schon vor Annahme des Grafentitels, 1233, geführt worden.

Ein ebenfalls zerstörter und nur noch in den sog. Schulthess'schen Skizzen erhaltener Wettinger Grabstein, den man dem Grafen Rudolf III von Rapperswil zuschreibt, der aber möglicherweise auf seinen Sohn Bezug haben kann (die Akten hierüber sind noch nicht geschlossen), zeigt das Wappen mit den 3 Rosen im Stile des 13. Jhrdts. (Tafel III, Fig. 2).

Auch der verschwundene Wettinger Grabstein der Gräfin Anna (geborne von Rapperswil, erste Gemahlin Hartmann des Jüngern von Kyburg) zeigte die 3 Rosen in Uebereinstimmung mit zeitgenössischen Siegelbildern (Tafel III, Fig. 3).

Im Kapitelhause des Klosters Wurmsbach liegt heute noch wohlerhalten ein zweiter Grabstein des Grafen Rudolf III von Rapperswil, Stifter der genannten Cisterzienserinnen-Abtei; auf diesem Steine erscheinen ebenfalls wieder die 3 Rosen (Tafel III, Fig. 4).

Sie geben dem alten wappenkundigen Conrad von Mure, der um's Jahr 1250 seinen *Clipearius Teutonicorum* schrieb, Anlass zu folgendem Verse :

« Rapreswile rosas tres fert prestante rubore
« Dicque quod hic Comes est nostre concernimus hore. »

Ueber die Farben des Schildes geben uns die Deckenmalereien im Hause zum « Loch » in Zürich (s. « Die heraldische Ausschmückung einer zürcherischen Ritterwohnung », Mittheilungen der Antiq. Gesellschaft 1874) den einzigen sichern Aufschluss : « in weiss drei rothe, grün gestielte Rosen » (Tafel III, Fig. 5).

Es ist bemerkenswerth, dass das Wappen der Rapperswil zwei Mal in dieser Rolle erscheint, deren Entstehungszeit in's Jahr 1305 zu setzen ist, während das Grafenhaus im Mannesstamme bereits 1283 erlosch. Immerhin erklärt sich das Vorkommen dieses Wappens leicht aus dem Umstande, dass 1305 zwei mit Rapperswil eng verbundene Dynastien noch blühten; einmal schliesst sich das Wappen demjenigen der Vaz an, mit den Rapperswil verschwägerte mächtige rhätische Freiherrn, anderntheils lehnt es sich demjenigen der Grafen von Honberg an und bezieht sich entweder auf Werner von Honberg's Mutter oder ihn selbst. Werner führte auch in seinen Siegeln bald den Honbergischen Schild mit der Rapperswiler Helmzierde (wie in der Wappenrolle Nr. 24), bald in senkrecht geteiltem Schilde rechts die Adler des väterlichen, links die Rosen des mütterlichen Wappens.

Die Farben des gräflichen Wappens sind wohl schon zu Anfang des dreizehnten Jahrhunderts auf die sich damals erhebende, durch Graf Rudolf III. erbaute Stadt Rapperswil übergegangen und heute noch die gültigen, nur dass die Stadt zwei Rosen, statt dreie, führt.

Was nun die Helmzierde anbelangt, so lässt sich nicht mit Bestimmtheit sagen, ob die vor 1280 erscheinenden Vögte und Grafen sich überhaupt einer solchen bedienten, denn weder auf Grabsteinen noch auf Siegeln vor 1280 finden wir sie. Wie bereits erwähnt, ist die auf dem Grabsteine des Freien Heinrich (Tafel III, Fig. 1) nachträglich eingemeisselte Wiederholung des ursprünglichen oberen Wappens sammt Kleinod dem sechszehnten oder siebzehnten Jahrhundert angehörend; der Helmschmuck selber dürfte ein Fantasiestück sein.

Wahrscheinlich hat erst der letzte männliche Sprosse des Grafenhauses einen Helmschmuck geführt, wenigstens erscheint ein solcher auf seinem Siegel vom Jahre 1280. Derselbe besteht in zwei aus einem Rumpfe wachsenden Schwanenhälsen.

Es ist nicht unwahrscheinlich, dass diese Helmzierde Vaz'schen Ursprungs ist, denn sie erscheint schon im Siegel des Freiherrn Walther V, 1275; daneben ist sie durchaus übereinstimmend mit derjenigen im Siegel des Rudolf posthumes von Rapperswil, dessen Mutter sehr wahrscheinlich eine Vaz war. Der Uebergang des Vaz'schen Helmschmuckes an Rapperswil wäre sonach leicht erklärlich. Die Wappenrolle von Zürich, obschon späteren Datums als die obgenannten Siegel, weist das Vaz'sche Kleinod genau so auf, wie in den Siegeln von Vaz und Rapperswil selber (Tafel III, Fig. 6).

Anders verhält es sich mit der Honbergischen Helmzierde in der Rolle (Tafel III, Fig. 7), welche von derjenigen der Rapperswiler Siegel verschieden ist und zwar durch einen Ring in den Schnäbeln der Schwäne, eine sinnreiche, andeutende Helmzierde. Die eheliche Verbindung Ludwig's, Vater des Werner von Honberg, mit der Erbtochter Elisabeth von Rapperswil und der daraus folgende Uebergang des Rapperswiler Kleinods auf Honberg möchte wohl kaum deutlicher dargestellt werden, als eben durch das Anbringen der Eheringe.

Die historischen Spuren des Geschlechtes derer von Rapperswil reichen hinauf bis in den Anfang des zwölften Jahrhunderts. Die Chronikschreiber jener Zeit nennen 1114 einen Ulrich, Schirmvogt von Einsiedeln; 1153 Gebezo; 1155 wieder einen Ulrich; dann 1143-1170 Rudolf, Kastvogt von Einsiedeln, und 1171 Warin, Abt zu Einsiedeln. Diese vier letzteren mögen Söhne des Erstgenannten gewesen sein, in einen bestimmten Geschlechtszusammenhang lassen sie sich aber nicht bringen.

Erst mit dem Jahre 1177 erscheint diejenige Generation, von der an es möglich ist, einen auf urkundlichem Material beruhenden Stammbaum her-

zustellen, und selbst hier ist noch vieles in Dunkel gehüllt. Es sind das Rudolfus de Rapprechswilare et frater ejus, dessen Name nicht genannt wird, wahrscheinlich Söhne des bis 1170 vorkommenden Kastvogts Ulrich. Sie zeugen in einer Urkunde Herzog Berchtolds von Zähringen 2. Juli 1177. Am 29. August 1187 zeugt nochmals ein Rudolfus de Rapprechtwilare; er ist unzweifelhaft identisch mit dem 1177 vorkommenden. Um jene Zeit erscheint auch ein Ulrich, Abt von Einsiedeln (1191-1206) der nach den Chroniken des genannten Stiftes ein Rapperswiler gewesen sein soll; dieser könnte allenfalls ein dritter Bruder der beiden Vorgenannten sein, es ist dies aber noch näher zu beweisen; ja es ist überhaupt schwierig, den Geschlechtszusammenhang der Aebte und Religiosen in älteren Zeiten nachzuweisen. In der Regel traten diese sehr frühe in die Klöster ein und erscheinen nicht mehr in ihren betreffenden Familienurkunden; in den Klosterurkunden dagegen kommen sie nur mit ihrem blossen Namen, ohne Bezeichnung des Geschlechtes, vor; diese tritt erst gegen Ende des dreizehnten Jahrhunderts allmählig auf. Vom obgenannten Rudolf und dessen Bruder sind keine Siegel bekannt, dagegen hängt an einer Urkunde des Klosters Einsiedeln d. d. 1194 das ziemlich wohlerhaltene Siegel des Abtes Ulrich, dessen Bild wir unter Fig. 1 dem Leser darstellen.



† VLRICVS. DEI. GRA. HEREMITARV. ABBAS

(Römische Schrift ohne äussere noch innere Linieneinfassung, dem Siegelrande entlang laufend: da die Bezeichnung Sigillum in der Legende fehlt, so steht der Name im Nominatif; spitzes Oval $^{65}/_{45}$ mm.)

Der Abt stehend, das Haupt entblöst und reich gelockt, ähnlich wie in zeitgenössischen Siegeln der St. Galler Aebte, bekleidet mit Talar, verbrämter Dalmatica und über die Brust herabfallendem Pallium. In der Rechten hält er den Krummstab, in der Linken ein Buch, letzteres nicht mit Sicherheit auszunehmen.

Bis zum Jahre 1210 erscheint kein Edler von Rapperswil mehr, dann

aber treten mit einem Male 6 Geschwister auf, welche man mit ziemlicher Sicherheit als die nächstfolgende Generation des Hauses ansehen darf. Es sind das: Rudolf III., advocatus und später comes de Rapperswil; Heinrich von Rapperswil; Ulrich von Rapperswil, genannt von Greiffenberg; sodann Adelheid, Gemahlin Walther's III. von Vaz; Guota, Gemahlin Diethelm's IV. von Toggenburg; und eine Ungenannte, Gemahlin Johann's, Edlen von Strättlingen. Die drei Brüder stehen urkundlich fest, die drei Schwestern können mit grosser Wahrscheinlichkeit als solche nachgewiesen werden.

Rudolf III. von Rapperswil, der, wie aus einer Urkunde vom 8. März 1233 geschlossen werden darf, Erbauer der Stadt Rapperswil war, ist eine zur Stunde noch geschichtlich umstrittene Person. Vom Jahre 1210-1262 in ununterbrochener Folge urkundlich vorkommend, galt es lange Zeit als feststehende Thatsache, dass er eine und dieselbe Person sei, dass er, um 1257 sich zum zweiten Male verheiratend, noch drei Kinder gezeugt, nämlich: Elisabeth, Vincenz und den nachgebornen Rudolf. Mit Rücksicht auf die Altersverhältnisse aber hat man in neuerer Zeit anzunehmen gewagt, dass Rudolf III., der zuerst 1210 urkundlich handelt, mit dem 1262 gestorbenen nicht identisch sein könne, da er ja kaum später als 1175 geboren sein müsste, er wäre also 1262 mindestens 85 Jahre alt gewesen und hätte in sehr hohem Alter noch Nachkommen gehabt, die Unmöglichkeit solcher Verhältnisse liege klar vor. Zum Ueberflusse komme noch hinzu, dass nach einer Inschrift im Kreuzgange zu Wettingen (wohl sechszehntes Jahrhundert) Rudolf III. in Wettingen begraben liege, während der Grabstein in Wurmsbach auf den gleichen Rudolf hinweise; er wäre sonach an zwei verschiedenen Orten begraben! Es ist hier nicht der Ort, sich mit dem Studium einer genealogischen Frage zu beschäftigen, welche während einer Reihe von Jahren die berufensten Fachmänner in gespanntestem Athem hielt; wir verweisen auf die höchst interessanten bezüglichen Arbeiten im «Anzeiger für schweizerische Geschichte», Jahrgang 1884, S. 293-308; Jahrgang 1885, S. 402-409 und Jahrgang 1890, S. 37-42. Nach allem, was dort auseinandergesetzt ist, geht beinahe unzweifelhaft hervor, dass der um die Wende des zwölften Jahrhunderts geborene Rudolf advocatus, der von 1233-1262 als Graf erscheint, eine und dieselbe Person ist. Wahrscheinlich schon vor 1230 vermählt, verheiratet sich seine Tochter Anna mit Hartmann dem Jüngern von Kyburg; dieselbe stirbt aber schon 1253. Mit seiner ersten Gemahlin und seiner Tochter Anna war er vor 1251 Stifter des Prämonstratenserinnenklösterchens Bollingen, welches 1267 in Wurmsbach aufging. Um 1257 verheiratet sich Rudolf III. zum zweiten Male und stiftet am 7. Dezember 1259 für sich, seine Gattin und sein Söhnchen Vincenz, das aber 1260 schon starb, das Cisterzienserinnenkloster Wurmsbach. Graf Rudolf III stirbt am 27, Juli 1262 mit Hinterlassung eines Töchterchens Elisabeth, und nach seinem Tode wird ihm noch ein Erbe, der jüngere Graf Rudolf IV. geboren.

Bis zur Erhebung in den Grafenstand hat Rudolf III sich eines kleinen, schildförmigen Siegels bedient, das unter anderem an einer Urkunde d. d.

1232 des Stiftsarchiv St. Gallen (Abtheilung Pfäfers) hängt. Es ist unter Fig. 2 abgebildet.



† RVDOLFI. ADVOCATI. D. RAPSWIL.

(Gemischte, römische und Lapidarschrift, zwischen zwei einfachen Linien stehend.)

Schildförmiges Siegel $^{55}/_{50}$ mm., mit oben abgerundeten Ecken, noch ganz den Typ der alten Wappensiegel aus dem Ende des zwölften Jahrhunderts aufweisend. Im Siegelfeld drei sechsblättrige, ungestilte Rosen. Unsere Annahme, dass bei Erbtheilung oder anlässlich des Wegzuges aus der alten Burg Lachen und bei Neuansiedelung auf dem gegenüber liegenden Ufer das Wappenbild von Altrapperswil eine Umänderung erfuhr, scheint durch dieses Siegel einigermassen bekräftigt zu sein. Wäre ein zeitgenössisches oder um wenige Jahre früheres Siegel mit einer Rose bekannt, so würde die Vermuthung zur feststehenden Thatsache. Daneben ist aber nicht ausgeschlossen, dass verschiedene Glieder einer und derselben Generation verschiedene Wappenbilder geführt haben, gerade die Grabsteine des freien Heinrich dictus Wandelberc und des Rudolf, spätern Grafen, würden hiefür sprechen.

Vogt Rudolf von Rapperswil vertauschte nach seiner Erhebung zum Grafen, Ende 1232, sein kleines, zierliches Schildsiegel mit einem grossen Rundsiegel, dessen er sich bis zu seinem Tode bediente. Wohlerhaltene Exemplare hangen z. B. an Urkunden der Jahre 1244, 1256, 1259, 1261 (Stiftsarchiv Einsiedeln). Dieses schöne Siegel ist unter Fig. 3 abgebildet.



† S. RV̊DOLFI. COMITIS. DE. RAPRECHTSWILARE.

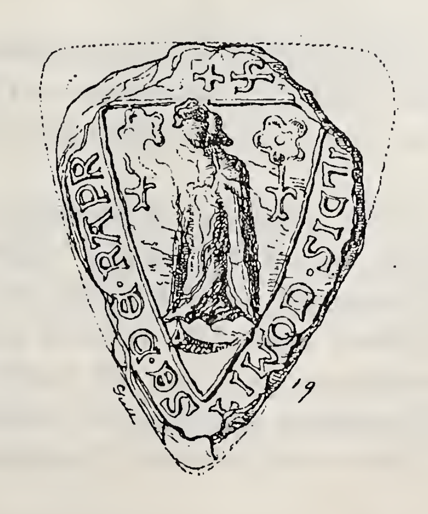
(Lapidarschrift zwischen zwei einfachen Linien.)

Rundsiegel von 52 mm. Durchmesser. Im Siegelfelde streng stilisirter, mit seinen Ecken den Schriftrand vollständig überragender Spitzschild, drei fünfblättrige gestilte Rosen zeigend. Das Siegel gehört wohl zu den vornehmsten unserer ostschweizerischen Wappensiegel von der Classe IV A.

Graf Rudolf war, wie schon oben bemerkt, zweimal verheiratet. Mit etwelcher Sicherheit glaubte man lange Zeit annehmen zu dürfen, dass die erste Gemahlin eine Ungenannte aus dem Hause der schwäbischen Grafen von Neifen sei, seine zweite Gemahlin eine Mechtild von Vaz. Die neuere Geschichtsforschung hat aber dargethan, dass die diplomatischen Zeugnisse über die Gräfin Mechtild, über ihre Kinder und über ihre Beziehungen (der Mutter und Kinder) zum Hause Vaz durchaus noch nicht hinreichend sind zu einer Entscheidung über ihre eigentliche Herkunft. Wir stehen offenbar vor einem « non liquet » in mehr als einem Punkte und verweisen den Leser diesbezüglich auf die schon oben erwähnten, gelehrten Abhandlungen im « Anzeiger für schweiz. Geschichte », Jahrgänge 1884, 1885, 1890.

Es möge uns gestattet sein, die Hypothese der Abstammung der Gräfin Mechtild vom Standpunkte der Heraldik näher zu beleuchten.

In unserer Arbeit über die Grafen von Werdenberg haben wir auf Seite 27 des Siegels der Gräfin Mechtild (Wittwe des Grafen Rudolf III. von Rapperswil und Gemahlin des Grafen Hugo I von Montfort-Werdenberg) Erwähnung gethan, und die Ansicht ausgesprochen, dass das zu Füssen der Dame im Siegelfeld liegende Hifthorn den positiven Beweis beibringe für ihre vielumstrittene Abstammung; mit andern Worten, es sei die zweite Gemahlin Rudolf's von Rapperswil eine Mechtild von Neifen und nicht eine Mechtild von Vaz. Wir lassen das hochinteressante Siegel hier, als auch in den Bereich dieser Arbeit gehörend, unter Fig. 4 resp. 19 nochmals folgen.



Was liegt nun wohl näher, als eben in dem Neifener Wappen des Grabsteines zu Wurmsbach (Tafel III, Fig. 4) eine weitere Bekräftigung für unsere Annahme zu ersehen? Es ist doch gewiss sehr unwahrscheinlich, dass das Neifener Wappen auf jenem Grabsteine dasjenige Rudolf's erster Gemahlin sein soll. Graf Rudolf stiftete im Jahre 1259 das Kloster Wurmsbach, wobei seine damalige zweite Gemahlin Mechtild als Mitstifterin erscheint, indem die dem Kloster geschenkten Besitzungen aus ihrem Leibgedinge genommen wurden. Was war somit natürlicher, als dass Rudolf in dieser gemeinschaftlichen Stiftung seine Grabstätte wählte und dass sein Grab mit seinem eigenen Wappen und mit demjenigen seiner zweiten Gemahlin, der Mitstifterin, geziert wurde. Die Gräfin Mechtild, die sich schon 1263 an den Grafen Hugo I. von Montfort-Werdenberg vermählte, braucht deshalb nicht in Wurmsbach zu liegen, wenn schon ihr Wappen auf dem Grabstein angebracht ist; sie wird später ihr Grab in einer Werdenbergischen Stiftung gefunden haben, Rudolf's erste Gemahlin war zur Zeit der Stiftung von Wurmsbach schon mindestens fünf Jahre todt und hat ohne Zweifel ihre Grabstätte in Wettingen gefunden, an der Seite ihrer kurz vor oder nach ihr gestorbenen Tochter Anna, der ersten Gemahlin Hartmann's des Jüngern von Kyburg. Uns will es somit beinahe selbstverständlich erscheinen, dass das zweite Wappen auf dem Wurmsbacher Grabsteine dasjenige Mechtild's, der 1259 lebenden und bei der Stiftung mitbetheiligten Gemahlin Rudolf's, sein muss; wir legen aber Gewicht darauf, dass unsere Ansicht nur vom Standpunkt der Heraldik und weil im engsten Zusammenhange mit dem Siegel der Mechtild stehend, begutachtet sein möge.

Heinrich von Rapperswil stiftete im Jahre 1227 das Kloster Wettingen und soll nach zeitgenössischen Chronikschreibern bald nachher eine Wallfahrt nach Jerusalem gemacht haben in Begleit seiner Gemahlin, die dann aber im heiligen Lande erkrankte und in Jerusalem starb. Heinrich, ein Mann von sehr religiösem Sinne, zog sich selbst in das Kloster Wettingen zurück und starb daselbst am 30. Januar 1246. Von ihm kennen wir kein Siegel.

Ulrich von Greiffenberg erscheint urkundlich 1212 und 1223 als Bruder des Vogtes Rudolf von Rapperswil und starb vielleicht schon vor 1229. Von ihm ist nur wenig bekannt, und da er nur als Zeuge auftritt, auch kein Siegel.

Adelheid von Rapperswil, Gemahlin Walther's III. von Vaz, erscheint urkundlich als solche schon 1213. Sie ist ohne Zweifel die Mutter jenes Rudolf von Vaz, den Rudolf III. von Rapperswil 1229 seinen Neffen und Erben nennt, muss also eine Schwester Rudolf's III. von Rapperswil gewesen sein. Da Walther III. von Vaz schon 1216 mit seinen Söhnen Rudolf und Walther urkundet, so kann man annehmen, dass er sich um 1195 mit Adelheide von Rapperswil vermählt haben wird. Von der Adelheid kennen wir kein Siegel.

Nach einer Ueberlieferung, die sich in der Rapperswiler Chronik von Rothenfluh findet, sowie nach urkundlichen Aufzeichnungen des Jahres

1229, muss Guota von Rapperswil eine Schwester des Grafen Rudolf III. und Gemahlin des Grafen Diethelm IV von Toggenburg gewesen sein. Sie erscheint schon im Jahre 1214 mit ihren beiden Söhnen Diethelm und Friederich von Toggenburg; ihr Siegel ist nicht bekannt.

Eine jüngere Schwester Rudolf's III. und Heinrich's, des Stifters von Wettingen, muss die Gemahlin eines Edlen von Strettlingen (Johann?) gewesen sein. Es geht dies aus einer Urkunde d. d. 1258 hervor, worin Rudolf, Edler von Strettlingen, für sich und seine Verwandten auf die Ansprüche, die er auf das Erbe seines Onkels Heinrich, dictus Wandelberc, zu machen berechtigt sei, verzichtet. Von dieser ungenannten Schwester Rudolf's III. von Rapperswil ist kein Siegel bekannt.

Die Kinder aus der Ehe Rudolf's III von Rapperswil mit Mechtild sind weiter oben schon genannt worden. Ein Sohn Vincenz, geboren 11. November 1259, starb bereits wieder im Jahre 1260. Der zweite Sohn war jener nach dem Tode des Vaters geborne Rudolf IV, der jedenfalls noch gegen Ende des Jahres 1262 geboren wurde. Seine Vormünder waren Rudolf von Habsburg und Walther V von Vaz. Er selbst urkundet zuerst im Jahre 1276, wo er also erst 14 Jahre alt war. Der Vormundschaft entlassen, treffen wir ihn 1278 in Wien am Hofe des Königs Rudolf, wo er seine Grafschaftsrechte im Beisein des Grafen Friedrich III. von Toggenburg empfängt. Voll jugendlichen Feuers in seiner ritterlichen Ahnen Laufbahn einlenkend, seine Macht wie sein Ansehen wachsen sehend, überraschte ihn der Tod in der Blüthe seines Lebens. Er starb, kaum über 20 Jahre alt, als Letzter eines trefflichen, uralten Geschlechtes, kinderlos und unvermählt, am 15. Januar 1283. Das Erbe der Väter fiel an seine Schwester Elisabeth.

In erster Ehe mit dem Grafen Ludwig von Honberg vermählt (wohl gleichzeitig mit dem Tode Rudolf's IV von Rapperswil), theilte nun Rapperswil das Geschick der Gräfin, wenn auch nur auf kurze Zeit, denn schon am 27. April 1289 fiel ihr Gemahl im Kampfe gegen die mächtige Bern, an der Schlosshalde. Elisabeth blieb mehrere Jahre Wittwe, in welcher Zeit ihr Bruder Hugo II von Werdenberg-Heiligenberg ihr und ihrer Kind Vogt war. Erst in den Jahren 1295-1296 sah sie sich infolge von Bedrängnissen genöthigt, sich von neuem zu vermählen und sie reichte ihre Hand dem Grafen Rudolf von Habsburg-Lauffenburg, ihrem Vetter, der bedeutend jünger war als sie selbst. So kam denn Rapperswil, die feste Stadt und Burg wieder an eines der mächtigsten und angesehensten Geschlechter damaliger Zeit und theilte dann die merkwürdigen Geschicke dieses Herrscherhauses bis in die Mitte des vierzehnten Jahrhunderts. Elisabeth starb schon im Jahre 1309.

Vom Grafen Rudolf IV ist nur ein Siegel bekannt. Es hängt unter Anderem wohlerhalten an einer Urkunde d. d. 1282 (Stiftsarchiv St. Gallen, Abtheilung Pfäfers), s. Fig. 5.



(✝ S.) RVODOFI. COMITIS. DE. RAPREHSWILE.

(Lapidarschrift zwischen zwei Perllinien. Das Wort Rudolf ohne L.) Rundsiegel von 50 mm. Durchmesser. Im Siegelfelde das volle Wappen der Rapperswil. Schräg gestellter Schild mit Helm und Kleinod. Zur Rechten und zur Linken, ebenfalls im Siegelfelde, je eine streng stilisirte Lilie. Diese letzteren dürfen unter keinen Umständen als blosse Verzierung des Siegelfeldes betrachtet werden: sie haben offenbar eine ganz bestimmte Bedeutung, die sehr wahrscheinlich politischer Natur ist und auf irgend eine Bundesgemeinschaft hinweist. Bis jetzt ist es allerdings noch nicht gelungen, eine abschliessende Meinung über den interessanten Gegenstand zu bilden.

Das Siegel der Gräfin Elisabeth hängt an Urkunden der Stiftsarchive St. Gallen und Einsiedeln. Gut erhalten in Letzterem an einer Urkunde d. d. 1295; s. Fig. 6.



✝ S. ELISABETE. COMETISSE. D̄. RAPRECHSWILE.

(Lapidarschrift zwischen zwei einfachen Linien.) Rundsiegel von 48 mm. Durchmesser. Im Siegelfelde kräftig hervortretender, mit den Ecken den Schriftrand berührender Spitzschild, die drei fünfblättrigen gestilten Rosen zeigend. Elisabeth führte dieses Siegel sowohl als Gräfin von Honberg, wie auch später als Gräfin von Habsburg-Lauffenburg.

St. Gallen. F. Gull.

Stammtafel der Grafen von Rapperswil.

1114 Ulrich, Schirmvogt von Einsiedeln.

?

1153 Gebezo.	1155 Ulrich.	1142/1143 Rudolf von Rapperswil, Katsvogt von Einsiedeln. bis 1171 ?	Warin, sein Bruder. Abt zu Einsiedeln 1171/1173.

?

Rudolf II. von Rapperswil. 1177. 1187. bis 1217 ?	Frater ejus 1177.	Ulrich, Abt von Einsiedeln. 1191-1206.

Rudolf III. advocatus. 1210-1232 Graf 1233-1262 † 28 Juli 1262.	Heinrich von Rapperswil. (Henricus Wandelber † 1247 ?) Stiftet Wettingen 1227.	Ulrich von Grifenberg. 1212. 1223. † vor 1229.	Tochter N. (Adelheid ?) mit Walther von Vaz.	Tochter N. (Guota ?) mit Diethelm von Toggenburg † 1229.	Tochter N. mit Johann von Strettlingen.

Anna † 1253 mit Hartmann d. Jüngern von Kyburg † 1263.	Elisabeth † 1309 1. mit Ludwig von Honberg † 1289. 2. mit Rudolf von Habsburg-Lauffenburg † 1296.	Vincenz geb. 11 nov. 1259 † vor 1261.	Rudolf posthumus Graf von Rapperswil geb. 1262. † 15 Januar 1283.

Graf Werner von Honberg. † 1320.	Graf Johann von Habsburg-Rapperswil. † 1337 bei Grinau.
Graf Werner von Honberg d. jüngere. † 1323.	Haus Habsburg-Rapperswil.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE



ous ce titre, nous nous proposons de donner, dans chaque numéro des *Archives héraldiques*, pour autant qu'il y aura matière, les renseignements divers se rapportant à la Société.

Depuis notre dernière livraison, nous avons reçu des lettres fort aimables de plusieurs des sociétés auxquelles nous avons proposé d'entrer en relations.

Au nom de la Société héraldique *Herold* de Berlin, M. Gustave-A. Seyler nous écrit : « Dans sa séance du 5 janvier, notre Société a salué avec plaisir la fondation de la Société suisse d'héraldique. Je suis chargé de vous transmettre ses meilleurs vœux pour la prospérité de votre Société avec laquelle nous nous efforcerons toujours d'entretenir des rapports amicaux. »

Le *Herold* fera avec notre Société l'échange de publications.

Il en est de même du *Kleeblatt* de Hanovre, qui, par l'entremise de M. H. Ahrens, son secrétaire, nous transmet l'expression de sentiments analogues et non seulement nous promet pour l'avenir l'envoi régulier de son organe, mais nous a déjà fait parvenir la collection des livraisons mensuelles parues en 1891.

La *Royale Académie héraldique italienne*, à Pise, veut bien aussi nous faire ses vœux les plus sincères de prospérité et de longue vie et est toute disposée à entrer en rapports intimes avec nous pour l'échange des publications et la communication réciproque de renseignements pouvant intéresser nos Sociétés respectives ou leurs membres. Le président de la Société italienne, le Commandant G.-B. de Crollalanza, écrit de la manière la plus flatteuse à l'égard de notre jeune Société.

Enfin l'*Adler* de Vienne, après nous avoir adressé ses meilleurs vœux de prospérité, nous exprime le plaisir qu'il ressent de ce que les rapports de confraternité qui unissent toutes les Associations héraldiques aient aussi trouvé un écho dans notre Société. Il exprime l'es-



poir que les relations inaugurées aussi amicalement se développeront d'une manière mutuellement profitable. L'*Adler* a donné les instructions nécessaires pour que toutes ses publications nous soient adressées.

Nous sommes heureux de tous ces témoignages de sympathie et d'encouragement et nous en exprimons notre reconnaissance aux Sociétés qui ont bien voulu nous les donner. LE COMITÉ.

Siegel des walliser Bischofs Math. Schinner

TAFEL IV No 1.

Vorstehendes Sigill des Walliser Bischofs Kardinal Schinner wurde von demselben um das Jahr 1520 gebraucht. Dasselbe trägt die Inschrift : « Sigillum Mathei TT. S. Potenciane Car. Sedune. » Es ist eines der schönsten Sigille bischöflicher Würdenträger, gehalten in italienischem Renaissancestyl, hervorgegangen, wie anzunehmen ist, aus der Hand eines italienischen Meisters. In der Mitte befindet sich Maria mit dem Christuskinde, links der hl. Theodul, rechts die hl. Katherina, die beiden Schutzpatronen des Wallis. St. Theodul hält in der einen Hand den Bischofstab, in der andern das Schwert, als Zeichen der weltlichen Herrschaft. Die hl. Katherina führt als Attribut ein Rad, das hinter ihr steht. Ob der Mittelfigur ist eingegraben das Wort : Maria. Das Gibelfeld enthält eine männliche Figur, wahrscheinlich Gott Vater darstellend, der segnend die Hand erhebt. Unten befindet sich das Schinnerwappen. Das Ganze zeugt von äusserst feinem Geschmack und hat das Sigill grosse Aehnlichkeit in seiner ganzen Anlage, Grösse, Zeichnung und Ausführung mit einem andern Sigill, offenbar vom gleichen Meister herrührend, tragend die Inschrift : « S. Raymundi Tituli Sancte Marie Nove. Sancte Romane Ecclesie Presbiter Cardinalis. » Dies letztere Sigill datirt vom Jahr 1504 und hängt an einer Urkunde im Archiv des Klosters Engelberg. Cardinal Raymond (1504) war Vorgänger des Cardinal Schinner in der Würde eines Legaten für Deutschland.

Von Mathäus Schinner sind noch 4 weitere Sigille bekannt, nämlich :

1501. S. Matei Schinner Seduni Civitatis Prefecti et... Comitis Vallisie (vor seiner Bestätigung durch den päpstl. Stuhl).

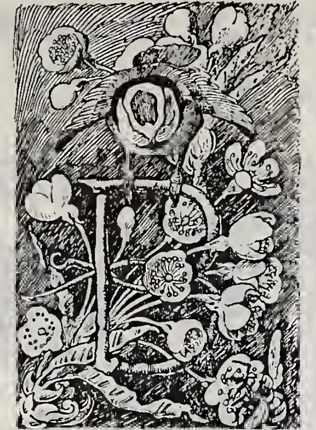
1515. Matheus Schinner Card. Sed. Mar. Vigli. (Soli Deo Gloria).

— Math. S. Ro. Ec. Tt. S. Pot. Pbr. Car. Sedun. Et. A. La. Legatu.

— S. Mathei Tt. S. Potenciane Pbri. Card. Ma. Sedunen. Legati Lombardie et Toti. Germanie.

Dr J. MOREL.
Bundesrichter.

VITRAUX SUISSES



ans l'église de Rötteln (Bâle) se trouve une peinture sur verre dont M. A. Walter-Ander Egg, l'un des membres fondateurs de la Société d'héraldique, nous a envoyé un dessin.

Les armoiries de cette verrière ne lui sont pas connues; celles de dextre sont : d'azur au cerf d'or, celles de senestre sont : coupé d'azur à une miche ou pain d'or et d'or à la demi-roue de moulin de sable. La crosse épiscopale



Peinture sur verre de l'église de Rötteln. (D'après le dessin original de M. A. Walter-Ander Egg.)

est d'or, la mitre d'argent rehaussée d'or et de perles blanches, les deux rubans verts, le fond carmin et le bord noir, orné de figures ovales de couleur brune. Tous les vitraux disséminés en Suisse offrent un grand intérêt et leur fragilité exige qu'on relève au moins le dessin de chacun d'eux soigneusement : on évitera ainsi leur disparition parfois totale occasionnée par les incendies en particulier. Nous venons d'apprendre que le Conseil fédéral a fait acquisition dernièrement d'un vitrail montrant, sur un cadre gothique ovale sur champ rouge et pré fleuri, les armoiries fribourgeoises penchées, et, au-dessus, les armoiries de l'Empire avec casque et lambrequins, supportées par deux lions; dans les angles, deux singes. M. T.

SCEAUX ÉPISCOPAUX DE SION

(PLANCHE IV N[os] 2 et 3)



EN 1859, le *Bulletin de la Société d'histoire* de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwalden et Zug signalait l'existence de deux matrices des sceaux de l'évêque de Sion, Jost de Silinen, trouvées par un heureux hasard à Zug par M. le conseiller Spillmann[1].

La Société des Antiquaires de Zurich publia, la même année, le dessin du plus grand de ces sceaux à forme ogivale (celui de la planche IV, N° 2) et donnait de chacun d'eux la description suivante :

« Le plus grand représente un pan de clocher gothique richement ciselé. Trois niches contenant celle du centre la sainte Vierge et les deux autres saint Théodule et sainte Catherine, les patrons du pays, s'incrustent dans la façade évidée à jour. Saint Théodule porte à la fois la crosse, symbole du caractère épiscopal, et le glaive, emblème du pouvoir temporel. Sainte Catherine a pour attribut la roue placée à côté d'elle. Au pied de la niche centrale, dans une espèce de grotte ou d'enfoncement voûté, se tient l'évêque agenouillé et en prières. A gauche et à droite de l'oratoire sont deux écussons aux armes des Sillinen. La légende est ainsi conçue : *S. Jodocus de Silinon, Episcopus sedunensis*[2]. »

[1] *Der Geschichtsfreund.* Mittheilungen des historischen Vereins der fünf Orte, Lucern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. Fünfzehnter Band. Einsiedeln, 1859. S. 187. Ein glücklicher Zufall führte Herrn Rathsherrn Spillmann in Zug zwei grössere ovale, Kupfer-vergüldete Siegelstempel dieses Bischofs in die Hände. Beide, namentlich der Grössere, sind in künstlerischer Beziehung ausgezeichnet, nach gothischer Manier, gearbeitet. Der Eine misst in der Höhe 2″ 7‴, in der Breite 1″ 8‴ 7⁗. Unter drei Baldachinen stehen die drei Patrone der Kathedrale von Sitten : Die heilige Gottesmutter mit ihrem Kinde, St. Katharina mit Rad und Schwert, und Bischof Theodul mit Stab und Schwert. Umschrift : « S. Jodocus de Silinon Episcopus Sedunensis. » Der Stempel wigt $10\frac{1}{4}$ Loth. Der Kleinere ist 22‴ hoch und 14″ breit. In einer Nische sieht man St. Theodul mit seinen Insignien. Umschrift : « S. Jodocus de Silinon, episcopus Sedunensis, prefectus et comes Valesie. » Der Stempel wigt $6\frac{3}{4}$ Loth. Auf beiden Siegeln ist unterhalb das Familienwappen (der Löwe) angebracht.

[2] Un sceau pareil est apposé au bas d'un acte du 28 mai 1344, de l'évêque Guichard Tavelli, le même qui fut précipité du haut du château de la Tour, par son neveu Antoine de la Tour.

« Le petit sceau, qui est tout à fait du même style, n'offre que saint Théodule debout en habits pontificaux et le glaive à la main. La façade gothique remplit tout le champ de l'écusson. Légende : *Jodocus de Silinon, Episcopus sedunensis.* »

Ces deux matrices si artistiques devinrent la propriété de M. Soyter, à Augsburg, d'où elles passèrent aux mains de M. le conseiller F. Warnecke, à Berlin, qui a bien voulu nous en donner les empreintes ; ces dernières figurent dans une planche que le *Deutsche Herold* a fait paraître en 1887 avec quelques explications[1]. L'essentiel pour les *Archives héraldiques* était de reproduire fidèlement ces deux sceaux auxquels les commentaires n'ont pas manqué, mais qui méritent, par la façon dont ils sont gravés, de figurer dans toute collection héraldique.

Maurice Tripet.

---

[1] *Jobst von Sylinen*, Bischof zu Sitten. Spitzoval.

„S : iodocus : de : silinon : episcopus : sedunensis."

Im Siegelfelde unter gothischen Baldachinen ein Bischof mit Schwert und Krummstab, die heil. Jungfrau, und die heil. Katharina. Unten der Siegelführer knieend zwischen zwei Wappenschilden mit je einem einwärts gewendeten doppelschweifigen Löwen.

„S : iodocus : de : silinon : epis : sedu=nensis : pfectus :>: comes : vallen :"

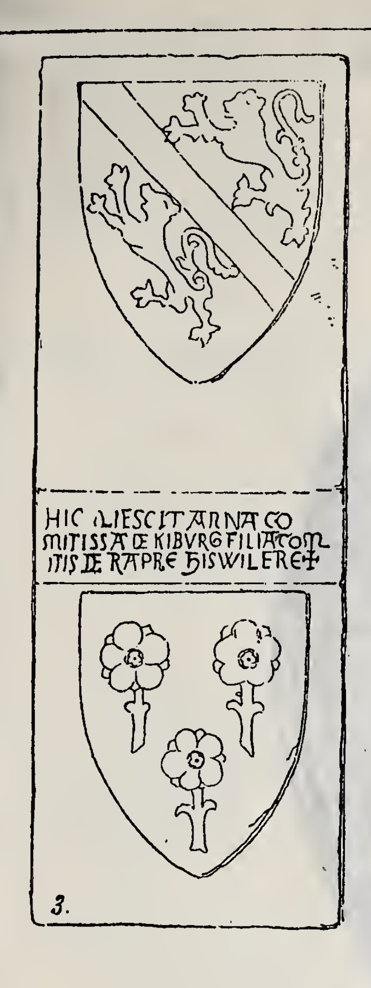
Im Siegelfelde unter einem Baldachin ein Bischof mit Schwert und Krummstab, darunter doppelschweifiger Löwe im Schilde. 15. Jahrhundert. Stempel in kupferfarbiger Bronze mit vergoldeter Siegelfläche, 85 bezw. 69 mm hoch und 60 bezw. 44 mm breit. Die Rückseiten zeigen Handhaben. Beide Stempel wurden im Mai 1884 in der Auktion *Soyter* zu Augsburg ersteigert.

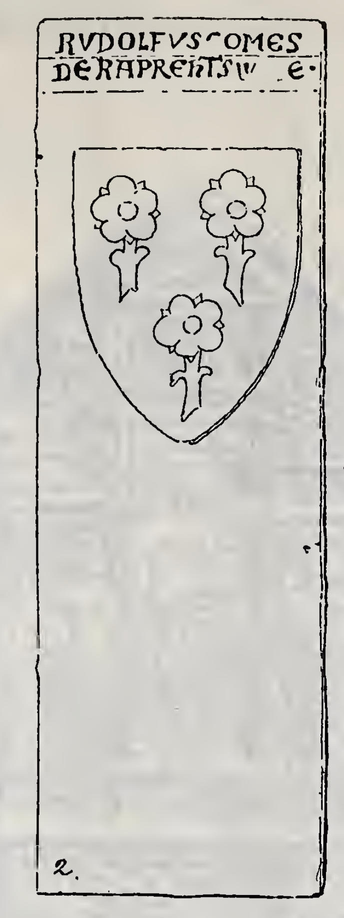
Jobst von Sylinen war zuerst Probst zu Berona im Kanton Luzern, dann Administrator des Bisthums Grenoble, und 1482 Bischof zu Sitten. Er wurde 1496 im Aufruhr verjagt.

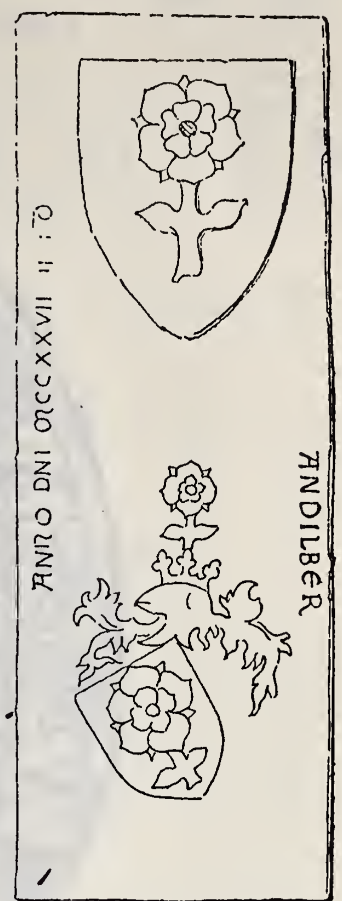
ERRATA

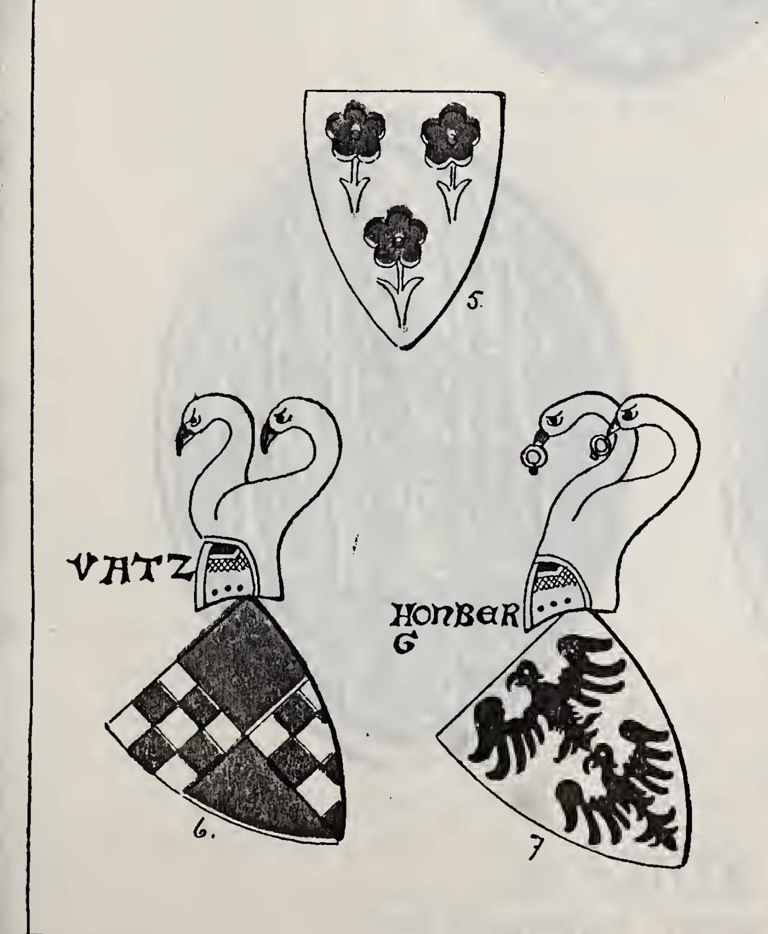


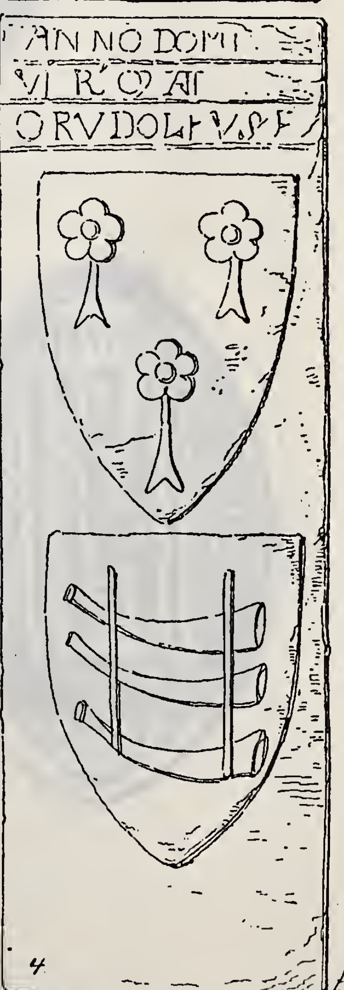
Deux erreurs se sont glissées dans la liste des membres fondateurs de la Société suisse d'héraldique (N° 1, page 5). Prière de lire *Walter-AnderEgg, Albert*, Sempacherstrasse, 49, Bâle, au lieu de *An der Egg, J.-F.-Albert*, etc., et *Diacon, Max*, au lieu de *Diacon, James*.


HIC ⟨Q⟩IESCIT ANNA CO
MITISSA DE KIBVRG FILIA COM
ITIS DE RAPRE HISWILERE
3.

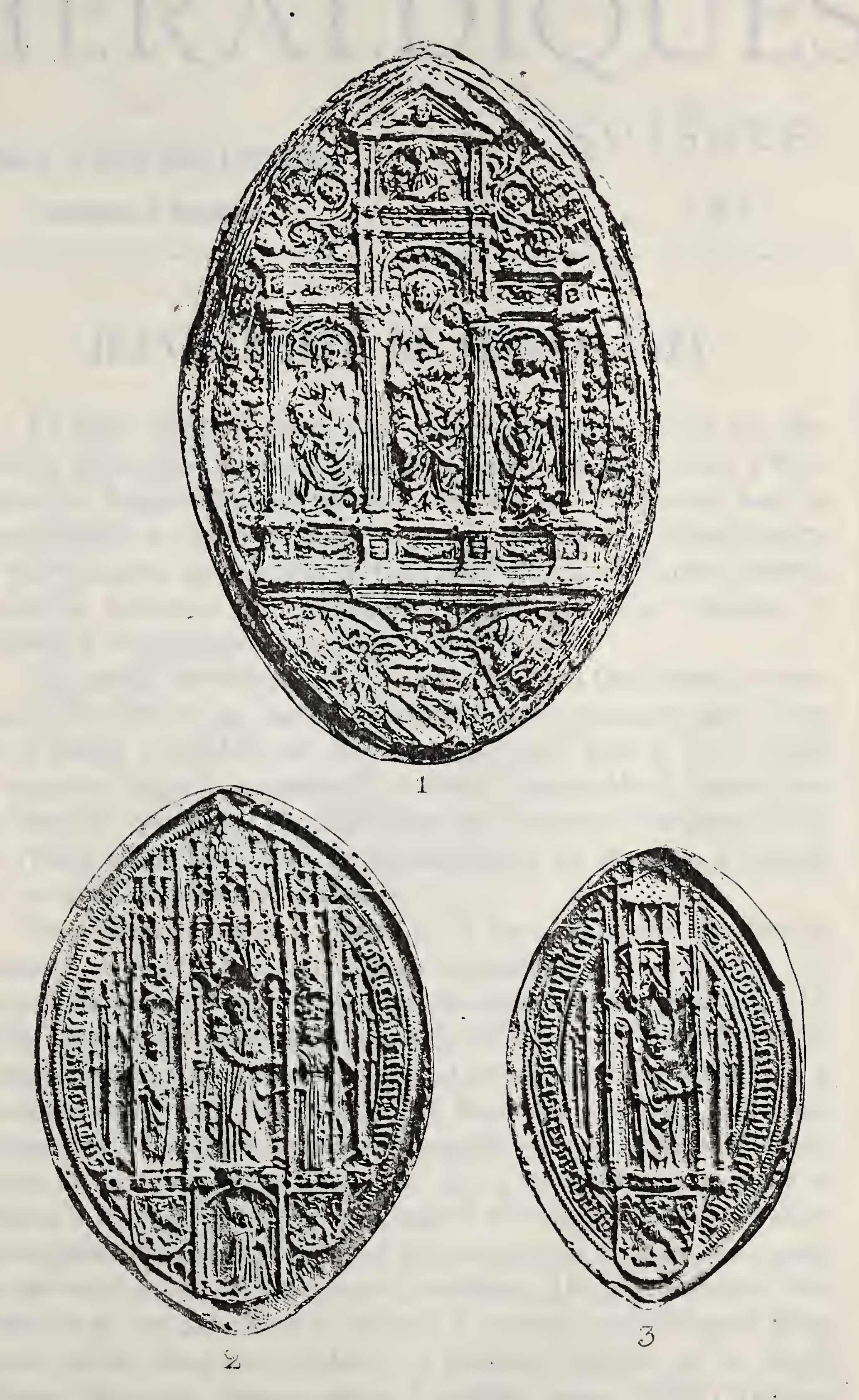

RVDOLFVS COMES
DE RAPRECHTS
2.


ANNO DNI MCCXXVII
ANDILBER
1


5.
VATZ
HONBER
G
6.
7


ANNO DOMI
ORVDOLFVS
4.





1

2

3

SCEAUX
ÉPISCOPAUX VALAISANS

(Collections de l'État de Neuchâtel et de M. [illegible] de Morel, ing. [illegible])



ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Avril 1892

Organe de la Société Suisse d'Héraldique
paraissant à Neuchâtel.

No 4.

JEAN-BAPTISTE DE CROLLALANZA

La mort vient d'enlever à la science héraldique un de ses plus zélés et de ses plus compétents adeptes. Le 8 mars s'est éteint à Pise, après une longue maladie, M. Jean-Baptiste de Crollalanza, bailli et commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, chevalier de Saint-Maurice et Saint-Lazare, chevalier de la Couronne d'Italie et d'autres ordres, président fondateur de l'Académie royale héraldique italienne et membre d'une quantité de sociétés scientifiques.

La famille de Crollalanza, qu'on a écrit aussi Crollolanza, est originaire de Chiavenna, mais s'est étendue dans plusieurs pays ; ainsi on en trouve à San Marino, de même que aussi dans le Tyrol, enfin la branche à laquelle appartenait le défunt était établie à Fermo dans les Marches d'Ombrie. Un Crollalanza de la branche tyrolienne a été, de 1763 à 1779, professeur de philosophie et de physique à Soleure et y a laissé d'excellents souvenirs.

Jean-Baptiste est né à Fermo le 19 mars 1819 et a été dans sa jeunesse professeur d'histoire ; dans son âge mûr il s'est adonné avec un zèle de jeune homme à la science héraldique et à la généalogie. En 1870 il publia une histoire du comté de Chiavenna ; il travaillait à une histoire militaire de France, mais c'est surtout l'art héraldique qui le passionnait, et, dans ce domaine, il a beaucoup travaillé. Il a fondé l'Académie héraldique italienne à laquelle on peut dire qu'il a consacré sa vie, puisque c'est pour elle qu'il a transféré son domicile de Fermo à Pise. Il a dirigé la publication du *Giornale araldico-genealogico-diplomatico,* journal mensuel qui en est à sa dix-neuvième année et qui est l'organe de l'Académie héraldique. Un grand nombre d'articles de lui ont paru dans ce recueil ; il a même travaillé pour nous, ayant publié dans nos *Archives* un mémoire détaillé sur la famille Planta. En outre, chaque année il publiait depuis 1879 l'*Annuario*

della nobilito italiana. Mais ses plus grands ouvrages sont les *Memorie storico-genealogiche della Stirpe Waldsee-Mels-Collorado* et surtout son grand *Dizionario storico blasonico delle famiglie nobili italiane estinte e fioranti* en trois gros volumes qui devaient être continués.

Nous comptons que ces publications continueront; en effet, ce qui nous en est un garant, c'est que le fils aîné du défunt, le chevalier Goffredo de Crollalanza, a les mêmes goûts que son père et a déjà fait plusieurs publications héraldiques importantes dont la dernière, qui remplit une double livraison du *Giornale* et a été tirée à part, est intitulée *Araldica uffiziale.* Nous espérons pouvoir sous peu publier dans nos *Archives* un article sur cet excellent traité.

Adolphe Gautier.



Chronique de la Société Suisse d'Héraldique.

Depuis notre dernière chronique, nous avons eu le plaisir d'enregistrer l'adhésion à notre Société de deux nouveaux membres, MM. Maurice Boy de la Tour, à Neuchâtel, et André Kohler, professeur à Lausanne, qui figureront encore au nombre des membres fondateurs ensuite d'une décision prise d'accorder cette capacité à toutes les personnes qui se feraient recevoir avant l'expédition des diplômes.

Ainsi que nous l'avons dit, M. Ch. Bühler a bien voulu se charger du soin de dessiner le diplôme; il nous en a soumis un projet très réussi qui a été adopté, et, s'étant aussitôt mis à l'œuvre, l'artiste vient de nous adresser le dessin définitif; il ne reste plus que la reproduction en phototypie à faire. Nous espérons donc pouvoir bientôt le remettre aux membres de la Société.

Aux Sociétés étrangères qui ont bien voulu entrer en relations avec la nôtre, nous devons ajouter le nom du Conseil héraldique de France, dont le président, M. le vicomte de Poli, nous écrit très aimablement, se déclarant tout disposé à faire avec nous l'échange de nos publications. M. de Poli nous a déjà fait adresser les volumes de

1889, 1890 et 1892, soit les deuxième, troisième et cinquième années de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, qui contiennent un grand nombre de notices fort bien faites, parmi lesquelles nous nous permettrons d'en citer un peu au hasard quelques-unes d'un intérêt plus général : *La Noblesse de France de 1789-1889*, par le vicomte de Poli. — *La préposition* DE, par M. de Martonni. — *Des variantes et modifications introduites dans les armoiries*, par le vicomte de Burly.— *Petits-neveux de Jeanne-d'Arc*, par S. de La Nicollière. — *Les armoiries des Ordres religieux*, par Mgr Barbier de Montault. — *De l'Ignorance des nobles au temps passé*, par le vicomte R. du Mesnil. — *La noblesse et les origines nobiliaires*, par le comte de Mauroy. — *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, par le vicomte O. de Poli. — *La dîme et le champart*, par le comte Cianelli. — *La Législation nobiliaire*, par G. Bernos ; etc., etc.

LE COMITÉ.

Sigel der Stadt und Landschaft Weesen.



Dies bisher nicht bekannt gewesene Sigill hängt an einer im Kantonsarchiv Schwyz befindlichen Urkunde vom 15. Mai 1316, in welcher die « Landleute von dem niedern Amt zu Wesen und alle die in das niedere Amt von Glarus gehören » erklären, einen Frieden mit den Landleuten von Schwyz geschlossen zu haben bis künftigen Martinstag. Stadt und Landschaft Weesen (das jetzige Gaster, Kanton St. Gallen) standen damals mit Glarus unter österreichischer Herrschaft. Nach der Schlacht bei Morgarten (15. November 1315) von den Schwyzern häufig mit Fehde bedroht, fand jene Landschaft es für geboten sich den Frieden mit Schwyz zu sichern. Stadt und Landschaft Weesen (das « innere Amt ») bildeten mit Glarus (dem « äusseren Amt ») zusammen die Herrschaft Windegg. Das Schloss Windegg stand auf einem Bühel zwischen Weesen und Schänis und war früher

der Sitz des Grafen von Windegg, später des österreichischen Landvogts. Die Legende des Sigills, welche leider auf dem Original stark beschädigt ist, lautet wie anzunehmen ist folgendermassen :

S. der Lut u. dier Lantkemeit ze Wiec.

(Siegel der Leute und der Landgemeind zu Windegg.)

Das nämliche Sigill hängt an Urkunden vom 30. Juli 1318 (Kantonsarchiv Obwalden) und 9. Juli 1319 (Kant.-Arch. Luzern), in welchen « der Ammann und die Landleute zu Glarus und Weesen » dem Frieden sich anschliessen, den Oesterreich mit den drei Waldstätten geschlossen hatte. In der Urkunde von 1319 heisst unser Sigill ausdrücklich « das Landessigel von Wesen ». Das Wappenbild ist dasjenige der Kyburger (wie das Thurgauer Kantonswappen), wohl weil Oesterreich die Herrschaft Windegg erbsweise aus dem Nachlass der Grafen von Kyburg erhalten hatte. Wir haben es hier offenbar mit einem Gerichtssigel zu thun, welches in der Zeichnung übereinstimmt mit dem Gerichtssigel der Landgrafschaft Thurgau, das die Inschrift trägt : *S. Judicis Pvicial. Turgovie* und an einer Urkunde hängt von 1347[1]. Das Sigill der Landschaft Weesen ist um so interessanter, weil es eines der ältesten ist, deren Legende in deutscher Sprache verfasst ist.

Dr. J. Morel.

[1] Der Originalstempel befindet sich in dem Stadtmuseum in Winterthur.

PAVILLONS MARITIMES



n se souvient de la polémique qui s'engagea dans la presse il y a quelque temps à peine au sujet de l'opportunité de faire reconnaître le drapeau fédéral comme pavillon maritime, et il semblait que ce fût là une toute nouvelle question diplomatique ; or, au siècle passé déjà, un neuchâtelois avait posé la question au Conseil d'État de la Principauté de Neuchâtel et nous transcrivons fidèlement sa demande :

Méssieurs,

La neutralité de Ma personne, Étant connue vous le savéz Suisse neuchâtelois, me met dans le Cas récourir au noble Conseil pour èxpedier un navire que Je dois comander, et m'offre en même Tems une occasion favorable de présenter mes services à mes concitoyens Neufchatelois, et La Douce espérance a mon retour des indes, d'offrir un azile sur, a ceux de nos compatriottes qui sans Doutte n'attendent qu'une heureuse et favorable circonstance pour Répatrier. Ma fortune, Les intérest de notre paÿs, sont Les Deux fondement de mon armement, qui ne peut avoir Lieu sans un Pavillon Neutre. Le Pavillon Suisse Neufchatelois n'est peut-être pas encore connu, Veuillez m'en confier L'honneur, et croire que Je ne survivrai pas a une insulte, s'il était dans le cas d'en essuyer.

Veuillez Messieurs m'honnorant de votre confiance, m'envoyer une authorisation en forme D'équiper charger naviguer sous le Pavillon Suisse Neuf Chatelois, m'en expédier La Comission et Le Déssin du Pavillon, avertir La Ville et La Principauté qu'il y a occasion de faire des opérations quelconques sous le Pavillon de Neufchatel, et que le Dr C. Dubois Dunilac, comunier et Conseiller honoraire de Travers faisant Le voyage Luy même, s'engage à remplir Les Vües de ceux qui Luy voudront confier Leurs intérest, avec le Zèle et la Probité qui caractérise L'homme honnête.

Je n'attends plus pour partir que L'effet de ma Légitime Demande, et J'ose implorer La Bien Veillance Du Noble Conseil d'Etat, que Je prie De vouloir agréer Le Très humble réspéct, et L'inviolable fidelite, de

Son Tres humble et trés
Obeissant serviteur,
(Signé) Cls Dubois Dunilac.
rue des Vieux Augustins N° 13.

Paris Le 26 aoust 1793.

Cette lettre curieuse, déposée aux Archives de l'État de Neuchâtel, resta sans réponse ; on avouera que la question fut vite tranchée ; si le droit de pavillon eût été accordé, le « suppliant » ou signataire aurait dû le confectionner aux couleurs de l'État qui étaient à cette époque le jaune et le rouge. M. T.

APPLICATION DU BLASON AUX PRODUITS DE L'INDUSTRIE & DU COMMERCE



’ART HÉRALDIQUE est décoratif par excellence, à cela il ajoute le rôle qu'il joue en rappelant souvent des souvenirs ou des dates historiques ; il n'est pas étonnant dès lors qu'il trouve son application non seulement aux vitraux, sceaux, etc., en un mot aux grandes et belles œuvres que nous étudions, mais aux objets courants de la vie privée ou publique. On décore d'armoiries les moules à beurre, les fers à gaufres, à bricelets, les boîtes d'allumettes, que sais-je enfin ! on rencontre des armoiries partout ; mais celles qui méritent qu'on s'y arrête, dans ce domaine, sont rares ; en effet, les belles pièces armoriées destinées aux usages de la cuisine sont assez rares, exception faite de nombreux spécimens très sommairement sculptés ou gravés.

L'*Abbaye des Maréchaux,* à Zurich, appelée aussi *Abbaye du Cor d'or* (Die Zunft zur Schmieden ; auch « zum goldenen Horn » genannt), offre chaque année à ses membres et suivant leur rang dans la corporation, des sortes de galettes ou pains d'anis joliment décorés ; notre collaborateur, M. J. Colin, les a dessinées d'après nature, à la Pl. V, en les réduisant d'un tiers. La plus grande espèce de cette sorte de pâtisserie commémorative est ornée du cor et d'armoiries qui doivent se blasonner : *De gueules au serpent ou vuivre d'or accostée d'une pince et d'un marteau de maréchal de sable, accompagnée en pointe d'un cor d'or* (Armorial de Zurich). La seconde armoirie représente vraisemblablement les outils employés au ferrage des chevaux.

Mars 1892. Maurice TRIPET.



Quelques mots sur le couvent de Bellelay.

(EX-LIBRIS & ARMOIRIES)



C'EST avec grand plaisir que nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre qui nous a été adressée, en décembre passé, par M. H. de Niederhäusern, membre fondateur de la Société d'héraldique :

« Vous trouverez ci-inclus un ex-libris, malheureusement fort endommagé[1], de l'un des abbés du couvent de Bellelay de l'ordre de Prémontré.

« Les armes de cet ex-libris, écartelées, portent au 1 et 4 d'argent au B romain de sable, qui est de Bellelay, et au 2 et 3 les armoiries particulières de l'abbé qui m'est inconnu[2]. A en juger par les ornements qui entourent l'écusson, cet ex-libris ne doit guère être antérieur à la seconde moitié du XVIIe siècle. De 1637 à 1797, neuf abbés se sont succédés à Bellelay. Les armoiries de quatre d'entre eux : les abbés de Staal, Voirol, Sémon et de Luce, me sont connues. Il reste donc les cinq autres : Cuenat, de Schwaller, Périat, Joliat et Monnin. Comme les armes qui nous occupent, outre la mitre et la crosse, sont surmontées d'un casque de tournoi de face et au complet, il est probable que ce sont celles d'un abbé noble, soit de l'abbé Jean-Georges Schwaller, de Soleure (abbé de 1666-1691).

« Le couvent de Bellelay, une des anciennes gloires du Jura, vaut la peine d'être visité; un héraldiste en vacances pourrait faire une jolie moisson de croquis dans ce coin perdu de la montagne, où, malgré les mutilations de toute sorte que cette abbaye et ses dépendances ont subies depuis l'invasion française de 1797, de beaux écussons se voient encore sur des clefs de voûte, des frontons de porte, des grilles et des poêles monumentaux. Je vous citerai, entre autres, trois poêles magnifiques, un vrai régal d'amateur. Deux d'entre eux portent

[1] Ce qui nous a empêché d'en faire faire un fac-simile.

[2] D'azur au cheval gai d'argent, issant d'une forêt de sinople.

les armoiries de l'abbé Jean-Baptiste Sémon, l'un, de 1732, en peinture monochrôme, l'autre, de 1735, en peinture polychrôme.

« Écartelé au 1 et 4 de Bellelay au 2 et 3 d'azur au canard? (ou oie, dans tous les cas pas un cygne) d'argent becqué et membré d'or, posé sur un mont (ou terrasse) de sinople. Sur l'écusson du poêle de 1732, l'animal porte fièrement la tête en l'air, comme le font les oies en furie.

« Beaucoup d'armoiries qui ornaient Bellelay ont été, hélas! détruites en 1797, et après, quelques-unes ont été remplacées par le faisceau de licteur et le bonnet phrygien, maintenant aussi presque méconnaissables.

Ribeauvillé (Alsace). « D[r] H. v. NIEDERHÆUSERN. »

HÉRALDISTES SUISSES



n devoir pieux de la Société suisse d'héraldique est certainement de faire revivre dans son organe — sans préjudice aux travaux purement scientifiques — les figures disparues de ceux qui furent en Suisse nos aînés. Les *Archives* publieront prochainement la biographie du D[r] Stans, à qui l'on doit, entre autres, les vitraux du Palais fédéral et ceux des Abbayes de la ville de Berne. Nous prions tous ceux que l'art héraldique intéresse de bien vouloir amasser peu à peu les matériaux nécessaires à la publication de notes relatives au but énoncé ici.



Fig. 2. Vitrail de l'Abbaye des Marchands, à Berne.

LA RÉDACTION.



Armoiries de l'Abbaye des Maréchaux
ou du „Cor d'or" (Zurich) Jules Colin.



ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Mai-Juin-Juillet 1892

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel.

Nos 5, 6 & 7.

DIE ENTWICKLUNGSGESCHICHTE DES BÜNDNERWAPPENS

Der Canton Granbünden wurde durch Verschmelzung dreier Staatswesen — Bünde genannt — gebildet. Somit wäre es Aufgabe dieser Untersuchung, die Wappen derselben bis auf ihre Anfänge zurückzuverfolgen. Leider fehlt es noch zur Stunde an einschlägigem Material, um dies für alle drei Bünde in gleichem Masse thun zu können, denn da das Archiv des X. Gerichtenbundes immer noch ungeordnet in Davos liegt, so sind uns dessen Urkunden ungeniessbar und können wir dieses Bundessiegel nicht näher untersuchen.

Aus nachfolgenden Darstellungen geht immerhin mit ziemlicher Bestimmtheit hervor, dass der wilde Mann und nicht das Koppelkreuz das ursprüngliche Attribut des X. Gerichtenbundes war. Wir werden nämlich sehen, dass derselbe allein und mit dem Kreuz zusammen im Schilde vorkommt [1].

Für den Obern oder Grauen Bund sind zwei, durchaus verschiedene Siegel bekannt. Das eine zeigt ein einfaches Blattkreuz und trägt die Umschrift : « LIGÆ GRISÆ »[2]. — Nr. 1.

Dies Kreuz, das auch dem Capitel ob dem Wald eigen ist, weisst auf das vornehmste Glied des obern Bundes : das Kloster Disentis hin und haben wir hier einer alten Legende zu gedenken, welche die Bedeutung dieses Zeichens kund thut.

« La cuorta memoria » eine kleine Klostergeschichte [3] aus dem XVII. Jahrh. erzählt : « Im Jahr 621 hat S. Sigisbert den S. Placidus, einen der edelsten Herrn des Landes bekehrt. Auf der Brust dieses mächtigen Herrn

---

[1] Bund mit Frankr. 1512 : « R. Stehender wilder Mann mit Keule in der R., die L. in die Hüfte gestützt, ist mit einer Kette von Lilien mit verschiedenen Ringen umgeben, so an einer Krone befestigt sind. » (Haller G. E. Schweizerisches Münz- und Medaillencabinet II, 1804.)

[2] Die mühevolle Anfertigung der Tafeln hat Herr Pfarrer L. Gerster übernommen, wofür ich ihm an dieser Stelle meinen wärmsten Dank ausspreche.

[3] Dr. C. Decurtins : Quattro testi soprasilvani pag. 200 im Archivo glotologico.

hatte S. Sigisbert während der Predigt ein wunderbares Kreuz gesehen und wahrgenommen. Dasselbe bedeutete, dass S. Placidus das Christenthum annehmen und ein Blutzeuge würde. Daher kommt es, dass das Kloster in seinem Wappen ein Kreuz führt, welches das Kreuz des S. Placidus, seines ersten Wohlthäters ist; denn S. Placidus hat seinen reichen Besitz und grosses Vermögen dem S. Sigisbert oder besser gesagt, Gott und unserer lieben Frau... vermacht und geschenkt. »

Ganz irrig ist die Ansicht, welche der Heraldiker Dr. Stantz [1] in seinem Aufsatz über « Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft und ihrer XXII Kantone » mit gesperrten Lettern aufstellt, wenn er behauptet, « dieses Siegel gehörte niemals diesem Bunde, sondern ist das erste Siegel der drei Bünde ».

Seine Beweisführung ist in diesem Punkte eine einseitige und lückenhafte. Ohne sich um die Urkunden, die Entwicklungsgeschichte unseres Freistandes zu kümmern, baut er diese Theorie im Gegensatze zum namhaften Heraldiker Anton Sprecher-Bernegg auf [2].

Wir nannten die Beweisführung von Dr. Stantz einseitig und lückenhaft, darum müssen wir sie kurz beleuchten.

Genannter Autor fasst die Umschrift LIGÆ GRISÆ als eine Abkürzung, die beiden Vocale Æ am Schlusse als eine suspendirte Sigle auf, und glaubt aus der Gestalt dieser Schlussbuchstaben die Abreviatur arum herauslesen zu dürfen, also: ligarum grisarum. Bleiben wir vorerst bei dieser paläographischen Erörterung, so hätte Herr Dr. Stantz wissen können, dass dieser Doppelvocal Æ schon in der römischen Cursive vorkommt und seit dem XV. Jahrh. sowohl in der Cursiv- als Capitalschrift ganz allgemein gebraucht wird.

Schwerwiegender als diese paläographischen Bemerkungen sind die historischen und vor allem die sphragistischen Thatsachen, welche einer solchen Auslegung gänzlich zuwiderlaufen.

Fragliches Siegel kommt nachweisbar 1500 zum ersten Male vor. Was sollte aber damals schon die drei Bünde bewogen haben, ein gemeinsames Siegel zu schaffen? Was für Geschäfte sollte denn dieses, erst im Werden begriffene Staatswesen im Namen aller drei Bünde abzuschliessen gehabt haben? Die Unterthanenlande waren noch nicht erobert, also fiel dieses Band, das später seit 1512 die drei Einzelstaaten zusammenhielt, weg.

Oder sollte man das Bedürfniss gefühlt haben, um der paar Bündnisse willen, die man unter sich, oder mit andern Ständen abschloss, ein gemeinsames Siegel zu gebrauchen und das zu einer Zeit, da der X Gerichtenbund und der Gotteshausbund noch nicht einmal ein eigenes Bundessiegel hatten?

Aber auch an positiven Beweisen fehlt es nicht, die zur Genüge darthun, dass dieses *Ligæ grisæ* Siegel einzig dem obern Bunde zugehören kann.

---

[1] Archiv des hist. Vereins Bern (VI, 4, 756.)

[2] Cf. Andr. Sprecher. Die Städte- und Landessiegel von Graubünden. Mitth. der antiqu. Ges. Zürich XIII, 1, 17.

Ueberblicken wir die bildlichen Darstellungen des Bünderwappens, wie sie uns aus dem XVII. und XVIII. Jahrh. überliefert worden, so constatiren wir, dass der obere Bund ausnahmslos mit einem Kreuz gegeben wird, erst das XIX. Jahrh. gieng, wie wir später eingehend zu behandeln haben werden, auf die einzelnen Bundessiegel zurück.

Hieraus geht zur Genüge hervor, dass das Kreuz wirklich dem obern Bunde zugehörte, ja dass man in jenen Zeiten das Kreuz dem zweiten Schilde vorzog.

Der Schild des zweiten Oberbundswappens ist einfach gelängt und möglicherweise eines der Wappen der Grafen von Sax-Misox[1]. — Nr. 2, 3. Wollen sich auch gegen diese Behauptung Zweifel erheben, weil diese Familie schon unter Ortlieb v. Brandis ihre Besitzungen an das Bisthum Chur verkauft habe, so ist auf der andern Seite Folgendes zu bedenken.

Schon lange vor Abschluss des obern Bundes, nämlich seit dem 25. Aug. 1390 besass die Familie in fraglichem Bundesgebiet: Flims, Grub, Lunguez, Vals, Ems. Kraft dieser arondirten Herrschaft tritt Graf Hans v. Sax-Misox im Bunde von 1424 als zweiter Hauptherr auf und siegelt auch später, beispielsweise 1440 Mai 5. ein Bündniss zwischen dem Obern Bund und der Stadt Chur und den vier Dörfern[2], Namens seiner Herrschaftsleute.

Wie deutlich noch in jüngster Zeit im Volksbewusstsein die Erinnerung an die historische Bedeutung der Familie Sax-Misox war, das zeigt die ganz eigenartige Einrichtung des Cau de Sax, die sich bis 1814 erhalten hat[3].

« Er war, sagt Sprecher, ein fiktiver Repräsentant oder Nachfolger der alten, längst ausgestorbenen Grafen von Sax, der Mitbegründer des Obern Bundes und Dynasten der Grub, Lungnez, Flims. Aus der Mitte des Volkes wählten die drei Hochgerichte alle zwei Jahre den Cau de Sax, der alle drei Jahre den Bundesboten drei Personen zur Wahl eines Landrichters vorschlug. »

Hatten auch die Grafen von Sax-Misox somit dem obern Bunde den einen Wappenschild verliehen, so war dies doch kein « Gravenbund », wie Mohr aus der deutschen Orthographie grav ableiten will; dies widerspricht der lateinischen Legende *Ligæ grisæ.*

Hinsichtlich des Schildhalters verdanke ich Herrn Advocat Balthasar Vieli in Räzüns folgende Mittheilung :

« Es ist wohl längst ausser Zweifel, dass der h. Georg im Wappen des grauen Bundes mit der Herrschaft Räzüns im Zusammenhange steht.

Abgesehen von den allgemeinen und innern Gründen wird dies auch durch hiesige Urkunden bestätigt. Hatte ja freilich nicht die Dynastenfamilie v. Räzüns in ihren Wappen (längs gespaltener Schild, Feld rechts

---

[1] Cf. Dr. v. Liebenau : Die Herrn von Sax zu Misox. (Jahresbericht der hist. antiqu. Gesellschaft v. Graubünden 1889, pag. 6.

[2] C. Jecklin, Urkunden zur Verfassungsgeschichte Graubündens, pag. 34.

[3] Sprecher, J. A. Geschichte der Republik der III Bünde im XVIII. Jahrh. Chur 1873. II. Bd., pag. 557 f.

roth, das andere weiss und blau sechs Mal getheilt) — wohl aber ihre Kern- oder Stammherrschaft « Razins-Panaduz », so lange die beiden Gemeinden ihr Territorium resp. Nutzungen, etc., noch nicht getheilt hatten, in deren ältesten (wohl bald nach 1424) gemeinsamen, jetzt noch vorhandenen Siegel, S. Georg.

Um diese Zeit, oder vielmehr schon früher taucht der Heilige als Patron sowohl der Dynasten, als auch der uralten Thalkirche zwischen Räzüns und Bonaduz auf, welche Mutterkirche damals und bis zur Theilung gemeinsame Pfarrkirche von Räzüns und Bonaduz war und bis heute gemeinschaftliches Eigenthum derselben geblieben ist.

Wie oder warum aber S. Georg Patron ward, wird sich schwerlich beantworten lassen und sind wir in dieser Beziehung wohl auf Hypothesen angewiesen. Mitgewirkt haben mag vielleicht auch der Umstand, dass zur Herrschaft Räzüns zugleich die oberländische Besitzung S. Jörgenberg, zunächst dem Centrum des Bundes (Truns) gehörte, welche in demselben mit ihrem Hauptherrn in Räzüns mitschwur. Freiherr Heinrich VI. von Räzüns (1395-1433) vermählte sich mit Verena von Stoffeln, war übrigens Mitglied des schwäbischen Ritterbundes vom S. Georgenschild und sein Sohn Georg hiess zum ersten Male so in der Familie. Ohne Zweifel von diesem wurde die noch jetzt existirende Glocke von 1456 in der S. Georgskirche dahier angebracht und er oder sein Vater werden auch die dortigen Gemälde mit dem S. Georg und jener legendarischen Darstellung sammt ihrem Wappen veranlasst haben. »

Am weitesten zurück lassen sich die zwei Bestandtheile des ältesten Bundes, des Gotteshausbundes verfolgen.

Schon der Name Gotteshausbund — *Liga domus dei* — weisst auf einen Zusammenhang des Bundes mit dem vornehmsten bündnerischen Gotteshause, dem Domstifte zu Chur hin, dieses aber hatte ein zweifaches Wappen, dessen Bestandtheile hier genauer zu verfolgen sind : Madonna und Steinbock.

Seit dem X. Jahrh. wird als Patronin der Kathedrale Maria genannt. Zuerst finde ich dies in der Schenkungsurkunde König Otto I. vom 15. Oct. 951 erwähnt und zwar mit den Worten : *Concedimus ecclesie sancte dei genetricis Marie beatique Lucii confessoris Christi... omnem fiscum* [1]. — Nr. 4.

Dem entsprechend gieng auch die Madonna in das Siegel des Domcapitels über. Ein Mitarbeiter des *Anz. für Schweiz. Gesch. und Alterthumskunde* [2] berichtet über einen merkwürdigen alten Siegelstempel der in der Sacristei des Domcapitels zu Chur aufbewahrt werde und der nach Ansicht von Fachleuten den Bischöfen von Chur angehörte und vor allen übrigen bekannten Siegeln gebraucht wurde.

Dieser Ansicht hält der Einsender Folgendes entgegen. « Da das Bisthum Chur die Mutter Gottes mit dem Kinde führt und auf sie auch die Um-

[1] Mohr Th. Cod. dipl. I, 70.
[2] IV. Jahrg. Nr. 4, pag. 60.

schrift *Stella maris* deutet, so sollte man erwarten, dass das Siegelbild die heilige Jungfrau darstelle. Dies ist indess nicht der Fall; so mangelhaft auch die Arbeit ist, ergiebt sich doch soviel, dass wir einen männlichen Heiligen vor uns haben. Ebensowenig haben wir es wohl mit S. Lucius zu thun, da er als König mit der Krone auf dem Haupte erscheint und wäre der siegelführende Bischof selbst gemeint, so müsste der Heiligenschein fehlen. Vielleicht darf man aber an St. Asimo den ersten Bischof von Chur denken, welcher als Repräsentant aller seiner Nachfolger gewählt sein müsste, in diesem Falle ist jedoch wieder die Abwesenheit aller bischöflichen Insignien bemerkenswerth.

Was das Alter des Stempels betrifft, so werden wir nicht umhin können ihn in das XI. Jahrh. zu versetzen: Charakter und Haltung des thronenden Heiligen, der Sitz mit seinem Polsterkissen, kurz, Alles deutet auf diese Zeit hin. Insofern wird der Siegelstempel von Chur der älteste vorhandene der Schweiz sein. Nicht ganz unmöglich wäre es, dass der Stempel dem Bisthum Chur gar nicht angehört, da auch anderswo die heilige Jungfrau mit dem Beinamen *Stella maris* auftritt. »

Dass diese Gestallt wirklich die Madonna vorstellen soll, dass dieser Stempel thatsächlich aus Chur stammt, ohne einem bestimmten Bischof anzugehören, geht daraus hervor, dass seit dem Jahre 1257 ein zweites Siegel mit der *stella maris* vorkommt und zwar an Urkunden welche das Domcapitel siegelt. Hieraus darf auch ohne weiteres der Schluss gezogen werden, dass auch das erste *stella maris* Siegel vom Domkapitel gebraucht wurde und an die Patronin der Kirche erinnern soll. Der Umstand, dass bis heute noch keine Urkunde gefunden wurde, die einen Abdruck dieses Elfenbeinstempels trägt, braucht uns nicht zu veranlassen, die Heimath desselben anderswo zu suchen. Vom ältesten Churer Rathssiegel ist auch nur eine einzige Urkunde vom Jahr 1282 erhalten geblieben; solche Verhältnisse erklären sich aus der ursprünglichen Seltenheit der ältesten Urkunden, aus Naturereignissen, die das Wenige zerstörten, etc.

Dieses zweite Capitelsiegel trägt die Umschrift:

† STELLA MARIS MATRONA CVRIEN.

Wie auf dem ersten Siegel sitzt hier die Gottesmutter auf einer Kathedra, ist mit einer faltigen Tunicella und Nimbus angethan. Während sie aber auf dem alten Stempel die R. auf die Brust hält und in der L. einen Stab führt, der wie eine Kunkel aussieht, sitzt ihr beim neuen Siegel der Christusknabe auf dem rechten Knie und hält sie in der L. einen Palmenzweig. — Nr. 5.

Dieses Capitelssiegel war bis zum Beginn des XVII. Jahrh. im Gebrauch und wurde dann durch ein anderes ersetzt, von dem später die Rede sein wird.

Neben der Madonna trat schon früh ein zweites Prädicat des Hochstiftes auf, es ist dies der Steinbock.

Wann die Aufnahme dieses Schildzeichens erfolgte, lässt sich nicht bestimmt nachweisen, aber jedenfalls gehört die Angabe in Gulers Raetia [1], der auch Mohr in seiner Bündnergeschichte [2] folgte, ins Fabelreich. Nach Art aller Scribenten des XVI.-XVIII. Jahrh. sucht unser Chronist das Bistumswappen möglichst weit hinauf zu datiren und gibt desshalb an, die Grafen von Chur hätten den Steinbock als Wappenthier im Schilde geführt.

Weil Mohr diese irrige Ansicht beibehalten hat, ist hier der Ort, deren Unhaltbarkeit darzuthun und gleichzeitig eine näher liegende Deutung vorzuschlagen.

Unter den Grafen von Chur sind die Victoriden zu verstehen, die im VIII. Jahrh. ausstarben. Nun besitzen wir keine einzige Originalurkunde dieser Familie und können demnach in dieser Richtung keine Ausbeute erwarten; aber wären solche auch noch vorhanden, so würden wir dennoch kein Siegel mit dem Steinbock finden, da um jene Zeit nur gekrönte Häupter sich der Siegel und zwar der Portraitsiegel bedienten. Das älteste Wappensiegel tritt, wie sich aus den sorgfältigen Studien der französischen Benedictiner im Nouveau traité 1759 ergiebt, zuerst bei einer Urkunde der Grafen Robert von Flandern im Jahre 1069 auf. Seit der Mitte des XI. Jahrh. siegeln alle Bischöfe, von schweiz. Klöstern zuerst Einsiedeln 1130, St. Gallen 1135.

Das älteste Bischofssiegel von Chur stammt aus der Regierungszeit Arnold II. 1209-20, doch giebt uns dasselbe über Auftreten des Steinbocks keinerlei Auskunft, da alle Bischöfe bis auf Peter von Böhmen 1355-60 einen sitzenden oder stehenden Prälaten abbilden liessen. Erst dieser Kirchenfürst fügte unter der genannten Figur einen Schild mit dem Steinbock ein.

So bleibt denn immer noch die Frage offen, woher und wann kommt der Steinbock als Prädicat der Bischöfe von Chur? Einen beachtenswerthen Finger ging zur Beantwortung des « Woher » scheint mir die Zürcher Wappenrolle zu bieten [3].

Diese älteste heraldische Sammlung der Schweiz, aus der Mitte des XIV. Jahrh. stammend, giebt für Chur zwei ganz verschiedene Wappen.

Unter den Fahnen erscheint Chur mit dem steigenden Steinbock, unter den Schilden hingegen mit den Flügeln der Familie von Matsch.

Diese mächtige Dynasten hatten zweifache Beziehungen zum Bisthum, zwei ihrer Glieder stunden in den Jahren 1251-72, 1283-90 der Kirche als Bischöfe vor, ausserdem war die bischöfliche Kastvogtei seit langer Zeit in ihrer Familie erblich. Da das genannte Matsch Wappen der Zürcher Wappenrolle sowohl von einem Bischof als von einem Kastvogt herrühren kann, so lassen sich auch hinsichtlich des Steinbocks zwei Fälle denken, es

[1] Guler, J. v. Weineck, Rätia, d. i. ausführliche und wahrhafte Beschreibung etc. Zürich 1616, pag. 65.

[2] Mohr, C., Geschichte, Currätien. Chur 1870, I. Bd., 149.

[3] Die Wappen von Zürich, Ein herald. Denkmal des vierzehnten Jahrhunderts, herausgegeben von der antiquar. Gesellschaft in Zürich. Zürich 1860, Taf. VI, 128-132 und Taf. XXV, 575.

kann das Familienwappen eines früheren Bischofs oder eines Kastvogtes sein.

Die Zeit der Aufnahme des Steinbocks lässt sich auch nicht genau feststellen, indessen dürfte als frühester Zeitpunkt die Mitte des XII.-XIII. Jahrh. anzunehmen sein. Unter den schweiz. Bracteaten giebt es zwei, dem Bisthum Chur angehörende Varietäten, die, ihrem ganzen Typus nach zuschliessen, in die Hohenstaufische Zeit 1183-1254 fallen müssen. Die eine Münze zeigt nur den halben Steinbock, wie er 1380 vom Bischof Johann dem Heinrich von Schroffenstein verliehen wurde, während auf dem zweiten Stück das ganze Thier stehend dargestellt wird [1]. — Nr. 6.

Das Bisthum Chur verband sich schon im XIV. Jahrh. mit seinen Gotteshausleuten, es bildete sich nach und nach durch eine Reihe von Verträgen aus den Jahren 1392, 1402, 1419 ein gegenseitiges Schutzverhältniss aus, ohne dass darüber eine einzige, das Frühere zusammenfassende Bundesurkunde errichtet worden wäre, wie dies beim obern und X. Gerrichten Bund der Fall war.

Daraus erklärt sich auch die merkwürdige Thatsache, dass nach dem Erstarken des Gotteshausbundes noch eine geraume Zeit vergieng, ehe dieses neu erstandene Staatswesen sich eines eigenen Siegels bediente.

Im Artikelbrief Quasimodo geniti, den « landrichter unnd gemein drü pünth » am 4. April 1524 abschliessen, sigelt Hans Karlin, Bürgermeister zu Kur, von wegen und in namen gemeinen Gotteshuslütten ennhalb und herdisshalb den gebirgen mit gedachter Stat zu Chur eigen Innsigole [2].

Auch die Ilanzer Artikel vom 25. Juni 1526, bei deren Abschluss landrichter und gemein dry pünth betheiligt sind, trägt das Siegel von Bürgermeister und Rath zu Chur, von wegen und im namen gmeinen gotzhuss ennhalb und herdisshalb der gebirg [3]. Zum ersten Male findet sich an einer staatsrechtlichen Urkunde « unsers gemeines Gotshus aigenn Innsigel » an der Bestätigung des Bischofs Thomas durch die Gotteshausleute, datirt 21. Dec. 1549 [4].

Somit fällt die Anfertigung eines eigenen Bundessiegels in den Zeitraum zwischen 1526 und 1549.

Es wäre nun wissenswerth, warum man die Stadt Chur nicht mehr, wie bisher, für den Gotteshausbund siegeln lassen wollte, warum man ein eigenes Bundessiegel anschaffte. Ein Urtheil des Oberen und X. Gerichtenbundes vom 2. März 1529 ist im Stande uns über die gegenseitigen Klagepunkte zu unterrichten, freilich ohne damit die tieferen Ursachen darzuthun. Aus besagtem Urtheil, abgedruckt im II. Heft der Urkunden zur Verfassungsgeschichte Graubündens und aus den eidgen. Abschieden [5] ergiebt sich folgender Sachverhalt :

---

[1] C. F. Trachsel, Die Münzen und Medaillen Graubündens. Berlin 1866, Nr. 19-22.
[2] C. Jecklin, Urkunden zur Verfassungsgeschichte Graubündens. Chur 1883, p. 82.
[3] Ibid., pag. 89.
[4] Ibid., pag. 102.
[5] Loc. cit. II. 2. 1415.

Am 29. Nov. 1516 sollte der ewige Bund zwischen Frankreich einerseits und den Eidgenossen sammt Abt und Stadt St. Gallen, Graubünden, Wallis und Mühlhausen andrerseits abgeschlossen werden.

Diesem Bündniss scheint eine spanisch-östreichische Partei in der Stadt Chur entgegengearbeitet zu haben, die es dann thatsächlich so weit brachte, dass der Bürgermeister eigenmächtig die Siegelung verweigerte. Nun beklagten sich die übrigen Bünde bei der Tagsatzung und diese nahm in den Abschied vom 4. Febr. 1517 den Artikel auf: Betreffend den Span zwischen dem Grauen Bund und dem X. Gerichtenbund einerseits und dem Gotteshausbund andererseits wird dem Landrichter des grauen Bundes und des X. Gerichtenbundes geschrieben, sie möchten sich mit dem 3. des Stiftsbund gütlich vertragen.

Die hierauf folgende Auseinandersetzung scheint dann ergeben zu haben, dass die übrigen Gotteshausleute mit der Stellungnahme der Stadt nichts weniger als einverstanden waren.

Es geht dies deutlich aus Klage und Wiederklage hervor, die anlässlich des Rechtstages in Ilanz 2. März 1529 produzirt wurde. Bürgermeister und Rath zu Chur wollen sich den Mantel der beleidigten Unschuld umhängen: also dafür, dass sie für die übrigen Gotteshausgemeinden so viel gethan haben, wolle man ihnen die Ehre der Besiegelung entziehen. Aus der Sprache der übrigen Gotteshausgemeinden ist eine gereizte Stimmung unschwer herauszulesen. Sie wollen, wie die beiden andern Bünde, ein eigenes Bundessiegel haben, denn unlängst habe sich Chur geweigert einen Abschied zu siegeln und zwar mit der Begründung: dies sei ihr Siegel und habe man damals durch andere Leute siegeln lassen müssen. Um solches für die Zukunft zu verhüten, begehrten sie ein eigenes Siegel dessen Verwahrung ihnen zustehen solle.

Das Urtheil gab den Gotteshausleuten die Wahl: « wollend sie ein eigen insigel han, das mögend si, also das si es einem Bürgermeister zuo Chur zuo Handen stellen, doch das derselbe nit sigle, es sie was Gemeine dri Pündte oder das Gotshus ains werde zuo besiglen; wa das Gotshus aber einem Bürgermeister ir Sigel nit geben welle, so solle ein Bürgermeister hinfüro mit ihrem Stadtsigel siglen wie von alter her. »

Vor diese Alternative gestellt, zogen es die Landgemeinden vor, das Bundessiegel lieber beim Bürgermeister von Chur niederzulegen, als gar keines zu besitzen. Ein solches wurde in den nächsten Jahrzehnten angefertigt, war 1549, also zwanzig Jahre nach dem Ilanzer Artikel in Gebrauch und blieb es bis zum Untergange des Freistates der III Bünde [1].

Die Composition dieses ersten und einzigen Bundessiegels ist bekannt.— Nr. 7. In leicht geschweiftem, unten zugespitzten, oben gerollten Schilde steht der Steinbock nach rechts. Dahinter tront die gekrönte Madonna mit dem

[1] Ueber eine ganz ähnliche Bewegung zwischen Stadt und Land, des Siegels wegen, cf. Dierauer Joh., Geschichte der schweiz. Eidgenossenschaft, Gotha 1887. I, 380 f.



19. 4. 18. 7 8. 9. 13. 5. 21. 6. 1. 6.

CHUR (COIRE.) F. JEKLIN, CONSERVATOR.

GRAUBÜNDNER-SIEGEL.





CHUR (COIRE.)

F. JECKLIN, CONSERVATOR.

BÜNDNER-SIEGEL.





19. 4. 18. 7 8. 9. 5. 13. 21. 6. 1. 6.

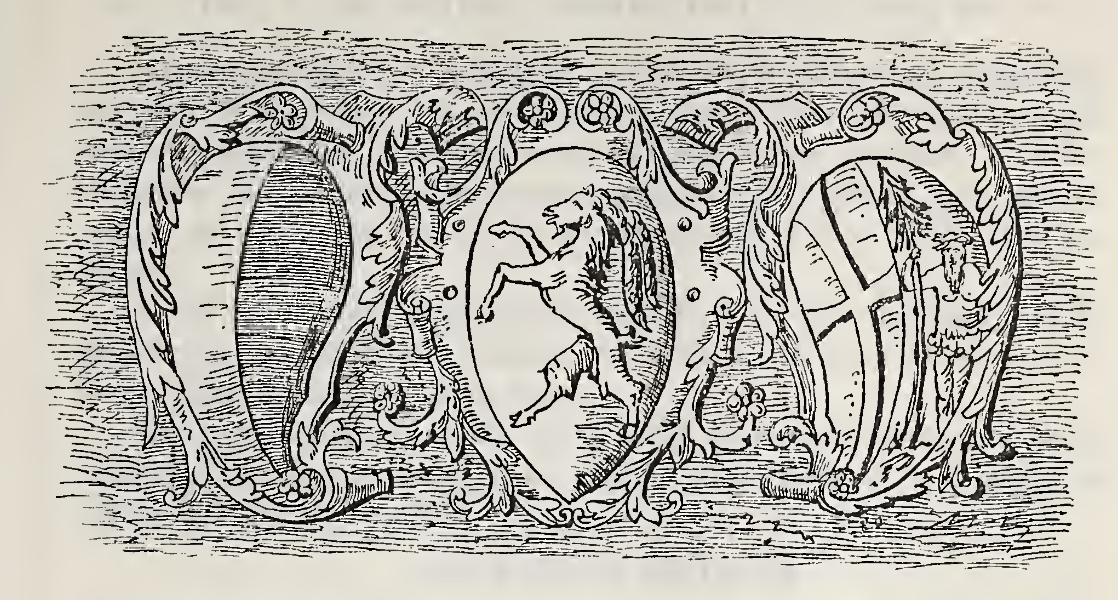
CHUR (COIRE.)

F. JEKLIN, CONSERVATOR.

GRAUBÜNDNER-SIEGEL.

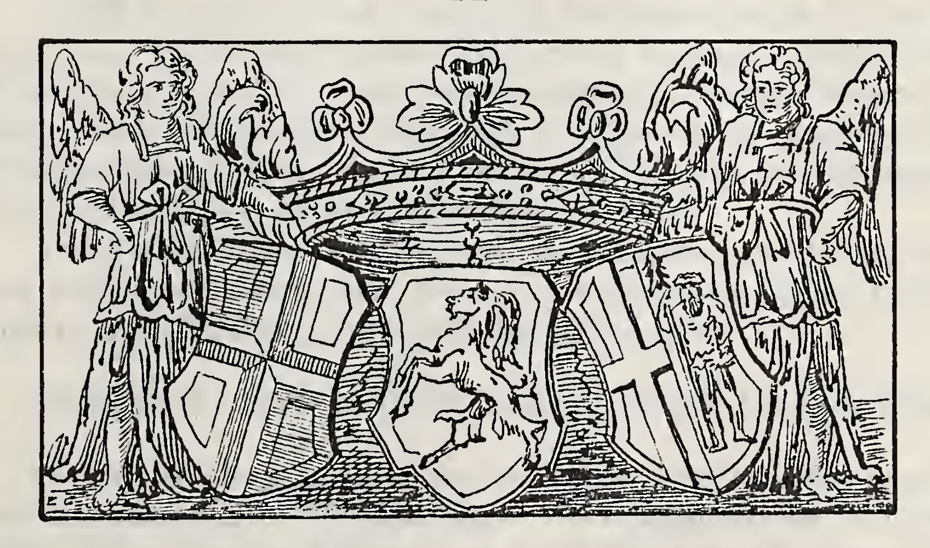


10.



LI STATUTI DI VALTELINA RIFORMATI NELLA CITA DI COIRA NELL' ANNO DEL SIGNORE. *MDXLVIII.*

14.



MEMORIA ISTORICHE DELLA VALTELLINA COIRA STAMPERIA A. PFEFFER. 1716.

CHUR. (COIRE.) F. JECKLIN.

BÜNDNER WAPPEN.

ebenfalls gekrönten Christusknaben auf dem rechten Arm. Ein künstlich verschlungenes Spruchband trägt die Aufschrift :

S. C | OM | V | NE TOTIVS | DOMVS. DE | I C | VRIE | NSI | S.

Sowohl technisch als heraldisch ist dies Siegel meisterhaft ausgeführt, die zwei Wahrzeichen des Gotteshauses, das ja dem ganzen Bunde den Namen gegeben hat, sind in geschmackvoller Weise gruppirt. Trotz Reformation und beginnender Unabhängigkeit vom Bisthum fand man es damals als Recht und Pflicht, des geistigen Hauptes auch im Siegel zu gedenken.

Es ist urkundlich nachzuweisen, dass die Idee, den Steinbock und die Madonna in ein Siegel zu vereinigen, zu allererst hier beim Siegel des Gotteshausbundes zur Ausführung kam.

Das Domcapitel siegelte bis ins $^1/_4$ XVII. Jahrh. mit dem besprochenen zweiten Stella maris Siegel, dann kommt vorübergehend, z. B. 1620, ein solches mit der Umschrift :

AVE ANCILLA CELORVM

Es zeigt in Blumenbesetzten Grunde die Vollfigur der Madonna mit dem fast gleich hohen Christusknaben an der rechten Seite. Darunter springt der Steinbock nach links. Die Anordnung ist etwas ungeschickt, namentlich sind Gottesmutter und Kind etwas plump gerathen. — Nr. 8.

Darum gieng das Domcapitel bald von diesem Siegel ab und liess wenige Decenien darauf ein anderes machen, das dem Bundssiegel noch näher steht.

Es gilt dies hauptsächlich hinsichtlich des Wappenthieres. War im alten, das wir kurzweg Ancilla celorum Siegel nennen wollen, der Steinbock linkshin gesprungen, so steht er jetzt rechtshin aufrecht. Was den übrigen Typus dieses neuen Capitelssiegels anbelangt, so sehen wir auf demselben die in Wolken thronende Madonna, die Füsse in der Höhe des Schildhauptes, mit dem Christusknaben auf dem linken Knie. — Nr. 9.

Das Kind hält den Reichsapfel empor, die Mutter, mit Krone, Nimbus und langem wallendem Haar, führt in der Linken das Zepter. Das Ganze steht in einem Strahlenkranze und trägt die Umschrift :

SECRETVM CAPITVLI CATHEDRALIS ECCLESIÆ CVRIENSIS

Neben der Abweichung in der Schildform liegt zwischen dem Siegel des Gotteshausbundes und demjenigen des Domcapitels ein Hauptunterschied darin, dass bei Ersterem nur die Halbfigur der hinter dem Schilde zurücktretenden Madonna sichtbar ist, während sie beim Letzteren vollständig zu Tage tritt.

Damit ist die Behandlung der Einzelbestandtheile des Bündnerwappens erschöpft und haben wir nun zu zeigen, wann und wie sich diese drei Bundeszeichen zu einem Ganzen verbanden, welche Entwicklungsstufen dasselbe

*

bis auf unsere Tage durchzumachen hatte. Hiebei hätten wir fünf Gruppen von Darstellungen zu unterscheiden: 1. Glasmalereien, 2. Denk- und Courentmünzen, 3. Drucke, 4. Sculpturen, 5. Siegel; wenn wir es nicht vorziehen würden, den chronologischen Weg einzuschlagen.

Die älteste mir bekannt gewordene Darstellung des Bündnerwappens findet sich auf drei Glasscheiben aus dem Jahre 1548. Leider sind alle drei ausser Landes gewandert, sie haben das Schicksal mit vielen andern Glasmalereien getheilt!

Zur Zeit der Abfassung dieser Untersuchung befindet sich die Scheibe des Obern Bundes in der Vincent'schen Sammlung in Constanz [1], die des Gotteshausbundes kaufte ein Zürcher Private auf einer Auction in Paris und die des X. Gerichtenbundes ist in der Sammlung des Lord Sudeley in Raddington, England.

Da Technik, Jahrzahl und Format bei allen drei Scheiben übereinstimmen, so darf angenommen werden, dass der Bundestag 1548 für alle drei Bünde Scheiben anfertigen liess, insofern dieselben, was kaum zu erwarten ist, nicht Geschenk eines befreundeten Standes oder Staates sind.

Der Obere Bund zeigt einen senkrecht weiss und schwarz getheilten Schild, der von zwei Hellebardieren bewacht wird. Der Schild des Gotteshausbundes mit schwarzem rechtshin springendem Steinbock in weissem Felde ist von zwei gelben brüllenden Löwen gehalten.

Hellebardiere und Löwen sind Phantasie-Decorationen, sie haben mit den Wappen absolut nichts zu thun. Es ist also hervorzuheben, dass wir schon in der ältesten uns vorliegenden Darstellung aller drei Bünde von den Schildhaltern, wie sie in den Bundessiegeln gebraucht wurden, keine Spur bemerken.

Wie der Schild des X. Gerichtenbundes ausgesehen haben mag, zeigt eines der ersten bündnerischen Imprimate, aus dem nächsten Jahre 1549 stammend. Am 22. Jan. stellte der Bundestag zu Gunsten des « Dilecti nostri Dolphino Landolphi de Pusclavio » ein Privilegium aus, das ihm den Druck der Veltliner Statuten übertrug, eine Arbeit die bis zum 15. April desselben Jahres abgeschlossen sein musste [2].

---

[1] Seither in den Besitz des Bundes übergegangen und abgebildet in « Kunst-Sammlung C. und P. N. Vincent in Konstanz. Köln 1890. I, A, Nr. 42. »

[2] Cf. J. A. v. Sprecher, Die Offizin Landolfi in Poschiavo. Bibliographie der Schweiz 1879, Nr. 3-8. — Im Rathhause in Davos findet sich aus dem Jahre 1564 eine Scheibe mit folgender Darstellung: Unter dem Kopfstück ein Ritter mit dem Bundesbanner, gegenüber der wilde Mann mit der Tanne, dazwischen der Bundesschild: blaues Kreuz auf gelbem Grunde. — Erst nach Anfertigung der Tafeln fand sich das älteste Siegel des Zehngerichtenbundes, das in den Jahren 1500 bis 1525 entstanden sein muss. Die Umschrift lautet:

⁝ S ⁝ ƎES ⁝ PUИƎTZ ⁝ VOИ — ƎEИ ⁝ EIL_F ⁝ GRI — CHTEИ

Das Siegelbild stimmt im Wesentlichen mit dem spätem Darstellungen überein. Bemerkensmerth ist einzig das einfache Stabkreuz im Schilde und allenfalls die starke Behaarung des wilden Mannes.

Einlef statt zehen Gerichte werden gezählt, weil damals das Chorherrngericht

Dieser Prachtsdruck, der in seinen venetianischen Lettern noch starken Anklang an die Incunabeln des XV. Jahrh. hat, trägt auf dem, im Renaissancestyle reich decorirten Titelblatte in drei mit Rollwerk verzierten, ganz frei stehenden Schilden die Wappen der drei Bünde. — Nr. 10.

Gotteshaus und Oberbund stimmen mit den Scheiben von 1548 überein. Für den X. Gerichtenbund lernen wir hier eine Darstellung kennen, wie sie bis zum Beginne unseres Jahrhunderts gäng und gäbe war.

Der Schild ist längs getheilt, auf der rechten Seite füllt ein Kreuz den ganzen Platz aus, während links der bärtige wilde Mann, mit Kranz um Haupt und Lenden seinen rechten Arm um eine Tanne schlingt. Man war und blieb somit der Ansicht, dass der wilde Mann ein integrirender Bestandtheil des X. Gerichtenbundes bilde.

1603 schlossen die drei Bünde ein feierliches Bündniss mit Venedig ab und prägten zur Erinnerung an diesen Act silberne und goldene Denkmünzen. Die eine Seite derselben trägt den Löwen von S. Marcus und kommt für uns nicht weiter in Betracht, die andere Seite dagegen zeigt ein Bündnerwappen neuerer Façon [1]. Zwischen Roll- und Rankenwerk stehen wieder vollständig frei neben einander in drei Ovalen die Wappen der drei Bünde, jedoch in so bedeutender Abweichung von den früheren Darstellungen, dass man nur schwer einen Zusammenhang mit diesen herausfindet. — Nr. 11.

Gleich geblieben ist einzig der Steinbock, er springt, wie gewohnt, rechtshin.

Aus dem obern Bund ist der v. Sax'sche längs getheilte Schild verschwunden und hat einem gekoppelten Kreuze Platz gemacht. Da dafür aus dem X. Gerichtenbundswappen dasselbe entfernt worden ist, so könnte man der Ansicht sein, es sei einfach irrthümlicherweise das Kreuz des X. Gerichtenbundes in den Schild des Oberbundes versetzt worden.

Das dem nicht also ist, wird uns aus den Darstellungen des XVIII. Jahrh. klar werden, wo wir gleichzeitig in beiden Schilden Kreuze antreffen werden. Für den Augenblick intressirt uns dies Kreuz des obern Bundes desswegen besonders, weil es die früher besprochene falsche Ansicht von Dr. Stantz, als sei das Ligæ grisæ mit dem Kreuz nicht dem obern Bunde eigen, sondern das erste gemeinsame Siegel aller drei Bünde, glänzend wiederlegt.

Jetzt wo wir noch im XVII. Jahrh. ein Kreuz für den obern Bund antreffen, können wir mit aller Bestimmtheit sagen, dass auch jenes Ligæ grisæ Siegel dem obern Bunde und nur ihm zugehörte.

Aus dem Schilde des X. Gerichtenbundes ist das Kreuz also ver-

---

Schiers noch als zu Recht bestehend angesehen wurde, eine Bezeichnung, die bis ins letzte Jahrhundert schwankend blieb. Cf. Jecklin C. Urkunden Nr. 20, 30, 31, 38, 44 54 und Nr. 25, 36, 37, 38*a*, 43, 46, 49. Dieses Siegel kommt zusammen mit dem Ligæ Grisæ dem des und Gotteshaus bundes am Artikelbrief Quasimodogeneti 1524 vor, ein neuer Beweis für die Unhaltbarkeit der Theorie des Herrn Dr. Stantz! —

[1] Haller, Münzcabinet II. 1805.

schwunden, den ganzen Raum nimmt ein wilder Mann mit Laubkranz um Haupt und Lenden ein; er hält nicht eine Tanne, sondern eine nach unten gestellte Keule, den rechten Arm hat er in die Hüfte gestemmt. Schildhalter sind auch hier weggeblieben, das Rollwerk ist an deren Stelle getreten.

Die nächstfolgende Darstellung führt uns ins Schamserthal, wo wir in Zillis und Reischen ein sehr interessantes Bündnerwappen dargestellt finden.

Das alte Posthaus in Zillis, dessen Façadenmalereien das allgemeine Interesse der Kunstkenner erregte und in einem culturhistorischen Prachtwerke der Nachwelt überliefert wurde, bevor eine sog. « Restauration » derselben ein Ende mit Schrecken bereitete, trägt ein meisterhaft stylisirtes Wappen der drei Bünde aus dem Jahre 1608, ist also nur fünf Jahre jünger als obige Denkmünze. — Nr. 12.

Was uns an diesem Wappen, das mit den in Reischen völlig übereinstimmt, auffallen muss, das ist die Beobachtung, dass der wilde Mann um Haupt und Lenden keinen Kranz trägt, sondern, mit einziger Ausnahme sämmtlicher Gelenke und der Nabelgegend, reich behaart ist. Zum ersten Male kommt hier der wilde Mann mit einer Tanne im Schilde allein vor. 1603 hielt er noch eine Keule in seiner L., 1608 dagegen eine entwurzelte Tanne in der aufwärts gebogenen Rechten.

Die Schlussnummer der Bündnerwappen des XVII. Jahrh. findet sich in der « Rhetischen Cronica » des Fort. Sprecher, gedruckt zu Chur durch Joh. Georg Barbisch im Jahr 1672.

In gewissem Sinne reiht sich diese Composition an den Puschlaverdruck von 1549 an und zwar insofern, als Gotteshaus- und Gerichtenbund sich gleich geblieben sind. Unterscheidend ist nur die Darstellung des Oberbundwappens. Hier haben wir ein gekoppeltes Kreuz, wie es 1603 bei der Venetianischen Denkmünze aufgetreten war.

Die nächstfolgende Darstellung liegt schon im XVIII. Jahrh. und erinnert ebenfalls an ein Bündniss, abgeschlossen 1707 zwischen Zürich und den drei Bünden. Auf dem Avers der silbernen Denkmünze reichen sich über einem Altar, auf dem die besiegelte Bundesurkunde liegt, zwei behelmte Gestalten die Rechte und halten mit der Linken zwei geschweifte Schilde mit dem Wappen der beiden Contrahenten [1]. — Nr. 13.

Im Bündnerschilde sind wieder die drei Ovale von 1603, hier aber werden sie durch drei Ketten in einem Ring zusammengehalten, eine Idee die schon 1703 bei dem in Stein gehauenen Bündnerwappen am Nordthore der Luzisteig zum Ausdruck kam.

Im XVIII. Jahrh., dem Zeitalter der allgemeinen Verknöcherung, fühlten sich unsere Vorfahren als gnädige und erlauchte Landesfürsten und liessen sich « eccelso clementissimo principe » tituliren.

---

[1] Jecklin F., Katalog der Alterthums-Sammlung im Rät. Museum Chur. 1891, pag. 72.

Also mussten sie doch auch eine Krone im Wappen haben und thatsächlich schmückt eine solche fast alle Darstellungen dieser Zeit.

Zum ersten Male finde ich ein gekröntes Bündnerwappen 1716 im Titelblatt der *Memorie istoriche della Valtelina da Lavizari*, Coira, Stamperia Andrēa Pfeffer, 1716. — Nr. 14. Hier halten zwei Engel eine Krone über den drei Schilden, die in der Blasonirung mit dem Druck von 1672 übereinstimmen. Der alte und neue Geschichtskalender von 1773 zeigt uns die eben beschriebenen drei Schilde mit Krone ohne weitere Zuthaten.

In diese Zeit, nämlich in's Jahr 1757, fällt die Aufstellung eines allgemein verbindlichen Sanitätsreglementes und damit auch des ersten Siegels einer Behörde aller drei Bünde; nämlich des Sanitätscollegiums. Weil alle drei Bünde einen Vertreter in demselben hatten, führte es auch alle drei Wappen im Amtssiegel. Dieses Siegel trägt die Umschrift: SIGILLVM RÆTICI·SANITATIS·CONSILY und ist im Wesentlichen gehalten, wie die Darstellung im alten und neuen Geschichtskalender 1773. An der Krone hängen an drei Ketten die drei Schilde. Rechts das gekoppelte Kreuz des obern, in der Mitte der Steinbock des Gotteshausbundes. Auch der X. Gerichtenbund zeigt die Zweitheilung mit Kreuz und wildem Mann. Arabesken und eine Maske füllen den untern leeren Raum aus. — Nr. 15.

Also auch hier im ersten Amtssiegel der alten drei Bünde haben wir noch keine Spur von Schildhaltern, oder von einer ungleichmässigen Behandlung der drei Bünde.

Gegen Ende des vorigen Jahrhunderts, als die Unterthanen anfiengen unruhig zu werden, glaubten unsere Altvordern, sie könnten ihr Ansehen erhöhen, wenn die Zahl der Kronen verdreifacht würde; fortan sollte jeder Bund ein *eccelso clementissimo principe* sein.

Aus dieser Decadenzzeit stammt die Façadenmalerei am städt. Kaufhause zu Chur, die uns in mancher Beziehung Neues bietet. In reinen Barocschilden sehen wir, wie gewohnt, rechts den Obern Bund. Der Künstler ist hier zur Darstellung des XVI. Jahrhunderts zurückgekehrt, indem er das längsgetheilte Sax-Wappen anwandte. Aus dem Schilde des X. Gerichtenbundes ist der wilde Mann verschwunden und hat dem gekoppelten Kreuze Platz gemacht, das wir im XVII. Jahrhundert beim obern Bund nachgewiesen haben. — Nr. 16.

Neben den beiden äussern Schilden stehen als Vollfiguren rechts der hl. Georg in gestreiftem Gewande und mit federgeschmückter Eisenhaube auf dem Kopfe, der Heiligenschein ist im abhanden gekommen. Mit einer widerhackigen Lanze ersticht er den unter seinen Füssen sich windenden Drachen.

Neben dem X. Gerichtenbund steht der wilde Mann mit Laubkranz um Haupt und Lenden. Die rechte Hand lehnt er auf den Schild, mit der Linken hält er sich an einer entwurzelten Tanne.

Von unten werden die drei Schilde durch zwei freischwebende Engel gehalten, die mit der Rechten einen der äusseren Schilde, mit der Linken den Mittelschild zusammenfügen.

1799 endlich gibt Lehmann in der « *Republick Graubünden, histor. geograph. statistisch dargestellt* » für die Wappen der drei Bünde folgende Blasonirung :

« Gemeine dray Bünde haben kein eignes Insigel oder Wapen, sondern ein jeder Bund hat sein eignes. Das eigentliche Wappen des Obern Granen Bundes ist ein gespaltenes Schild, dessen rechte Hälfte weis, die linke aber gran ist. Ein geharnischter, mit rothem Mantel und Helm angethaner Mann stösst einem zu seinen Füssen liegenden und nach ihm aufschanenden Krokodill (!) einen Spiess in den Rachen. Der Kopf und Hals, die vorderen Füsse und die Brust des Krokodills kommen auf der linken Seite des Schildes, und der Schwanz desselben auf der rechten Seite zum Vorschein, der Leib ist hinter dem Schilde versteckt.

Ein schwarzer, im Sprung begriffener, mit Schwanz, Bart und rückwärts gelehnten Hörnern versehener, mit dem linken hintern Fuss noch auf dem Boden, rechtsstehender Steinbock im weissen Felde ist das Wappen des Gottshausbundes. Auf dem Schilde steht die Jungfrau Maria mit einer goldenen Krone auf dem Haupte, einem blauen Mantel um den Achseln, einem rothen Kleide und dem nackenden Jesuskindlein, dessen Blösse mit einer weissen Binde bedeckt ist, und das die rechte Hand ausstreckt, auf dem rechten Arm.

Der X. Gerichtenbund führt einen blauen Schild und in demselben ein goldenes Kreuz. Auf dem Schilde steht ein nackender wilder Mann mit krausem Haar und Barte, einem Lorbeerkranze auf dem Kopfe und bedeckter Schaam. In der rechten Hand hält er ein blaues Panner, in welchem ein gelbes Kreuz befindlich ist und in der Linken eine Tanne, oder wie einige wollen, eine Artischoke mit dem entblätterten Stengel. »

Damit wäre die Reihe der Bündnerwappen, wie sie nach der Idee einzelner Künstler komponirt wurden, also (mit Ausnahme des Sanitätscollegiums) niemals allgemeine Gültigkeit hatten, abgeschlossen und wir kommen nun in die Zeit, da Regierung und Behörden sich des Bündnerwappens bedienten, um ihre amtlichen Ausfertigungen zu besiegeln.

Das Bündnerwappen ist von nun an nicht mehr, wie bisher, ein Decorationsstück für Glasmalereien, Druckschriften, Façaden, plastische Darstellungen u. dergl., sondern es wird vom Staate selbst als Symbol desselben verwendet.

Die Revolutionszeit um die Wende des vorigen Jahrhunderts brachte dem Bündnerlande einen häufigen Wechsel in der Regierung und damit auch in den Siegeln.

Im April 1799 flüchteten sich Häupter und Standescommission und Graubünden erhält durch die Franzosen eine neue Gestalt. Formell steht das Land unter einer provisorischen Regierung, die aber thatsächlich nur ein Werkzeug Massena's war. Diese provisorische Regierung behält noch das alte Gotteshaussiegel bei.

Nach der Schlacht bei Reichenau vom 6. Mai tritt an Stelle der bisherigen provisorischen Regierung eine sogenannte Interinal-Regierung.

Trotzdem, dass die alte Verfassung wieder hergestellt wird, scheint man, wie sich aus dem Siegel ergiebt, an der Verschmelzung der drei Bünde zu einem Staatswesen festgehalten zu haben.

Dieses erste Staatssiegel trägt die Umschrift : ⁂ INTERINAL ⁂ — ⁂ LANDESREGIERUNG ⁂ Auf einer mit Fruchtschnüren behangenen Console stehen die drei, mit Ketten an einer Krone befestigten Wappenschilde von ganz gleicher Form und Grösse. Rechts das gekoppelte Kreuz des obern Bundes, in der Mitte der Steinbock und links in längsgetheiltem Schilde das Stabkreuz und der wilde Mann mit Tanne. — Nr. 17.

Dieser Interinal-Regierung war auch kein langes Leben beschieden, sie war eben eine östreichische Schöpfung und musste fallen, sobald die östreichische Gewalt aufhörte.

Durch den Waffenstillstand von Parsdorf, 15. Juli 1800, wurde den Franzosen die ganze Splügenstrasse, den Oestreichern das Engadin eingeräumt, das dazwischen liegende Gebiet sollte neutral bleiben. Schon am nächsten Tage floh die Interinal-Regierung nach Zuz, ihr ganzes Archiv mit sich nehmend und an deren Stelle tritt ein Präfectur-Rath, natürlich aus lauter Franzosenfreunden zusammengesetzt.

Am 24. Juni 1801 decretirt Napoleon die definitive Vereinigung der drei Bünde mit der Schweiz und am 15. Juli tritt an Stelle des bisherigen Präfectur-Rathes eine sog. Verwaltungskammer mit einem vom helvetischen Directorium ernannten Statthalter an der Spitze.

Selbstverständlich konnte dieses auf neuer Basis aufgebaute Staatswesen die alten Bundessiegel nicht mehr verwenden, sondern schuf nach dem Muster anderer Gebiete der helvetischen Republik, gemäss dem Decret vom 12. Mai 1798 zwei Stempel für unser Land. — Nr. 18. Der eine ist uns erhalten geblieben, er zeigt den Schützen Tell im Schweizercostüm des XVII. Jahrh., wie er von seinem Knaben den durchschossenen Apfel entgegennimmt. Darüber liegt das Spruchband HELVETISCHE REGIERUNG. Im Abschnitt steht REG. STATT^{HR} | DES CANT. | BÜNDEN. Im zweiten Siegel ist ein schlitzärmliger Landsknecht des XVII. Jahrh. dargestellt, in der R. hält er die Fasces mit durchgesteckter Hellebarde, welcher eine Freiheitsmütze aufgesetzt ist. Im Abschnitt, an welchem unten Kränze hangen, die einfache Aufschrift : RHÆTIA. — Nr. 19.

1803 kam durch Napoleons Vermittlung die Mediation zu Stande, die den Cantonen eine föderative, aber selbständige Verwaltung zurückgiebt.

Art. 7 dieser Mediationsverfassung überträgt die Vollziehung aller, von dem grossen Kantonsrath ausgehenden Akten einem kleinen Rathe, bestehend aus den drei Bundeshäuptern, deren jedes in seinem Bund durch Repräsentanz der Gemeinden gewählt wird.

Die drei Bünde gelten somit wieder als Theile des Staates, ihre Häupter bilden ja die cantonale Executivbehörde. Hieraus folgt, dass bei der Verschmelzung der drei Bundessiegel zu einem einzigen Cantonssiegel dieses einfach aus den drei Bundessiegeln zusammenzufügen gewesen wäre : Dem ist aber nicht also.

Anfang April 1803 trat der Grosse Rath zur ersten ordentlichen Sitzung zusammen. Nachdem er sich constituirt hatte, wurde, laut Protocoll, am 23. April, auf Motion eines Mitgliedes erkannt, ein Siegel mit den vereinigten Insignien aller drei Bünde für den Grossen Rath anschaffen zu lassen, mit dessen Besorgung der kleine Rath beauftragt würde, inzwischen aber, bis dieser Siegel verfertigt sei, sich für die Acten des Grossen Rathes des Siegels des Gotteshausbundes zu bedienen.

Drei Tage später, am 26. April, hat sich der Grosse Rath wieder mit heraldischen Fragen befasst. Das Protocoll meldet hierüber : « Es wurde zu den Organisationsgegenständen geschritten, welche in pleno behandelt werden können und zwar :

« 1. Ueber die Farben, die man annehmen wolle, darüber dann erkannt wurde : dass die graue, weisse und dunkelblaue Farbe genommen werden solle; die Rangirung der Farben aber wurde den Herren Häuptern übertragen ;

« 2. Dann wurde die Zeichnung eines Siegels vor dem Grossen Rath vorgelegt und erkannt, *dass zuvorderst bei den Wappen jedes Bundes die nöthige Veränderung in Proportion angebracht werde.* In Rücksicht auf die Umschrift wurde beliebt, dass solche lateinisch sein und in den Worten bestehen soll : ❀ SIGILLUM ❀ SENATUS ❀ RAETORUM 1803. »

Im Mai 1803 wurde den übrigen Cantonen die Mittheilung gemacht, « das Cantonssiegel wird aus den Insignien der drei Bünde zusammengesetzt. » Auch die offizielle Sammlung der seit der Vermittlungsurkunde im Kanton Graubünden gegebenen Gesetze und Verordnungen I. Heft 1805 enthält im « Reglemens oder organisirte Einrichtungen für die beiden obern Behörden des Standes Graubünden, wie solche theils von der Regierungskommission, theils von dem Grossen Rathe nach den Grundsätzen der Vermittlungsurkunde festgesetzt worden sind, im Art. 34 die Bestimmung :

« Der Grosse Rath wird ein eigenes Siegel mit den Insignien der drei Bünde und der Umschrift *Sigillum Senatus Rhætorum 1803* versehen, führen. » Im gleichen Sinne lautet Art. 21 des Reglements für den Kleinen Rath.

Welches sind nun die « Veränderungen in Proportion eines jeden Bundeswappen, » die uns das Grossraths-Protokoll vom 26. April 1803 verheisst ?

Vorerst scheint man grundsätzlich beschlossen zu haben, von den Darstellungen der früheren zwei Jahrhunderte abzusehen, um zu den Bundessiegeln, der ältesten Form der Wappen zurückzukehren. Darum tauchen auch hier zum ersten Male St. Georg und der wilde Mann als eigentliche Schildhalter hinter den Schilden in Halbfigur auf. Für beide äusseren Bünde wählte man geschweifte Schilde, deren Blasonirung genau den Bundessiegeln entsprach. Dass der h. Georg eine Jacobinermütze trägt, darf uns nicht wundern, auch dass aus dem Brustpanzer ein vorn zugeknöpfter Bauernkittel geworden ist, hat nichts Anstössiges, um so interessanter ist die Art und Weise, wie man mit dem Gotteshausbundwappen umgegangen ist.

Während man, wie oben schon gesagt, für die beiden äussern Bünde

geschweifte Schilde anwandte, und gemäss der alten Bundessiegel die Schildhalter mit ihren Attributen dahinterstellte, liess man die Madonna des Mittelschildes weg.

Natürlich passte nun der Steinbock nicht mehr in einen Schild, wie er für die beiden andern Bünde gewählt wurde, man hätte dann ja über diesem einen leeren Raum gehabt. So kam man den auf den eigenthümlichen Einfall, dem Steinbock gar keinen Schild zu geben; man schloss ihn einfach in ein Oval ein, das eben so gross war, wie diejenigen, welche das Theilwappen der beiden andern Bünde einschloss. Damit wurde der Steinbock so gross wie die beiden seitlichen Wappenschilde plus wilder Mann, resp. St. Georg. Nun war das Gleichgewicht hergestellt, aber auch aller Tradition und Heraldik ein Hieb versetzt. — Nr. 20.

Der bisherige Gang der Untersuchung hat allerdings gezeigt, dass bei Bündnerwappen aus früheren Jahrhunderten die Madonna nie vorkam. Dabei darf aber nicht ausser Acht gelassen werden, dass auch nie eine heraldisch richtige Wiedergabe der Bundessiegel, eine Gesammtdarstellung, welche den drei Bestandtheilen völlig entsprochen hätte, versucht worden war. Es lässt sich absolut kein Motiv ausfindig machen, das die Grossrathsherren der Mediation veranlasst haben könnte, eine solche willkürliche Verstümmelung des Gotteshausbundwappens zu begehen, es sei denn, dass die Weglassung der Madonna, als dem Prädicate des Bisthums, vielleicht eine Vergeltung dafür sein sollte, dass sich das Hochstift dem Art. 2 der Mediationsverfassung, der dessen Vereinigung mit der Sadt aussprach, widersetzte.

Auf diese aus politisch-religiösen Gründen entstandenen Ausmertzung der Madonna aus dem Gotteshausbundwappen scheint auch das Siegel des *Corpus catholicum* hinzuweisen. — Nr. 21. Es trägt in römischen Ziffern die Jahreszahl MDCCCVI, fällt also zeitlich, laut Protocoll, mit der Beschlussnahme, über die wichtigsten Verhandlungen Aufzeichnungen zu machen, zusammen. Die Umschrift des Siegels lautet : SIGILLUM. CORPORIS. CATHOLICI. RHAETIAE und zeigt im Mittelfeld ein von allen früheren Darstellungen abweichendes Bündnerwappen.

Seit $2 \frac{1}{2}$ Jahrhunderten war es Regel gewesen, die drei Bünde in der Weise zu gruppiren, dass in der Mitte der Gotteshausbund, zu seiner R. der Obere, zu seiner L. der X. Gerichtenbund aufgestellt wurde. Ueber diese Regel setzte man sich bei Anfertigung des Corpus cath. Siegels hinweg, nahm in die Mitte den obern Bund, ein Oval, das bedeutend grösser als die beiden andern, auf dieselben zu $\frac{1}{3}$ aufliegt. Auf der rechten Seite steht der Gotteshaus-, auf der linken der X. Gerichten-Bund.

Aber auch die Art und Weise, wie jeder einzelne Bund behandelt wurde, widerspricht aller bisheriger Uebung.

Die stärkste Abweichung finden wir beim Obern Bund. Seine in grössern Dimensionen gegebene Darstellung soll wohl auf die grösste Zahl katholischer Einwohner hindeuten :

		Oberbund	Gotteshausbund	X. Gerichtenbund	
Die Volkszählung von 1835 ergiebt		14,327	24,478	18,383	R.
		24,103	12,011	1,757	C.

Das Ovalschild wird durch ein gekoppeltes Kreuz in vier gleich grosse Plätze eingetheilt. Auf die Mitte ist ein Herzschild aufgelegt, in welchem der h. Georg mit eingelegter Lanze den unter ihm sich windenden Drachen ersticht.

Was die Unregelmässigkeit bei den zwei andern Bünden anbelangt, so muss beim Gotteshausbund, der an die traditionelle Stelle des Obern Bundes getreten ist, bemerkt werden, dass der Steinbock nach links statt nach rechts steht und zwar nur auf einem Bein, den linken Hinterfuss hält er in die Höhe.

Auch der X. Gerichtenbund hat eine Umformung erleiden müssen. Für denselben ist, wie auf den Denkmünzen von 1707 der ganze, stehende, nackte, wilde Mann zur Verwendung gekommen, aber in einer völlig neuen Weise.

Musste er sich in frühern Jahrhunderten mit einer entwurzelten Tanne oder Keule begnügen, so wird ihm jetzt, wohl nach der Vorlage des Grossrathssiegels von 1803, die Tanne in die linke und die Fahne in die rechte Hand gegeben.

Dass wirklich die Darstellung von 1803, und keine ältere massgebend war, beweist der Umstand, dass Tanne und Fahne jetzt in der Achselhöhle aufliegen, während erstere früher stets frei, mit gestrecktem oder gebogenem Arm ausgehalten wurde. Der wilde Mann war eben alt und schwach geworden !

Ueber diesen drei Schilden wächst aus dem Rankenwerk die Halbfigur der gekrönten Madonna mit dem ebenfalls gekrönten Christusknaben auf dem linken Arm und erhobenem Zepter in der Rechten. Ein perlenbesetztes Velours wallt von der Krone hinten herab, spannt sich im Hintergrunde über alle drei Schilde und ist an den Enden mit Rosen verknüpft.

Wie wenig feststehend die Präcision des Bündnerwappens bis in die neueste Zeit hinein war, das zeigen uns die Cantonalmünzen. Im kurzen Zeitraume von nur sieben Jahren treffen wir bei denselben drei Darstellungen, die von einander total abweichen.

Ja, es klingt fast unglaublich, dass in demselben Jahre 1807 zwei Varietäten vorkommen, die man, ohne Berücksichtigung der Umschrift, unmöglich als stammverwandt ausgeben würde[1].

In diesem Jahre 1807 kam man im Canton Graubünden zum ersten Male auf den Gedanken, von dem jedem Stande zustehenden Münzregal Gebrauch zu machen und liess ein Batzen und $^1/_6$ Batzenstücke prägen.

Während man für die Batzenstücke beim Cantonswappen von 1803 blieb, gieng man für die $^1/_6$ Batzen auf die Denkmünze von 1603 zurück, so

[1] Die Abbildungen sämmtlicher Typen von Cantonalmünzen finden sich in « *Fritz Jecklin, Katalog der Alterthums-Sammlung im Rätischen Museum zu Chur*. Chur 1891. Taf. II. »

dass hier für den obern Bund das gekoppelte Kreuz, für den X. Gerichtenbund der stehende wilde Mann allein aufmarschieren. Blattkränze umschliessen die drei Ovale und ein Stern leuchtet auf sie herab.

Im Jahr 1813 prägte eine Privatgesellschaft für den Canton aus Calandagold Sechzehn-Frankenstücke und glaubte dieses interessante Rechtsverhältniss durch Schöpfung eines neuen Bündnerwappens feiern zu dürfen

Kleeblattartig stellte man drei Schilde nebeneinander. In diesen Schilden, die gleichsam heraldische Vorhöfe sein sollten, liess man für den Obern- und X. Gerichten-Bund noch einen Schild folgen, der diesmal auf das Jahr 1803 hinweist, in dem hier wie dort der tapfere Heilige seine Lanze zwecklos zu Boden stösst, da von einem Drachen nichts zu sehen ist. Dieses Thier war in der Revolutionszeit zu Grunde gegangen und feierte seine Wiedergeburt erst nach dem Sonderbundskriege.

1842 fand in Chur das eidgenössische Schützenfest statt und prägte man bei diesem Anlass Schützenthaler, die zur Abwechslung das Wappen von 1803 tragen.

Hinsichtlich der Beschreibung desselben ist hier noch nachzuholen, dass über den Wappenschilden drei verschlungene Hände zwei Bänder halten, welche sich um die einzelnen Bünde winden, wahrscheinlich ein Symbol der Einigkeit. Diese interessante Verkoppelung, die stark an Leitseile erinnert, kehrt hier 1842 noch wieder. Später liess man Treubund und Leitseile weg und übergab die drei Bünde der Obhut des eidgenössischen Kreuzes, welches an Stelle des Treubundes strahlt.

Eine einheitliche Regelung des Cantonswappens wurde angebahnt, als es sich 1860 darum handelte für den Ständerathssaal Glasgemälde mit den Wappen aller Cantone herstellen zu lassen.

Der bekannte Heraldiker Stantz wurde mit der Ausführung dieses Auftrages betraut, dessen Hauptaufgabe, wie es im betr. Vertrag heisst, darin bestehe, « die Darstellung der Wappen sämmtlicher zweiundzwanzig Cantone der Schweiz in ihren vollen und diplomatisch richtigen Bildern und Farben, mit allen heraldischen Ausschmückungen, Damasten und üblichen Zierrathen anzubringen ».

Obwohl die Zeit sehr drängte, bestrebte sich Dr. Stantz doch, seine Aufgabe mit wissenschaftlicher Gründlichkeit zu lösen. « Er wandte sich », so schrieb mir Herr Bundesarchivar Dr. Kaiser, « an alle Cantonsregierungen, um die einen jeden Canton betreffenden Angaben in amtlicher Weise zu erhalten und führte auch mit Fachkennern eine grössere Correspondenz. Für Graubünden war der bekannte Genealoge Ant. Sprecher von Bernegg Gewährsmann, der allerdings die Madonna beim Gotteshausbunde gerne beibehalten hätte, die aber in Regierungskreisen nicht beliebt gewesen zu sein scheint, wohl der Protestanten wegen. »

In einem Briefe an Stantz schreibt Sprecher, dass der hochl. Kleine Rath des hohen Standes Graubünden den Vorschlag zu dem im Ständerathssaal anzubringenden Wappen vollkommen und ohne welche Ausnahme gutgefunden und genehmigt habe.

Die Ergebnisse seiner Forschungen legte Dr. Stantz in einer Abhandlung nieder, deren Manuscript vom Bundesrathe erworben wurde und mit dessen Erlaubniss im Archiv des histor. Vereins des Cantons Bern im 4. Heft des VI. Bandes unter dem schon citirten Titel: *Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft und ihrer XXII Cantone* abgedruckt wurde.

Gleichzeitig giengen in das Bundesarchiv die von den Cantonen genehmigten Zeichnungen ihrer Wappen. Sie wurden später auf einem mit der autographirten Unterschrift des Bundeskanzlers versehenen Farbendruckbilde herausgegeben und es haben nun diese Blätter als amtlich beglaubigte Urkunde zu gelten.

Graubünden ist hier auf folgende Weise blasonirt: Rechts und links stehen zwei oben geschweifte, unten abgerundete Schilde, darauf ist, je die Hälfte derselben bedeckend, ein gleichhoher Ovalschild gelegt.

Der Oberbundschild ist der Länge nach getheilt. Die rechte Hälfte trägt auf weissem Grunde eine schwarze Linie, die sich der Biegung des Schildrandes anschliesst; die linke Seite ist ganz schwarz. Hinter diesem Schilde steht der h. Georg, bis zur halben Höhe von demselben verdeckt. Er trägt eine gothische gebläute Rüstung, auf dem Haupte eine Eisenhaube mit Wangenklappen, über dem Haupte strahlt der Nimbus. Mit erhobener Linken und gesenkter Rechten stösst er eine Lanze nach einem Drachen, dessen blutgeröthеter Kopf und der eine Vorderfuss auf der rechten Schildseite, der Schwanz in der Einsenkung der anstossenden Schilde und ein Hinterfuss unter dem Mittelschild sichtbar sind.

Der ovale Mittelschild des Gotteshausbundes hat auf weissem Grunde ebenfalls zwei dem Rande paralell laufende Linien, darauf steht nach rechts ein schwarzer heraldischer Steinbock, die Beine in gespreizter Stellung.

Der gevierte X. Gerichtenbundschild links, hat ebenfalls zwei, dem Rande gleichlaufende Linien, die aber in der Farbe mit denen von ihnen durchlaufenen Plätzen wechseln und zwar in der Weise, dass in 1 und 4 auf blauem Grunde schwarze Linien, in 2 und 3 auf gelbem Grunde rothe Linien sich finden.

Auf diese gevierten Plätze ist ein gekoppeltes Stabkreuz aufgelegt, das denselben Farbenwechsel zeigt, nämlich zwei gelbe Schenkel auf blauem Grunde in 1 und 4 und zwei blaue Schenkel auf gelbem Grunde in 2 und 3.

In gleicher Höhe wie beim gegenüberliegenden Schilde ragt hier der wilde Mann hervor. Er ist unbekleidet, fleischfarbig, das bärtige Haupt trägt einen Blattkranz. Mit der rechten Hand hält er ein dreieckiges Fähnlein in den Schildfarben, dessen Spitze im Winde flattert, aber sichtbar ist.

Wie in der rechten Achsel dies Fähnlein, so liegt in der linken eine grüne Tanne, deren Wurzeln sammt dem einen Fusse des männlichen Halters am Schildfusse herausragen.

Diese ganze Darstellung, welche wieder in einem weissgründigen Hauptschilde steht, ist so gefällig gruppirt, dass das Wegbleiben des mittleren Schildhalters gar nicht auffällt. — Nr. 22.

Mit dieser Auffassung schliesst die gesetzlich geregelte Entwicklung

des Bündnerwappens. Erwähnt werden muss noch, dass sich in neuester Zeit eine Strömung geltend macht, welche der zurückgesetzten Madonna wieder zu ihrem Rechte verhelfen will. Hieher gehören die Glasmalereien im Grossrathssaale, Arbeiten der cantonalen Gewerbeausstellung 1891 und Kalenderdrucke.

Die Zukunft wird lehren, ob man damit durchdringt oder nicht. Jedenfalls aber sollte endlich die Vielheit aufhören und einer festen Einheit Platz machen; denn gegenwärtig sind drei Darstellungen im amtlichen Gebrauch : Das Wappen von 1803 mit den Bändern und Treubund, das kleeblattartig gestellte Wappen von 1813 und am häufigsten die Neugestaltung von 1860.

Muss man auch der künstlerischen Phantasie nicht in pedantischer Weise Fesseln anlegen, so soll man wenigstens die Hauptsache : Form, Stellung und heraldische Wiedergabe der Typen einheitlich gestalten.

Chur, im Frühling 1892.

FRITZ JECKLIN.

ANHANG

Bezüglich der Ableitung des X-Gerichtenbundwappens dürfte das leider fast bis zur Unkenntlichkeit abgeriebene Siegel einer Urkunde von 1547 im Landschaftsarchiv Davos eine Wegleitung bieten.

Dieses « des gerichts aigen insigel » zeigt auf blattbesetztem Grunde eine schlanke Gestalt in langem, bis an die Kniee reichenden Gewande. Sie stützt die Linke in die Hüfte und hält mit der Rechten eine kreuzbesetzte Kirchenfahne.

Da Nüscheler (Die Gotteshäuser der Schweiz, Heft I, pag. 32) St. Johannes den Täufer als Patron der Hauptkirche von Davos, dem Hauptorte des gleichnamigen Hochgerichtes, zugleich auch des X-Gerichtenbundes, anführt, so liegt die Vermuthung nahe, dass dieses Siegelbild genannten Heiligen darstelle. Ist auch einerseits diese Auffassung ungewöhnlich, — bekanntlich wird er mit dem Lamm, das die Kirchenfahne hält wiedergegeben — so kann auf der andern Seite darauf hingewiesen werden, dass in unsern bündnerischen Hochgerichtssiegeln sehr oft der Schutzpatron der Kirche des Hauptortes in's Siegelbild des betreffenden Hochgerichtes genommen wurde. Z. B. *St. Martin* in Flims, Disentis, Schams (Nüscheler l. c. pag. 58, 72, 91 und Jecklin, Katalog pag. 91.4, 91.1, 92.10 a. b.), *St. Peter* in Obersaxen, Rheinwald (Nüscheler 70, 87 und Jecklin 92.7, 92.9 b), *St. Lucius* in Zuz (Nüscheler 120 und Jecklin 95.5), *St. Maurizius* in Alveneu (Nüscheler 104 und Jecklin 97 c).

Aus oben angeführten Thatsachen darf, da wir die kreuzgeschmückte Fahne in fraglichem Siegel des Hochgerichts Davos antreffen, der Schluss gezogen werden, dass wir hier eine, wenn auch seltene Darstellung von Johannes Baptista vor uns haben.

Ist diese Annahme richtig, so könnte man weiter folgern, dass der wilde Mann im Siegel des X-Gerichtenbundes, der ja seine Fahne bis auf den heutigen Tag

behalten hat (falls er nicht einem andern Hochgerichtssiegel des X-Gerichtenbundes entnommen wurde), diesem Johannes Baptista, Schutzpatron von Davos, nachgebildet ist. — N. 23, 24.

Seine auffallend starke Behaarung, wie sie namentlich im Siegel des XVI. Jahrhunderts uns entgegentritt, dürfte wohl an das häärene Gewand des Johannes (Marcus I, 6) erinnern.



In Frankreich kommt, wie mir mein Freund Herr Dr. E. A. Stückelberg mittheilt, nach *Cahier, Caracteristique des Saints*, pag. 32 häufig eine Kirchenfahne in der Hand des Johannes Baptista vor, auch aus Italien sind solche Darstellungen bekannt.

BIBLIOGRAPHIE

Les Armoiries et les Couleurs de Neuchâtel, par Maurice Tripet. — Neuchâtel chez Attinger frères.

Cet ouvrage, publié par la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel, est un monument héraldique et historique du plus haut intérêt tant par le nombre et la variétée des renseignements qu'il fournit, que par sa belle exécution typographique. Aucun autre canton de la Suisse, peut-être même aucune autre pays du monde ne possède un ouvrage analogue, traitant avec une telle abondance de détails des multiples applications des armes et des couleurs de l'État et des Communes. L'auteur a recherché avec une patience inouïe tout ce qui se rapportait à son sujet, retraçant les modifications nombreuses qui se sont produites au cours des siècles dans la reproduction des armes et des couleurs du pays de Neuchâtel soit au point de vue purement héraldique et historique, soit au point de vue artistique. Rien n'y est omis : sceaux, bannières, monuments publics, armes, monnaies, poinçons, mobilier, ustensiles de ménage, sceptres, manteaux d'huissiers, vitraux, fresques et anciens armoriaux, frontispices de livres et d'almanachs, marteaux forestiers, girouettes, fils de chancellerie, insignes séditeux, tout cela a été étudié et décrit dans

ce volume orné de 250 figures dans le texte et de 20 planches hors texte richement enluminées ou exécutées en héliogravure très soignée. Comme cet ouvrage a été publié par la Société d'histoire de Neuchâtel pour en faire hommage à ses membres, il n'en sera mis en vente qu'un nombre restreint d'exemplaires que l'on pourra se procurer au prix de fr. 25, à la librairie Attinger frères, à Neuchâtel.

Indicateur du Kleeblatt de Hanovre. — Livraison de *janvier :* Que sont les armoiries et en quoi consistent-elles ? Armoiries et insignes de maisons; Promenade héraldique, la renaissance et l'héraldique ; planche : Armes du Turnierbuch de Rüxner.

Livraison de *février :* La bande ; les armes de l'État de Breme (avec planche) ; les couleurs d'Oldenburg et du Wurttemberg ; Vitraux de la cathédrale de Brunswig ; planche coloriée : Armes des familles Jäger von Wawern et von Stockhausen.

Livraison de *mars :* Tombeau dans l'église des frères de Brunswig (avec planche) ; l'album de famille des barons de Hammerstein ; le grand vitrail du dôme de Brunswig; Armes de la famille Roscher (avec planche coloriée).

Notices généalogiques sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, continuées par J.-B. G. Galiffe et quelques collaborateurs. Tome sixième. Genève, chez J. Jullien.

Cette précieuse œuvre d'informations à laquelle plusieurs générations de savants ont travaillé sans l'épuiser en est arrivée à son sixième volume qui ne démérite en rien de ses prédécesseurs. Les *Notices généalogiques* ont l'ambition de donner petit à petit la descendance de toutes les familles genevoises et sont par cela même la plus démocratique des publications de ce genre que nous connaissons. Beaucoup de personnes se figurent volontiers que la noblesse et la haute bourgeoisie puissent seules établir le nom et la filiation de leurs ancêtres au delà de quelques générations. Mais le livre dont nous parlons donne la preuve que les descendants d'un boulánger ou d'un boucher sans aucune espèce d'illustration peuvent avoir une généalogie beaucoup mieux faite et plus complète que les meilleures familles de la vieille aristocratie. Partout où les registres de baptêmes, de mariages et de morts, les registres de notaires, les reconnaissances de redevances ont été conservés, il sera possible de se livrer à un travail analogue à celui que MM. Galiffe père et fils et leurs patients collaborateurs ont fait pour Genève et qui jusqu'à présent est unique dans son genre par les larges bases sur lesquelles il repose.

Dans ce sixième volume les auteurs ont cherché autant que possible à donner la généalogie de familles subsistantes sans toutefois en éliminer les familles éteintes qui occupent environ le tiers du volume. Ainsi il est à la fois historique et tout moderne. Nous ne tenterons pas de donner la nomenclature des noms et de suivre le dédale de la filiation et des alliances des cinquante ou soixante familles décrites dans ce volume. Un classement intéressant à faire est celui de leur origine : cinq viennent d'Italie, cinq des pays germaniques, deux de la Suisse allemande, six de l'ancien diocèse de Genève et une trentaine de France. Aucune ville de la Suisse n'a des origines aussi cosmopolites que Genève.

Les six premiers volumes (ils seront sans doute suivis d'autres) sont un fonds très appréciable de renseignements et constituent pour Genève un monument historique tel que nous aimerions à en voir érigé dans d'autres parties encore de notre pays. Ils sont la preuve frappante que la généalogie est l'affaire non du petit nombre seulement mais de tous. Au reste de ce premier principe de l'histoire de l'individu et des familles, naît souvent le désir des recherches concernant la commune, le canton, puis, par extension, le goût de l'histoire en général dans toutes ses branches. Nous ne pouvons donc qu'encourager les jeunes à se livrer à des recherches sur leur propre famille : elles auront souvent pour résultat de rabattre certaines vanités en faisant découvrir de très humbles origines, mais surtout elles serviront à faire trouver et à mettre au jour maints documents, maints traits de mœurs, maints traits inédits d'un intérêt plus général. J. Gr.

ARMOIRIES DE LAUSANNE

M. le Dr Meylan à Moudon demande si les armes de la ville de Lausanne sont : coupé d'argent et de gueules ou de gueules au chef d'argent. Un héraldiste lausannois pourrait peut-être répondre à cette question.

L'écusson coupé d'argent et de gueules se voit sur les monuments publics : tribunal fédéral, hôtel de ville, vitraux de la cathédrale; sur quelques fontaines. Les agents de police et les huissiers municipaux portent une armoirie semblable. Les drapeaux municipaux (corps de pompiers, ancienne école Broyenne) sont aussi coupés d'argent et de gueules.

L'écusson de gueules au chef d'argent se voit sur les publications officielles (affiches, rapports de la municipalité, au conseil communal), sur un panneau qui surmonte le fauteuil du président du Conseil communal, etc.

ARCHIVES Août-Septembre 1892

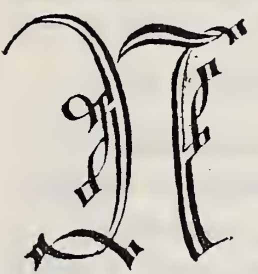
HÉRALDIQUES

SUISSES

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel. Nos 8 & 9.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE



OTRE diplôme, dont nous parlions dans la dernière chronique, est maintenant terminé et les membres de la Société le recevront sous peu pour autant qu'ils ne l'auront pas déjà en mains lorsque paraîtront ces lignes. Il représente un vitrail de l'époque classique dont le motif est fourni par les armes de la Société telles qu'elles ont été définitivement adoptées, soit : de gueules à un heaume d'argent rehaussé d'or, surmontant deux sceptres de héraut passés en sautoir, du dernier. D'élégants lambrequins (dont les émaux sont de gueules et d'argent) entourent l'écusson, et le casque couronné porte pour cimier deux clairons



Réduction à 1/16 du Diplôme de la Société Suisse d'Héraldique.

d'or passés en sautoir et ornés chacun d'un fanion de gueules à la croix fédérale d'argent. Cette armoirie est supportée à dextre par une femme d'un port noble, richement drapée, symbolisant l'art héral-

dique suisse comme l'indiquent la bordure de son manteau composée d'écussons, la croix du diadème et surtout la légende : « *Heraldica, Genealogica, Sphragistica* » inscrite sur la banderole qu'elle tient à la main. L'encadrement est formé par deux colonnes soutenant des rinceaux, dans les feuillages desquels sont logés l'armoirie des artistes suisses à trois écussons d'argent en champ de gueules et le hibou de Minerve symbolisant la tendance à la fois artistique et scientifique d'une Société héraldique. Cette superbe composition fait le plus grand honneur à son auteur, M. Ch. Bühler, de Berne.

Parmi les dons parvenus à la Société, nous mentionnerons deux médailles commémoratives de M. le chevalier de Henzler de Lehnensburg, en son vivant capitaine bavarois et héraldiste distingué. Ces deux superbes pièces nous ont été aimablement offertes par sa veuve, Mme de Henzler, née baronne de Groschedel, à Munich.

Notre bibliothèque s'est accrue des ouvrages suivants :

1. *Mémoires et documents publiés sur la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.* 2e série, tomes 1 à 3.
2. *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.* Tome I, livraison I.
3. *Catalogue des livres* appartenant à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.
4. *Mémorial des cinq premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève,* par Ed. Favre.
5. *Histoire monétaire de Genève de 1792 à 1848*, par Ed. Demole. Tome II, cahier I.
6. *Généalogie de la famille de Beaucourt de Noortvelde*, par de Seyn-Vernougstraet.
7. *Notice sur la vie et les écrits de Jean-Antoine Gautier,* par Alfred Gautier.
8. *Y a-t-il en France des branches de la famille italienne Della Rovere?* Recherches critico-généalogiques par le marquis J. Schedoni.
9. *Étude historique et généalogique sur la famille Le Comte du Colombier*, par Félix Guillou.
10. *Notes historiques et généalogiques sur les familles de Ferry et d'Escrivan,* par Robert Reboul.
11. *Petite bibliothèque héraldique-généalogique de la Provence*, par Robert Reboul.
12. *Une chronique suisse inédite du XVIe siècle* (Circkell der Eidtgenoschaft von Andreas Ryff), par Ernest Meininger.
13. *Ville d'Anvers,* programme du cortège du Landjuweel 1892, de M. Louis Montandon.

14. *Vierteljahrsschrift für Heraldik, Sphragistik und Genealogie,* von Ad. M. Hildebrandt. XII. Jahrgang, Heft 1-4.

15. *Jahrbuch der K. K. Heraldischen Gesellschaft « Adler ».* Wien, 1892.

16. *Die Entwicklungsgeschichte des Bündnerwappens,* von Fritz Jäcklin.

17. *Chronik der Familie von Planta,* von P. v. Planta.

Nous exprimons nos meilleurs remerciements à tous les aimables donateurs. LE COMITÉ.

Le Sceau de Rodolphe III et les Armes de Bourgogne.

Il existe un sceau de Rodolphe III, petit-fils de la Reine Berthe, sur un acte de 1011 conservé dans les archives de Grenoble ; M. le D[r] Morel nous écrivait à ce sujet, il y a quelque temps :

« Vous avez eu la bonté de me faire parvenir en son temps un dessin d'un sceau du roi Rodolphe III de Bourgogne ; j'ai aujourd'hui le plaisir de pouvoir vous envoyer une reproduction d'un sceau, également de Rodolphe III, qui se trouve dans les archives du couvent de Saint-Maurice, en Valais, où je l'ai faite moi-même. Le document, sur parchemin, porte la date de 1017 et contient des dons que Rodolphe III a faits au dit couvent. Le document est signé par Rodolphe III de la même manière que celui de 1011 qui se trouve à Neuchâtel. Le sceau de Saint-Maurice a également un large annelet en cire comme sur le dessin que vous m'avez envoyé. Le sceau ne pend pas à un cordon ou des lacs, mais il est collé sur le parchemin. Ma reproduction est plus précise que votre dessin, surtout pour ce qui concerne la tête, la barbe, le trône et les objets que Rodolphe tient dans les mains. Ces emblèmes (dans les mains) sont extraordinairement intéressants ; l'un représente peut-être un lis (l'empereur Frédéric I porte dans la même main un sceptre orné du lis), il est donc évident que Rodolphe III porte aussi un lis, l'autre, un bâton. Le sceau mérite d'être publié, c'est le seul qui existe en Suisse à côté de celui du document de Neuchâtel. Les archives de Genève ne possèdent pas de sceau pareil. »

Dans la *Suisse historique et pittoresque,* Gaullieur a reproduit ce sceau par un dessin au trait, d'après un original provenant de l'abbaye

de Saint-Maurice ; c'est probablement d'après ce dernier que M. le Dr Morel a pu relever l'empreinte qui nous a permis de reproduire ce sceau intéressant d'une façon plus exacte au moyen de l'autotypie.



Sceau de Rodolphe III, roi de Bourgogne.

Les armes anciennes de Bourgogne qui se retrouvent dans celles d'alliances d'anciens souverains du pays de Neuchâtel se blasonnent : bandé d'or et d'azur de 6 pièces à la bordure de gueules. Ces armes ont été portées *pures* par les ducs de la première race, puis écartelées par la race de Valois avec les armes de Bourgogne moderne ; ces armes figurent encore dans les quartiers de la monarchie espagnole. Nous avons relevé une petite erreur qui se retrouve dans plusieurs reproductions de ces armoiries ; le *bandé* est remplacé par trois *bandes* comme dans le dessin ci-dessous :



Armes de Bourgogne.

Neuchâtel. Maurice Tripet.

IMPRIMÉS OFFICIELS ARMORIÉS

AVEC ce numéro nous inaugurons une série de reproductions d'armoiries, figurant sur des papiers officiels, par celles de Bâle-Ville :



L'original provient de la Chancellerie d'État de Bâle-Ville.



AC SIMILE D'EX-LIBRIS

Les deux ex-libris dont nous donnons un fac-simile portent les armes de la famille de Chambrier.

Les originaux de ces pièces intéressantes nous ont obligeamment été communiqués par M. Henry de Chambrier.





ARMOIRIES A DÉTERMINER

Couvent d'Olsberg, près Rheinfelden (Argovie)

(Avec planche).

L'église du couvent d'Olsberg, près Rheinfelden (Argovie), possède des orgues dont le fronton est orné des armoiries dessinées par notre correspondant M. A. Walter Ander Egg (planche X), à Bâle ; l'écu en abîme pourrait être attribué à la famille « von Sury », de Soleure ; ces armoiries sont évidemment en rapport direct avec le couvent, ou bien ce sont celles de ce dernier lui-même alors qu'il était couvent de femmes nobles. L'auteur nous promet un second dessin qui nous permettra de compléter cette notice en attendant que nous sachions à qui attribuer ces armoiries ; le champ des quatre quartiers et de l'écu en abîme est *d'azur;* tous les meubles sont *d'or*, les figures des bustes *de carnation* et l'aigle dessinée sur leur poitrine *de sable.* LA RÉD.

GIROUETTES

Ce journal n'a pas encore eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs des *girouettes* ou *banderolles* armoriées dont l'usage était si fréquent dans les temps féodaux ; nous nous permettons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur cette catégorie de pièces où l'héraldique trouve son application. Cette lacune que nous signalons se comblera, nous en sommes certain ; voici quelques données sur le DROIT DE GIROUETTE :

La faculté de surmonter d'une girouette le pignon de son logis était-il un droit exclusivement seigneurial, ou, en tout cas, une distinction ou une prérogative nobiliaire ? Les gens de roture avaient-ils la latitude d'établir des girouettes au point culminant de la toiture de leur maison ? Ces frivoles questions étaient chaudement débattues par les jurisconsultes du XVIIe siècle ; les parlements rendaient des arrêts en sens divers, et la jurisprudence avait peine à se fixer. Dans la société hiérarchisée de l'ancien régime, les signes extérieurs de prééminence étaient nombreux entre les castes, les individus et les corporations. Les corps de métiers avaient les leurs, dont ils se montraient tout aussi jaloux que les gentilshommes l'étaient de leurs privilèges. Un arrêt du parlement de Grenoble, à la date du 22 février 1659, entra dans des voies égalitaires pour le temps en décidant que

la girouette pouvait décorer le pignon du vassal de même que la tourelle seigneuriale. Cet arrêt ne mit point fin aux discussions. Ferrière et avec lui Cambolas réclamèrent pour la girouette carrée. La girouette en cette forme, en effet, participait de la bannière, dont elle figurait un diminutif, et les chevaliers bannerets avaient seuls le droit d'en orner le toit de leur manoir; les simples chevaliers devaient se contenter d'une girouette en pointe, qui ne représentait qu'un simple pennon.

LE CIMIER DU CÉNOTAPHE DES COMTES DE NEUCHATEL

(Voir planche XI et non IX, indic. erron.)



I nous avons dans un précédent article (voir *Archives héraldiques*, 1889, page 234) parlé des cimiers de la maison de Neuchâtel, comment se fait-il que nous ayons omis d'en décrire un qui se trouve pourtant à Neuchâtel même, sculpté en pierre, comme partie intégrante du cénotaphe des comtes de Neuchâtel à la Collégiale? Formant l'ornement le plus élevé du monument, il se trouve si haut que, dans la pénombre qui généralement règne dans cette partie de l'église, nous l'avions pris pour un simple motif architectural. Au reste, Matile, DuBois de Montperreux et d'autres, dans les reproductions qu'ils ont faites du monument, sont tombés dans la même inadvertance.

Nous réparons aujourd'hui cette omission et donnons (planche IX) ce cimier. Il orne un casque placé sur la colonnette qui sépare les deux ogives du monument (voir *Archives héraldiques*, 1888, page 155) et se compose d'un bonnet de haute forme aux armes de Neuchâtel, accosté de deux poissons renversés d'or. Comme le cénotaphe a été érigé en 1372 par le comte Louis de Neuchâtel, dernier de sa race, il semblerait. au premier abord, que nous nous trouvons en présence de son cimier. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de présenter quelques observations à ce sujet.

Ce cimier est évidemment composé du bonnet qui fut le cimier des prédécesseurs du comte Louis et des poissons de la maison de Montfaucon-Montbéliard. Comme le comte Louis a, d'après les monuments contemporains tels que ses sceaux et l'armorial de Gelre, porté primitivement un ange puis une houppe de plumes noires comme cimiers, on peut se demander si vraiment il a abandonné dans sa vieillesse ce dernier emblème qui l'a rendu célèbre dans maint combat pour le changer contre un nouveau cimier, auquel il ne pouvait plus espérer donner une consécration par de hauts faits d'armes.

Le bonnet est d'or à 3 pals visibles de gueules chargés chacun de 3 chevrons d'argent. Or, le comte Louis a le premier réduit à un seul le nombre des pals de sa maison, et l'on sait qu'il était si enthousiasmé de cette nouveauté qu'il a adopté cette modification même pour les statues de ses ancêtres qui eux portaient plusieurs pals. Dans ces circonstances, nous hésitons à admettre qu'il ait repris les pals multiples dans son cimier, du moment qu'il les avait abandonnés dans son écusson.

S'il était très fréquent d'adopter comme cimier certaine partie des armes maternelles, il n'était guère d'usage d'en faire de même avec celles d'une épouse, à moins qu'elle n'ait été une héritière. Le cas était d'autant plus délicat pour le comte Louis que depuis le décès de Jeanne de Montfaucon il s'était remarié deux fois, et nous avons de la peine à nous le représenter adoptant les insignes de sa première femme du vivant de sa troisième qui, on le sait, exerçait un grand ascendant sur lui. C'eût dans tous les cas été peu chevaleresque envers elle.

Toutes ces raisons nous portent à croire que le comte Louis n'a jamais réellement porté le cimier en question et que ce n'est pas lui qui en a orné son cénotaphe.

Comment donc expliquer sa présence ici ? Comme le comte Louis est déjà mort en 1373, il n'est peut être pas téméraire de supposer que le monument, érigé d'après l'inscription qu'il porte l'année précédente, n'était pas complètement terminé et que ce fut la comtesse Isabelle qui lui donna la dernière main.

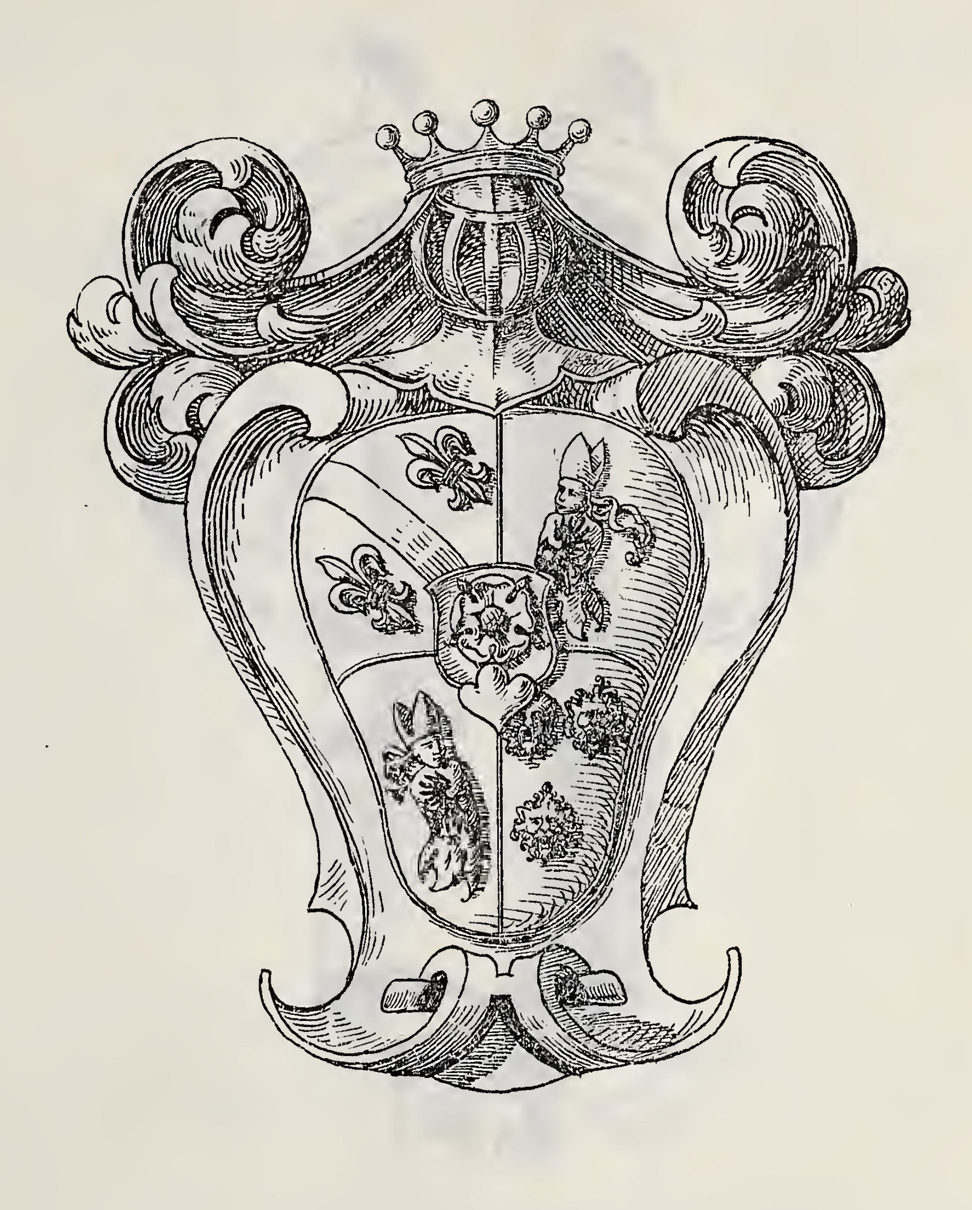
Si tel est le cas, on comprendrait facilement qu'elle eût désiré modifier le cimier à houppe de plumes qui peut-être figurait dans le projet primitif, de manière à couronner l'œuvre par un ornement de son invention rappelant à la fois ses aïeux paternels et ses aïeux maternels, car elle était fille de Jeanne de Montfaucon.

A défaut d'autres documents à ce sujet, nous n'émettons cette opinion que comme simple hypothèse. Jean Grellet.

HERALDICA

Nos abonnés nous demandent très souvent des indications au sujet d'ouvrages héraldiques, de modèles de sceaux, vitraux et tapisseries, de lettres ornées, etc., etc. Nous prions les libraires, antiquaires et marchands d'objets d'art de nous signaler toutes ventes de *choses héraldiques* pour que nous puissions en faire part à nos lecteurs.

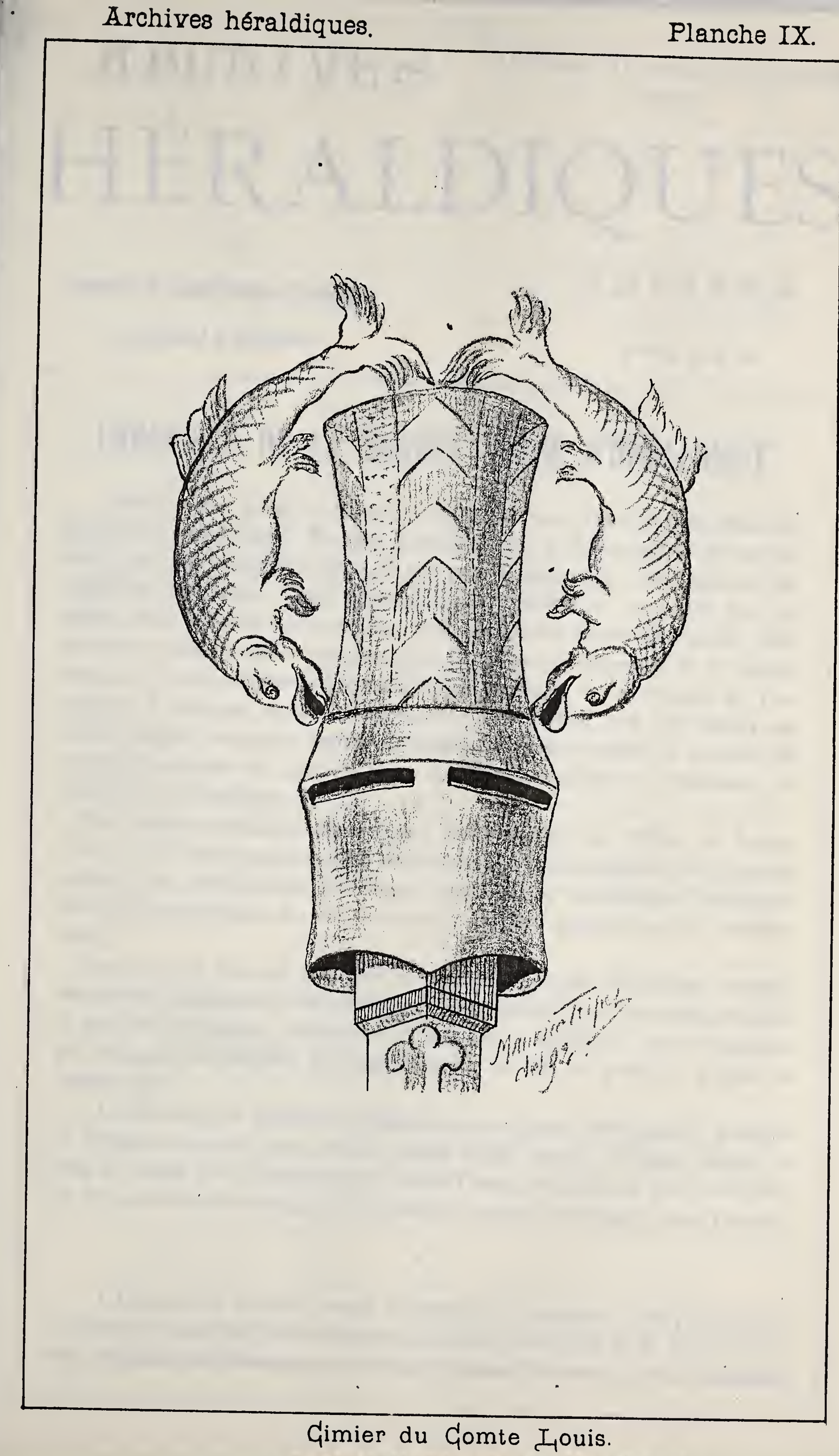
M. T.



Wappen in der Klosterkirche zu Olsberg.

A. Walter-Ander Egg.





Cimier du Comte Louis.

Cénotaphe de la Collégiale de Neuchâtel



ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Octobre-Novembre-Decembre 1892

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel.

Nos 10, 11 & 12.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Depuis notre dernière chronique un grand pas a été marqué dans les annales de notre Société. En effet nous avons eu à Neuchâtel le 12 octobre notre première assemblée générale et à cette occasion il a été organisé une exposition héraldique. Cette exposition, la première de ce genre faite en Suisse, était installée dans une des vastes salles du Musée historique, obligeamment mise à notre disposition par le Conseil communal. Si le comité avait eu à l'avance quelques appréhensions au sujet de la réussite de l'entreprise il n'a pas eu à se repentir de sa tentative, car ses efforts ont trouvé l'appui nécessaire parmi les membres de la Société. Il a ainsi été possible de réunir un nombre assez considérable d'objets intéressants au point de vue héraldique.

Nous tenons tout particulièrement à remercier M. Chr. Bühler, de Berne, d'avoir bien voulu nous envoyer une de ses récentes créations, une superbe peinture aux armes Glutz, de Soleure, ainsi qu'une collection de reproductions photographiques de son œuvre si justement apprécié par les connaisseurs.

Comme nous donnons plus loin le catalogue complet des objets exposés, nous nous dispensons de mentionner spécialement tel ou tel exposant, pour ne pas faire de jaloux, et nous nous bornons à constater que l'exposition n'a valu que des éloges à ses organisateurs et que le public y a pris un intérêt réel.

La décision de faire cette exposition a été prise tardivement, presque au dernier moment; nous aurions mieux réussi encore si nous avions eu plus de temps pour nous préparer; mais l'essai, en prouvant que la matière ne fait pas défaut en Suisse, est de nature à nous encourager pour l'avenir.

*

A l'assemblée générale tenue le mercredi 12 octobre à cinq heures du soir dans le salon du Palais Dupeyrou sous la présidence de M. Jean Grellet, une trentaine de personnes de la Société étaient présentes, parmi lesquelles

des membres venus de Lausanne, Genève, Bâle, Saint-Gall, etc. Le comité, par l'organe de son président, fait rapport sur sa gestion pendant l'année écoulée. Notre chronique a régulièrement tenu nos lecteurs au courant de l'activité de notre Société; nous n'y reviendrons donc pas; elle peut se résumer comme suit : organisation de la Société, création d'une belle planche héraldique sous forme de diplôme, mise en œuvre de deux futures publications de la Société, soit une *Bibliographie héraldique suisse* et les *Armes de la tour d'Erstfelden;* entrée en rapports et en échange de publications avec plusieurs Sociétés similaires de l'étranger et organisation de l'exposition héraldique à Neuchâtel.

En vue d'activer la préparation de la *Bibliographie héraldique*, nous prions encore une fois instamment tous les membres de la Société de bien vouloir nous signaler les ouvrages manuscrits en mains de particuliers qu'ils connaissent.

Les comptes présentés par le caissier M. J. de Dardel sont vérifiés par MM. Jobin et Sieber désignés par l'assemblée à cet effet et approuvés. Ils bouclent par un solde actif de fr. 638,54 sur lesquels il reste à payer les diplômes et les frais de l'exposition. Sur la proposition du comité il est ensuite procédé aux nominations suivantes :

MEMBRES HONORAIRES.

MM. *G. de Wyss*, président de la Société suisse d'histoire à Zurich.
Baron von et zu Aufsess, président de la Société « Herold » à Berlin.
Comte de Pettenegg, président de la Société « Adler » à Vienne.
Aug. W. Franks, président de la Société des antiquaires et conservateur au Musée britannique à Londres.
Dr Alex. Daguet, professeur à l'Académie de Neuchâtel, à Couvet.
Comte Amédée de Foras, château de Tuiset près Thonon (Savoie).

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. *G.-A. Seyler,* secrétaire du « Herold » à Berlin.
Fred. Warnecke, trésorier du « Herold » à Berlin.
Jos. Klemme, rédacteur du « Adler » à Vienne.
Baron de Breugel Douglas, à la Haye.
Victor Bouton, héraldiste à Paris.
Raymond Richebé, archiviste à la bibliothèque Mazarine, à Paris.
Baron de Dachenhausen, rédacteur de « l'Annuaire généalogique de la noblesse » à Rudolstadt.
Chev. G. de Crollalanza, directeur du « Giornale Araldico-genealogico diplomatico » à Bari.
Major de Gœschen (Pusikan) château de Mayerack, Carinthie.

La partie administrative ainsi terminée, il est donné communication des travaux suivants :

L'art héraldique à travers les âges, par M. Jean Grellet; *La Tour d'Erstfelden*, par M. F. Gull; *La famille de Jeanneret*, par M. M. Diacon; *Les comtes de Challant et la famille Challandes*, par M. M. Tripet.

Ces travaux, que nous espérons publier dans les *Archives héraldiques*, ont été écoutés avec un vif intérêt.

La séance, levée à 7 heures et demie, a été suivie d'un petit souper au Cercle du Musée.

*

Un de nos collègues, M. A. Choisy, de Genève, a bien voulu faire don à la Société d'un superbe ouvrage sorti des presses artistiques de J.-G. Fick, dont il est le successeur. C'est l'*Abrégé historique des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit* depuis son institution jusqu'à la révolution de 1789. C'est une précieuse acquisition pour notre bibliothèque dont nous sommes particulièrement reconnaissants à M. Choisy.

M. Ad. Gautier nous a remis en don son étude bien connue sur les *Armoiries et les couleurs de la Confédération et des cantons.*

En terminant nous avons le plaisir d'annoncer la réception de quatre nouveaux membres actifs. Ce sont MM. Félix Bovet, à Grandchamp; Maurice Boy-de-la-Tour, à Neuchâtel; Comte Auguste de Pourtalès, château de Bellevue, Meudon près Paris, et Pierre Sarasin, à Bâle. Le Comité.

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

DE PIÈCES, OBJETS & DOCUMENTS HÉRALDIQUES

Organisée à Neuchâtel les 12, 13 et 14 octobre 1892, par la Société Suisse d'Héraldique.

Amez-Droz. A. Banque Cantonale, Neuchâtel. — Un panneau en marqueterie aux armes de sa famille. — Table à jeu en marqueterie avec les armoiries des cantons suisses.

Attinger frères, imprimeurs, éditeurs et libraires, à Neuchâtel. — Photographies d'actes du XIIIe siècle, provenant des Archives de Fribourg et munis du sceau inédit de Berthold de Neuchâtel. — Calendriers suisse et neuchâtelois. — Les Armoiries et les Couleurs de Neuchâtel. — Monuments historiques de Neuchâtel, par G.-A. Matile. — Antiquités de Neuchâtel, par F. DuBois de Montperreux.

Barrelet de Pury, Mme. à Neuchâtel. — Sculpture aux Armes des Sandoz-Travers.

Bibliothèque de la Ville de Neuchatel. — Armorial de la Salle des États. — Armorial du canton de Vaud. — Sigillographie byzantine. — Armoriaux manuscrits coloriés et dessinés à la plume, des bourgeois de la ville de Neuchâtel.

BIELER, CHARLES, négociant, Lausanne. — Deux peintures héraldiques.

BOVET, TH., à Neuchâtel. — Broderie aux Armes de la famille de Muralt.

BUHLER, CHRISTIAN, peintre, à Berne. — Projet d'armoiries à la gouache pour vitrail (original). — Armoiries de la famille de Mütach, de Berne; l'original est peint en miniature dans le style du XVIIIe siècle et les figures sont des portraits de membres actuels de la famille. — Armoiries de M. le Ministre Aepli à Vienne; original peint en miniature, premier prix à l'exposition héraldique à Berlin en 1882. — Armoiries avec supports, original à l'aquarelle. — Armoiries de Wattenwyl, original à l'aquarelle, premier prix à l'exposition héraldique internationale à Vienne en 1878. — Armoiries d'alliances du prince royal de Suède et de la princesse de Baden: phototypie d'après un dessin à la plume. — Dessins à la plume et au lavis soit modèles de vitraux pour Zurich (Armes des abbayes pour Zurich, Carlsruhe, pour l'Hôtel-de-Ville de Lubeck; les Armes de la ville de Lubeck ont été peintes sur verre par Mlle Beck à Berne. — Armes peintes à l'aquarelle pour le docteur F. à Burgdorf. — Dessins à la plume et au lavis pour un vitrail et une sculpture sur bois. — Frontispice pour la chronique imprimée de la famille von Grebel à Zurich. — Ex-libris gravé sur cuivre par M. Homberg à Berne.

COLIN, JULES, comptable à Neuchâtel. — Plat aux Armes du Comte Louis. — Étendard aux armes de la Ville de Neuchâtel. — Projet de tapisserie héraldique. — Diverses armoiries de familles : Quinche, Reymond, Montandon. — Cartes de fêtes armoriées, Diplômes de Sociétés. — Dessin à la plume des Armoiries du Coffre des 40 hommes de la Ville de Neuchâtel.

COMMUNE DE NEUCHATEL. — Original de la Charte de 1214. — Cassette aux Armes de la Ville contenant vingt-quatre sceaux et clichés en bronze, cuivre, fer, zinc, et argent du XVIe au XIXe siècles aux armes de la bourgeoisie. — Rôle des bourgeois de la ville de 1694. Rôle des bourgeois de la ville 1830 avec armoiries peintes.

COMMUNE DE VALANGIN. — Acte parchemin avec sceau en cire aux Armes de l'Ambassadeur Beloteau; sceau en boîte appendu par un ruban de soie verte. — Inventaire des Archives de la Commune, avec en-tête armorié.

DE DIESSBACH, MAX, Villars-les-Joncs (Fribourg). — *Wappenbrief* de la famille Buguiet de Fribourg. La boîte en cuir frappé est remarquable, elle porte en plusieurs places les Armes Buguiet. — Deux peintures aux Armes Buguiet. — Un état et armoiries des capitaines suisses qui sont entrés en 1562 au service de S. M. le Roi de France. — Généalogie de la maison d'Estavayer (1735) par Clairambault.

DE MONTMOLLIN, GEORGES, Juge de Paix à Neuchâtel. — Différents parchemins avec sceaux, notamment le testament du Chancelier de Montmollin. — Plat d'argent aux Armes de la Ville. — Clé de Chambellan. — Lettres de noblesse. — Diplôme avec le sceau de l'académie de Bâle. — Parchemins avec sceaux de Jacques de Stavay, de Bonstetten, d'Affry. Acte de bourgeoisie écossaise et diplôme de docteur.

ÉTAT DE NEUCHATEL :

I. *Anciennes archives, dites archives du Prince.* — Traités de Combourgeoisies avec Fribourg et Berne, XVe siècle, sceaux des Maisons de Fribourg et de Baden-Hochberg. — Parchemins avec sceaux des Orléans Longueville et de la Maison de Prusse. — Cassette à bijoux du XVe siècle renfermant les matrices en bronze, cuivre et argent des sceaux de l'État et des Contratst — Bulle du pape de 1339, Sceau en plomb.

II. *Nouvelles archives.* — Armorial manuscrit du justicier Huguenin 1660. — Lettre d'investiture de fief pour le vicomte d'Andrié de Gorgier. — Sceaux d'États suisses originaux. — Pierre sculptée aux armes des Baden-Hochberg. — Les sceaux des États et villes suisses du moyen âge, par Schulthess et consorts. — Plan des forêts du Roi, avec frontispice, avec armes de l'État, de 1775.

III. *Archives de la Chancellerie.* — Réunion du canton de Neuchâtel à la Suisse du 19 mai 1815, avec sceau (parchemin). — *Recès de la Conférence* tenue à Aarberg entre les Commissaires de Berne et la Principauté de Neuchâtel du 14 juin 1825. (Un volume reliure velours cramoisi et broderie or.) — Ratification de S. M. le Roi des Français sur la convention de poste conclue le 26 juillet 1845 avec le Gouvernement de la Principauté et Canton de Neuchâtel et Valangin (un volume reliure velours violet). — *Serment du Prince*, un volume reliure velours grenat. — *Serment des sujets*, un volume reliure velours grenat. — Diplôme de vicomte délivré par Frédéric Guillaume, Roi de Prusse, le 5 Décembre 1787 à Jean Henri Baron Andrié de Gorgier, conseiller d'État de Neuchâtel et Valangin (un volume reliure velours cramoisi avec broderie or) avec sceau.

FURRER, HENRI, Lithographe à Neuchâtel. — Armoiries des cantons suisses; armoiries parues dans l'ouvrage : *Les Armes et les Couleurs de Neuchâtel.* — Pavillons des nations, soit huit spécimens de ses travaux chromo-lithographiques.

GAUTIER, ADOLPHE, Genève. — Tableau héraldique sur parchemin peint par l'exposant. — *Le Blason*, ouvrage en quatre livraisons par le Comte Amédée de Foras. — Wappenbuch von Basel, von Kull. — Wappenbuch von Zurich, von Dietrich. — Wappenbuch von Zurich, von Kull. — *Les Armoiries et les Couleurs de la Confédération et des cantons*, par l'exposant. — Plan de Lucerne, par Martin Martini. — Wappentafel von Zofingen. — Arbres généalogiques des familles Mallet et de Saussure.

GERSTER, L., pasteur à Kappelen. — Initiales peintes par Émile Gerster, élève de l'école des Arts, de Bienne. — Armoiries diverses des Bechbürgen, Fankenstein, Ischer, Gerster, etc. — Projet pour un vitrail de l'église d'Arberg, peint par Émile Gerster. — Armoiries de Berne tenues par deux varlets. — Armoiries de l'église de la Neueneck, peintes par M. le pasteur Kasser. — Dessin du vitrail de la salle du Grand Conseil de Berne.

GRELLET, JEAN, rédacteur, Neuchâtel. — Chronique de famille par l'exposant. — Traité de mariage armorié de 1697. — Armoriaux de Neu-

châtel (2 éditions) Berne, Bâle, Saint-Gall, Soleure, Coire, Rapperschwyl, Winterthur, Fribourg, Genève, Vaud et Zurich. — Armorial Genevois par Blavignac. — Die Helden von Sempach (Pusikàn). — Clipearius Teutonicorum. — Heraldisches Stammbuch de Jost Ammann. — Denkmäler von Uri de Zeller-Werdmüller et Ritterwohnung du même auteur. — Werner von Homberg, par G. de Wyss. — Heraldisches Handbuch, par Warnecke. — Furstenberg, Aphorismen et Helmzierden de Hohenlohe. — Handbuch der Heraldik et Musterbuch de Hefner. — Genealogie der Fürstenhäuser de Behr. — Les sceaux, par Lecoy de la Marche. — L'art héraldique, par Gourdon de Genouillac. — Armorial des villes suisses, par Kupfer. — Tableaux généalogiques de la Maison de Neuchâtel, par l'exposant. — Généalogie des Comtes de Neuchâtel, par Girardet. — Tableaux d'armoiries de Zug et de Zurich. — Pavillons, cocardes et signaux. — Armorial manuscrit de Berne. — Armoiries des vingt-quatre premiers Chevaliers de la Toison d'Or (manuscrit). — Sept cahiers armoiries peintes. — Armoiries Meyer. — Collection de deux cents Ex-libris suisses. — Un plat aux armes de la Société suisse d'héraldique. — Un panneau armorié. — Un coussin armorié. — Une boîte armoriée. — Cimiers de la Maison de Neuchâtel et migrations des chevrons de Neuchâtel, par l'exposant. — Collection de reproductions en plâtre de sceaux suisses.

Gull, Ferdinand, négociant, Saint-Gall. — Huit planches fac-simile de l'armorial de « Hans Haggenberg » de la Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall. — Vingt-deux planches fac-simile du rôle d'Erstfelden d'après l'armorial de Tschudy de la Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall. — Vingt-quatre planches fac-simile de miniatures du « Codex Balduini Trevisensis ». — Rôle de Carleaverock.

Jobin, A., orfèvre, Neuchâtel. — Un écrin de vingt-deux cuillers vermeil et vieil argent, aux armes des vingt-deux cantons et une poche avec l'écusson fédéral. — Un écrin avec vingt-deux cuillers vermeil, armoriées et décorées de costumes suisses. — Un écrin avec deux cuillers vermeil et vieil argent aux armes de la Ville de Neuchâtel. — Un écrin avec une cuiller vermeil et vieil argent aux armes de la Ville de Genève. — Deux écrins avec une poche vermeil aux armes de Berne. — Un plateau de soixante-deux cuillers diverses armoriées et décorées de costumes, etc. — Un plat décoratif suisse, émaux et ciselure. — Un carton de cent-cinquante-quatre estampes d'armoiries diverses. — Un carton de trente-sept estampes fleurs de lys de grandeurs et formes diverses. — Un carton de trente-six estampes diverses, d'écussons, couronnes, attributs héraldiques. — Un étalage de quarante-deux épingles de cravates diverses, armoriées. — Six plateaux : 1° Trois couverts de table aux armes du canton de Neuchâtel et six fourchettes hors-d'œuvre aux armes de Berne, Zurich et de la Ville de Neuchâtel. — 2° Cuillers diverses, imitation vitrail, cachets, breloques avec empreintes, et bagues armoriées. — 3° Colliers, broches, épingles, chatelaines et bagues armoriés en argent fondu et ciselé. — 4° Quarante-huit broches diverses armoriées. — 5° Bonbonnières, flacons, boîtes à allumettes armoriées. — 6° Deux cen-

driers aux armes de Neuchâtel et Genève, boutons de livrée, cachets appliques et estampes diverses, armoiries; une matrice aux armes de Neuchâtel avec des frappes. — Un plat en fer repoussé, deuxième prix du concours Galland, 1885, à Genève. P. R. — Douze coupes des tirs fédéraux et cantonaux suivants : Bâle 1879, Berne 1885, Genève 1887, Frauenfeld 1889 (grande et petite), Glaris 1892, Neuchâtel 1882, Chaux-de-Fonds 1886, Locle 1892, Locle 1892 (non officielle), Interlaken 1888, Lucerne 1889.

KASSER, H., Pasteur à Köniz. — Photographie d'un vitrail aux armes de Bubenberg, 1480. — Dessin d'un vitrail aux armes de Mülinen, 1500. — Peinture d'un vitrail de l'État de Frybourg, 1520. — Armoiries de l'abbé Mandach, de Reichenau, 1516. — Vitrail aux armes de l'État de Schaffhouse, 1542. — Armoiries de la famille von Steiger, dessin, 1757. — Projet pour un sceau du Conseil d'État de Berne, dessin de M. Christian Bühler, 1880.

KOHLER, ANDRÉ, professeur, à Lausanne. — Fac-simile d'armoiries de la Ville de Lausanne. (Ils seront publiés dans les *Archives héraldiques*.)

DE LESSERT, ALEXANDRE, Le Hâvre. — Lettres de noblesse signées par Napoléon Ier et Victor-Amédé de Savoie.

MICHEL, JULES-AUGUSTE, négociant, à Neuchâtel. — Cendrier et chopes armoriés (armes et couleurs des Sociétés d'étudiants). — Collection de photographies de « bierzipfel » avec armes de familles et de sociétés. — « Bierzipfel » argent, armorié. — Presse-papier porcelaine aux Armes de Neuchâtel-Valangin. — Plat faïence aux Armes de Neuchâtel peintes sur relief. — Tableau des Armes et insignes des Corps allemands.

OLSOMMER, photographe, à Neuchâtel. — Photographie (agrandissement) de feu Auguste Bachelin, collaborateur aux *Archives héraldiques suisses*.

DE PERREGAUX, SAMUEL, banquier, à Neuchâtel. — Lettres de noblesse de la famille Gaudot; Ex-libris de la famille Dunbar. Cachets en or, argent et acier des familles neuchâteloises Jacobel, Cartier, Gaudot et Dunbar.

PILLOUD, LOUIS, à Yverdon. — Bague et cachet argent armoriés.

DE PURY-MARVAL, ÉDOUARD, à Neuchâtel. — Plat, cafetière et salière d'argent, aux Armes des familles de Pury, de Chambrier, de Marval et Thellung de Courtelary.

DE PURY, SAMUEL, à Montreux. — Sceau en argent de la Seigneurie de Travers et sceau en laiton des contrats de la co-Seigneurie de Travers.

DE PURY, JEAN, Directeur des Finances de la Commune, à Neuchâtel. — Plat d'argent aux Armes de Pury et de Wesdehlen, gravé par François Touchon. — Plat faïence aux Armes de Pury. — Généalogie armoriée de la famille de l'exposant. — Plaque circulaire, en marqueterie, avec Armes de la Ville.

DE PURY, HERMANN, cand. phil., à Neuchâtel. — Plat d'étain gravé aux Armes des Sandoz-Travers.

REVILLIOD DE MURALT, ALOYS, à Genève. — Arbre généalogique de la famille de Wattenwyl, avec plus de six cents blasons peints. (Voir aux annonces.)

Rousselot, Frank, professeur, à Treytel. — Lettres de pairie et décorations de l'amiral Comte de Truguet; grand cordon de la Légion d'honneur.

de Salis, Mme, à Neuchâtel. — Généalogie de la parenté de la famille de Luze : Un long rouleau imprimé.

de Salis, Pierre, à Neuchâtel. — Impression d'une plaque d'étain aux Armes de Salis.

Société suisse d'héraldique, à Neuchâtel. — *Archives héraldiques* 1887-91. — Armoiries des Grisons par Fritz Jecklin. — *Jahrbuch des Adler* — Les Ex-libris allemands de Warnecke. — Chronique de Ryff. — Kleeblatt de Hanovre. — Wappenkunde de Neuenstein. — Deux médailles. — Dessin original du diplôme de la Société par Ch. Buhler.

Sieber, Fritz, étudiant, à Bâle. — *Oberrheinischer Siegel.* Un volume de reproduction de sceaux, en phototypie.

Siebert, A., éditeur, à Heidelberg. — *Les armoiries, cimiers et étendards du Codex Manesse et du Codex de Weingarten*, avec introduction de C. Zangemeister.

Société de Zofingue, Section de Neuchâtel. — Planches de l'album des bannières zofingiennes.

Société de Géographie, à Neuchâtel. — Armes de la Ville de Neuchâtel, brodées en couleur sur soie rose, par un artiste japonais.

Tripet, Marguerite, Mlle, à Genève. — Tapis brodé à la main, aux Armes de la Suisse et des cantons (publié dans les *Archives héraldiques* en décembre 1891). — Coffret en peluche, orné de l'ancien écu de Neuchâtel.

Tripet, Maurice, héraldiste, à Neuchâtel. — Traités de Blason : Menestrier, V. Bouton, Jouffroy d'Eschavannes, Norbert Lorédan, etc., etc. — Le « Herold » de Berlin, le Héraut d'armes, de Paris; différentes monographies et études héraldiques. — Porcelaines aux Armes suisses et cantonales, aux Armes de Neuchâtel et d'Erlach. — Panneaux peints à l'huile, aux armes des Amez-Droz, Rieber, etc. — Peintures à la gouache des Armes des Chambrier. — Dessins originaux du *Calendrier suisse;* dessins à la plume des Armes Challant, Boy-de-la-Tour, etc. — Sceaux des États suisses, originaux en cire et grand sceau de la Confédération, dans sa boîte sculptée munie du cordon rouge et argent. — Costumes d'après Jacquemin. — Un coffret héraldique. — Collection de sceaux et vitraux photographiés. — Photographies d'originaux exécutés par l'exposant (vitrail, écharpe, sceau, etc.). — Projets de bannières pour les Sections de Zofingue de Genève et de Neuchâtel. — Collection d'en-tête originaux de divers papiers officiels. — Tableau des Armoiries des cantons (Lips, Lith.) et Tableau des Armoiries des communes (Furrer, Lith.). — Armorial manuscrit non achevé de guerriers suisses. — Photographies de pages, costume dessiné par l'exposant. — Plat fabriqué à Thoune, chez Wanzenried et Cie : Armes de Thoune. — Heaume restitué d'après un original du Musée d'artillerie de Berlin, par M. Justin Matthey. — Dessin à la plume de « Livrées neuchâteloises » par Aug. Bachelin; ce tableau a été donné au Musée par l'exposant.



Untere Rebgasse N 29.

Basel A. WALTER ANDEREGG.

WAPPEN von GEBÄUDEN BASEL'S.

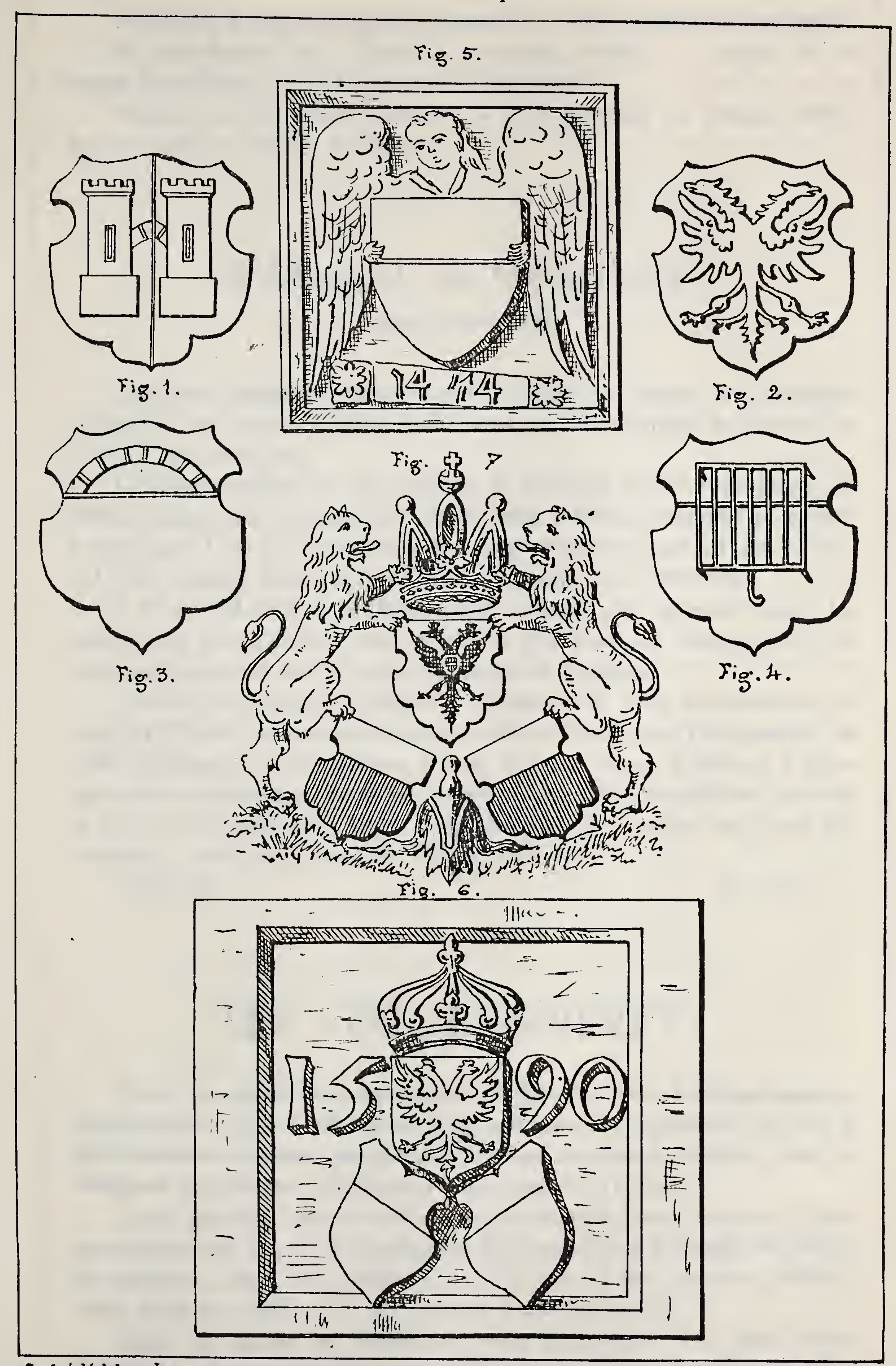




Armes de Valangin.

Fac-simile d'après Grünenberg.





André Kohler. Lausanne, del.

J. Colin, autog.

LES ARMOIRIES de LAUSANNE.

Valloton, Éric, Chauderon, Lausanne. — Deux peintures armoriées.

Walter-Ander Egg, Albert, comptable, à Bâle. — Armes de la famille Burckhardt, de Bâle; peinture à l'aquarelle.

Wieland, G., professeur, Genève. — Photographies de vitraux héraldiques suisses du Musée de l'Ariana.

L'Armorial de Grünenberg.

VOIR PLANCHE XII.

Le Codex original renferme, sur 190 feuilles de papier, environ 2000 armoiries avec noms, d'autres indications et bon nombre de dessins de tournois, costumes, etc.

Le Codex original est la propriété de l'Institut Royal d'héraldique, à Berlin; auparavant il appartenait au Dr Staus à Berne, domicilié plus tard à Constance. C'est par l'entremise du comte Stilfried Alcantara que l'armorial a été acquis à Berlin *pour la modique somme de fr. 300* d'or.

Il existe à Munich, à la Bibliothèque nationale, la copie du Codex; les feuilles sont en parchemin et les peintures plus finement exécutées, et l'on présume cependant que le Codex en papier est l'original!

Conrad Grünenberg, chevalier et citoyen de la Ville de Constance, né entre 1410-1420, nommé architecte de ville en 1442, puis Bourgmestre en 1466, connaissait l'art héraldique à fond. Il fit un voyage à Paris et à Jérusalem et se consacra entièrement à l'élaboration de l'armorial vers la fin de sa vie, probablement vers 1490! Nous donnons ici, comme spécimen des armoiries, celles des Comtes de Valangin (Pl. XII).

Saint-Gall. F. Gull.

LES « DE JEANNERET »

Parmi les nombreuses branches de la famille ou des familles Jeanneret neuchâteloises, y en a-t-il une ou deux qui aient été anoblies? Tel est le problème assez curieux que je tenais à poser, non pas à résoudre, tout en indiquant brièvement les éléments d'une enquête à ce sujet.

Le 1er août 1695 Marie de Nemours accordait à Jonas Jeanneret, directeur général des sels de la Principauté de Neuchâtel et Valangin, des lettres, de noblesse « estant bien informée » dit le texte, « des services rendus à notre Estat par nostre cher et bien amé Jonas Jeanneret ».

Dans les lettres les armoiries étaient empreintes avec leurs émaux et couleurs, mais la description n'en a pas été transcrite dans le Manuel du

Conseil d'État de cette époque. L'enregistrement et l'entérinement des dites lettres datent du 18 septembre 1695.

Ces Armes se blasonnent de la manière suivante : *De gueules à deux bâtons écotés et alaisés d'or passés en sautoir.*

Or Jonas, d'après la Biographie neuchâteloise de Jeanneret et Bonhôte laissa quatre fils qui n'eurent point de postérité. Le dernier, *Samuel Jeanneret*, lieutenant baillival à Besançon, vivait encore en 1795.

Peu avant cette époque, soit le 5 août 1791, le roi de Prusse Frédéric Guillaume II annonçait à ses amis et féaux du Conseil d'État de Neuchâtel la décision suivante : « Nous venons d'accorder à notre ancien secrétaire d'ambassade à la cour de Londres le sieur *Charles David de Jeanneret de Dunilac* et à *son frère le sieur François Louis de Jeanneret de Dunilac*, aussi bien qu'au sieur *Denis François Scipion de Jeanneret Le Blanc*, capitaine et actuellement gouverneur à notre Académie militaire, et à son frère *Jean Louis de Jeanneret Le Blanc*, des *Lettres de reconnaissance* et *de confirmation de baron de Beaufort ou Belforte*, conformément au diplôme ci-joint en copie, vous ordonnant de l'entériner dans le Nobiliaire de la Principauté.

Le 26 novembre 1792 le rescrit royal en question est lu en Conseil, et après délibération, il a été dit que le diplôme accordé à la famille de Jeanneret sera enregistré lorsqu'il sera présenté *en original*.

Quels sont *ces de Jeanneret devenus barons*, l'auteur de la Biographie s'est-il trompé, existait-il en Prusse des descendants de Jonas de Jeanneret, plus haut nommé, et qui auraient fait souche pendant un siècle? Cela serait très probable, mais nous allons voir dans quel imbroglio nous aurons à nous débattre.

D'abord que peut être ce titre de *baron de Beaufort ou Belforte* reconnu et confirmé aux de Jeanneret de Berlin par le Souverain ? L'armorial français est muet à cet égard quoique certaines branches de la famille disent descendre de réfugiés français; grâce à l'obligeance de notre secrétaire, M. Maurice Tripet, M. Warnecke, de Berlin, a été consulté à ce sujet; il ignore en Allemagne une baronnie de Beaufort ou Belforte. Les termes de reconnaissance et confirmation peuvent faire croire cependant qu'il s'agit ici d'un fief français anciennement inféodé à des membres de la famille.

Mais si nous nous transportons à l'année 1804, le problème devient plus ardu encore.

A cette date Denis François Scipion de Jeanneret Le Blanc, désigné en 1791 comme baron de Beaufort était Receveur du Val-de-Travers, et voici la singulière disposition que prend à son égard le Conseil d'État dans sa séance du 25 septembre 1804 :

« Le Conseil remarquant que le sieur Jeanneret du Val-de-Travers prend dans sa signature le nom *de Jeanneret de Beaufort*, lui observe qu'aucun titre ni changement de nom ne peut avoir lieu dans ce pays sans un diplôme de Sa Majesté, et seulement après que ce diplôme a été présenté en original au gouvernement et que son entérinement a eu lieu. »

Là-dessus *note du receveur Jeanneret,* puis requête au Roi, le tout se fondant sur le diplôme à lui accordé en 1791, le dit receveur déclarant que la lettre de justion du 5 octobre de cette année est suffisante, n'ayant pu du reste remplir la formalité de l'entérinement du diplôme parce que l'original a été envoyé à Londres.

Ce ne fut l'opinion ni du Roi ni du Conseil, et dans les derniers jours de 1804 un rescrit ou plutôt une lettre volante de Berlin déclarait le placet du receveur Jeanneret mal fondé et les expressions hautement et sévèrement blâmées; le Conseil triomphait.

Ce débat prouve une fois de plus que l'enregistrement et l'entérinement des lettres de noblesse originales leur donnaient seuls une existence légale dans la Principauté.

Mais le piquant de l'affaire c'est que le Conseil d'État dénie même à *Denis François de Jeanneret* le titre de *noble,* ce qui tend à prouver que ni lui ni les siens ne descendaient de Jonas Jeanneret anobli par Marie de Nemours, puisque la simple revendication de sa descendance de Jonas aurait obligé le Conseil d'État à lui donner raison quant à la noblesse elle-même.

D'où l'on peut conclure assez justement qu'il a existé deux branches distinctes des Jeanneret, l'une anoblie en 1791, l'autre en Prusse cent ans après.

Il faut observer en outre que les armes des *de Jeanneret Beaufort* diffèrent totalement des autres, elles sont de gueules à un château de trois tours d'argent, surmontées chacune d'une gironette d'or et accompagné en pointe d'une flèche aussi d'or posée en fasce. Le casque surmonté d'une couronne de comte.

MAX DIACON.

FAMILLE STEINBRUGG DE SOLEURE

Sous le titre *Armes à déterminer*, nous avons publié dans le fascicule d'août-septembre une armoirie, communiquée par M. A. Walter-AnderEgg, qui se trouve dans l'église du couvent d'Olsberg, en Argovie. Nous avons reçu plusieurs communications à ce sujet, pour lesquelles nous sommes très reconnaissants à nos correspondants, car c'est ainsi que la lumière se fait sur les questions douteuses.

Il résulte de ces renseignements que l'écusson en question (pl. X) est celui de la famille de Sury, de Soleure, qui plaça ses propres armes — d'azur à la rose d'argent accompagnée en pointe d'un mont à trois copaux d'argent, selon d'autres de sinople — en abîme des armes de la famille de Steinbrugg, et cela en vertu d'une alliance avec

une des deux héritières de ce nom. Deux autres familles, une branche maintenant éteinte des Diesbach, de Fribourg, et les Vigier, de Soleure, ont également joui du droit de joindre les armoiries Steinbrugg aux leurs.

Voici la notice généalogique très intéressante qu'un de nos abonnés, M. Max de Diesbach, veut bien nous donner sur la famille de Steinbrugg; nous remercions aussi M. Edouard Knöpfel pour les renseignements qu'il nous a fournis :

Cette famille, éteinte à Soleure depuis le XVII[e] siècle, était originaire de Kaisersberg, ville autrefois impériale, en Alsace. Elle y était connue sous le nom de Heinrich. Le premier qu'on trouve rappelé dans les actes est Nicolas Heinrich dit de Steinbrugg, intendant des bâtiments et du Conseil de la ville de Kaisersberg. Il fut anobli, l'an 1520, par l'empereur Charles V, en considération des services que lui et son frère avaient rendus en Hongrie. La seule trace qui reste de ce diplôme est le sceau de l'empereur, conservé dans une boîte ronde de bois et sur laquelle est écrit que les dites lettres de noblesse ont été brûlées dans un incendie, mais il n'est pas dit quelle année.

Nicolas Heinrich de Steinbrugg épousa Marguerite Danner, de Sigolsheim, dont il eut entre autres enfants Benoit Heinrich de Steinbrugg, marié le 7 janvier 1556 à Marie d'Eptingen, veuve de Laurent de Heidegg, conseiller d'État de Soleure, fille de Mathieu d'Eptingen, donzel et de Catherine d'Offenbourg. C'est à raison de cette alliance que Benoit fut reçu bourgeois de Soleure, où il jouit d'une grande considération. Il mourut le 14 février 1587, âgé de 59 ans, ayant laissé cinq enfants, dont les principaux furent Jean-Louis et Jean-Guillaume. Le premier, né en 1558, mourut sénateur de Soleure en 1624, ayant épousé deux femmes : Élisabeth de Staal et Catherine Brunner, desquelles il eut plusieurs enfants décédés sans postérité.

Le second, Jean-Guillaume de Steinbrugg, né le 25 mars 1562, fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, le 1[er] septembre 1601 et contracta alliance avec Marie Grimm, fille d'Ours Grimm et de Magdelaine Fröhlicher. Il mourut le 13 mars 1641, âgé de 82 ans, suivant son épitaphe qu'on trouve dans la chronique de Haffner. Tome III, p. 78.

De ce mariage naquirent deux fils : Marquard de Steinbrugg, capucin, et Jean-Guillaume de Steinbrugg, capitaine dans le régiment suisse de Praroman, au service de S. M. Très-Chrétienne. Il fut de nouveau anobli par Louis XIII en 1644, en considération de ses services militaires ; créé par brevet du 15 août de la même année gentilhomme

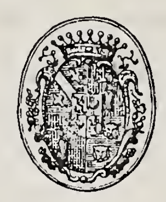
ordinaire de la chambre de Sa Majesté et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, le 6 mai 1646, mais le brevet n'en fut expédié qu'en 1648. Il contracta trois alliances : la première, avec Catherine Wagner ; la seconde avec Anna-Marie de Sury et la troisième avec Élisabeth Wallier. Du second lit naquit Maurice de Steinbrugg, mort jeune, et du dernier lit vinrent : 1° Marie-Élisabeth de Steinbrugg, mariée d'abord, le 22 décembre 1670, à Jean-Joseph de Sury, capitaine dans le régiment des gardes-suisses et ensuite, par contract du 26 novembre 1675, à Jean-Frédéric de Diesbach, seigneur de Heitenried. 2° Marie-Thérèse de Steinbrugg, alliée par traité du 7 septembre 1675 à Jean-Frédéric de Vigier, capitaine dans le régiment des gardes-suisses et secrétaire interprète de S. M. T. C. auprès du corps helvétique. Jean-Guillaume de Steinbrugg, avoyer de Soleure, en disposant de ses biens, par acte du 28 février 1673, institua ses deux filles dans sa succession, voulant de plus que leurs enfants portent le surnom et les armes de Steinbrugg, et dans le cas où ses filles ou leurs enfants n'auraient point, dans la suite, de descendance mâle, il veut que la moitié de la substitution de 40,000 florins dont il est fait mention dans le contrat de mariage de sa fille Marie-Élisabeth, avec Jean-Joseph de Sury, du 28 décembre 1670, soit employée à la construction d'un pont de pierre à Soleure, au bout et au milieu duquel ses armes, travaillées au ciseau, seront placées avec cette inscription :

Monument de la bienfaisance
De l'Avoyer de Pierre-Pont (Steinbrugg)
J'ai nom et suis de Pierre-Pont
Me conserve la Providence.



Les armes de Steinbrugg sont : écartelé au 1e d'azur à la bande d'argent, accosté de deux fleurs de lis d'or au 2 et 3 de sable à un buste d'évêque d'or, ayant sur la poitrine un aigle éployé en fasce de sable : au 4e d'azur à trois têtes de lion d'or, allumées de gueules.

Les Diesbach de Heitenried portèrent le nom de Diesbach-Steinbrugg et ils en prirent souvent les armes. Cette branche s'est éteinte en 1820.



Les de Sury prirent aussi, du moins temporairement, le nom et les armes de Steinbrugg, ainsi que les Vigier, comme dit plus haut.

LES ARMOIRIES DE LAUSANNE

AVEC PLANCHE

Les armes de Lausanne doivent-elles se blasonner « coupé d'argent et de gueules » ou « de gueules au chef d'argent » ? Telle était la question posée dernièrement par un correspondant des Archives héraldiques. En présence du désaccord régnant entre les diverses représentations de nos armoiries communales, l'hésitation est bien permise ; nous nous sommes donc mis en quête des renseignements pouvant servir à élucider le problème, et c'est le résultat de ce travail que nous avons l'honneur de présenter au public. Avant d'entrer en matière, nous devons exprimer notre reconnaissance à M. Maurice Tripet, qui nous a communiqué plusieurs sceaux, à M. le syndic de Lausanne, qui nous a donné diverses indications sur ceux-ci, enfin à M. l'archiviste de la Commune, qui a facilité nos recherches.

Le seul texte de nos archives qui donne le blason des armes de Lausanne est le *Commentaire anonyme du Plaict général de l'an 1368*, attribué à l'heure qu'il est au notaire Jean de Mex[1], qui l'aurait composé peu d'années après la rédaction du plaict lui-même. Ce document est d'autant plus précieux qu'il est antérieur à tous les autres et que

[1] Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, XXXVI, p. 15.

son caractère quasi-officiel lui donne une importance indéniable; aussi débuterons-nous par l'examiner en détail. Développant l'article XXIV qui a trait à la chevauchée due par les bourgeois à l'évêque, il s'exprime ainsi :[1]

« Primo in civitate Lausanna est et esse debet unum vexillum, scutum dicti vexilli est de goulis au chef d'argent, gule cum alio signo Infixo In dicto vexillo inter duos colores, Videlicet signa duorum castrorum simul junctorum quorum unum rubeum et aliud album, sub quo vexillo equitare debent Illi de civitate maxime Laicy, ... » — Le Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud de Martignier et de Crousaz rapporte ce passage tout entier aux armes de la *bannière*[2] ou quartier de la *Cité*, qu'il donne comme suit : « de gueules au chef d'argent, chargée de deux tours jointes ensemble ; l'une de gueules au champ d'argent, l'autre d'argent au champ de gueules ». — Or cette interprétation n'a pas de sens, à moins que l'on ne suppose les tours couchées, ce qui serait contraire aux représentations que l'on possède (cf. Fig. 1). Il faut donc, à notre avis, considérer le texte jusqu'au mot *colores* comme donnant d'une manière générale les armes de Lausanne ; *cum alio signo* désignerait la pièce par laquelle se distingue chacune des quatre bannières de la ville inférieure. A partir de *Videlicet*, il s'agirait des armes de la Cité : l'auteur, à la vérité, n'indique pas les émaux ni la partition du champ ; mais plus loin il omet également la pièce qui charge les armes de la bannière du Pont. D'après l'Armorial vaudois (orig. ms.) la Cité porte : parti d'argent et de gueules à deux tours jointes de l'un en l'autre. Ce blason est conforme à l'écu sculpté sur la seconde arcade de la Maison de Ville (cf. Fig. 1). Notre manière de comprendre le texte se trouve donc confirmée. Il n'est pas surprenant que la partition diffère de celle des autres bannières : *la Cité*, ville de l'Évêque par excellence, ne fut réunie à la *Ville inférieure* que par l'acte du 6 juillet 1481[3].

Continuons en citant les paragraphes relatifs aux bannières de la ville inférieure.

D'abord la Palud : « Vexillum vero *Palludis* est unum signum dictorum colorum videlicet scutum de *gules et les chefs d'argent*, inter quos colores est signum aquille de *Sablaz* ». (Fig. 2).

Le Pont : « Vexillum vero Pontis Lausanne est predictorum colorum ». L'auteur (ou le copiste) oublie d'ajouter que l'écu est chargé d'un pont de sable. (cf. Fig. 3).

[1] M. D. R. VII, Vme livraison, p. 335.
[2] Division militaire et politique.
[3] Les armes de l'Évêché sont : parti d'argent et de gueules à deux calices couverts de l'un en l'autre.

Puis Saint-Laurent : « Vexillum vero *Sancti Laurentij* est colorum de *gules et d'argent*, unacum quodam *grilliez de sable.* » Il s'agit du gril, instrument du martyre de Saint-Laurent. (Fig. 4).

Enfin Bourg : « Vexillum vero *Burgi* est dictorum colorum cum signo duarum clavium ». La présence des clefs s'explique par le fait que la rue de Bourg aboutissait à la porte de Saint-Pierre.

On ne possède malheureusement plus aucune des anciennes bannières de la ville : il n'est pas même possible de dire quand ni comment elles ont disparu. Elles paraissent avoir été fort belles, à en juger par certains passages des comptes de la commune[1], aussi ne serait-il point étonnant qu'elles eussent tenté l'avidité de quelque Suisse ou Gruyérien lors des guerres de Bourgogne. Faut-il admettre qu'elles se soient perdues à l'époque de la conquête bernoise ou à la révolution de 1798 ? — On ne saurait rien affirmer. Mais il nous reste heureusement, pour corroborer l'exactitude des données ci-dessus, les six petits écussons sculptés sur les arcades de la Maison de Ville et datant selon toute probabilité de la reconstruction de cet édifice en 1674.

Quant à l'origine de nos couleurs communales le commentaire du plaict ne la donne pas et nous ne pouvons l'indiquer faute de documents. Faisons remarquer toutefois que les mêmes émaux se retrouvent dans les armes des *Quatre paroisses* de Lavaux, dans celles de Bulle et d'Avenches, localités qui toutes faisaient partie du domaine immédiat de l'Évêché ; Villarzel en dépendait au même titre et les sires de ce nom, vassaux de l'évêque, portaient de gueules au chef d'argent chargé d'un lambel d'azur à cinq pendants. Il se pourrait donc que les couleurs de Lausanne ne fussent que celles de l'Évêché, lequel porte « parti d'argent et de gueules à deux calices couverts de l'un en l'autre ». — Qu'on nous permette encore de rappeler à ce propos un passage de Hoepingk[2] : « Liberas Imperii Romani Civitates quod attinet, constat et has principio a Regibus Franco-Germanis clypeo et insignibus donatas esse, idque colores *ruber et albus.* » Ce qu'il faut entendre par « Liberæ Imperii Civitates », l'auteur le dit plus loin : « Liberæ Imperii civitates vocantur, quae nihil de aquila in insignibus deferunt, ac olim sub jugo episcoporum vel aliorum fuerunt et postmodum illis se subducentes liberæ factæ sunt. Simpliciter vero Imperiales dicuntur quæ Germaniæ reges vel cæsares condiderunt. »

Si le problème des origines reste irrésolu, nous pouvons par contre fixer la date à laquelle apparaît l'aigle impériale qui surmonte les armes de Lausanne. Ceci nous amène à retracer les principales phases

[1] M. D. R. XXXV. 182.

[2] De insignium sive armorum prisco et novo jure tractatus, p. 378.

d'un long procès entre l'évêque et ses sujets[1]. Ces derniers, toujours disposés à secouer l'autorité de leur seigneur légitime, avaient institué, le 26 décembre 1436, un héraut de ville *(nuncius generalis ville)*. L'évêque protesta. Cependant le différend fut apaisé momentanément par un acte de conciliation déclarant que la ville pourrait avoir un héraut portant placard à ses armes, à condition qu'il y fût joint quelque marque de l'Église, comme le bâton pastoral. Les Lausannois sans doute méconnurent cette dernière clause, car le duc de Savoie, pris comme arbitre en sa qualité de vicaire impérial, prononça, le 3 février 1483, que le héraut ne pourrait porter que l'habit de ville (vestis panni rubei et albi). Mais le 30 avril de la même année, il leur reconnut le droit d'avoir un héraut avec leurs armes surmontées d'une aigle « en signe que Lausanne est ville impériale ». Bientôt le duc révoqua sa propre sentence. La cause donna lieu à des arbitrages sans fin, et fut même portée en cour de Rome. — Enfin en 1517, lors de son passage à Lausanne, Charles III de Savoie, décida en faveur des bourgeois. En principe cependant l'évêque maintint ses prérogatives, car les seigneurs de Berne, Fribourg et Soleure, appelés comme médiateurs, déclarèrent que le héraut était concédé par l'évêque à leur prière.

Les Lausannois ne se contentèrent pas de faire figurer l'aigle sur la plaque de leur héraut, ils la gravèrent sur leurs sceaux, à l'étude desquels nous allons passer maintenant.

Les plus anciens que nous ayons pu retrouver présentent l'aigle avec une tête seulement, ce sont :

1° Un sceau pendant à l'acte de combourgeoisie avec Lutry, du 16 juin 1524 (Arch. Lausanne. A. 205).

2° Le sceau pendant à un acte du 10 septembre 1525 par lequel les Lausannois affirment leur intention de poursuivre les négociations relatives à l'alliance avec Berne et Fribourg (Arch. cantonal. Inventaire bleu I, commune de Lausanne 1).

3° Le Sigillum majus, pendant au traité d'alliance avec Berne et Fribourg.

4° Le sceau pendant à l'acte du 13 janvier 1533, fixant certaines clauses de l'alliance susdite (Arch. cant. Inventaire bleu I, Commune de Lausanne 1).

Les numéros 1 et 2 sont fort mal conservés ; la légende est illisible. L'un et l'autre néanmoins paraissent avoir été semblables au n° 4, où l'on peut lire en caractères gothiques :

[1] Les pièces de ce procès qui portait en outre sur nombre de points étrangers à notre sujet se trouvent aux archives de Lausanne : A, 168 ; A, 169, 170, 171, 189, 190, 191, 199, 200, 216. Cf. : M, D. R. XXXVI, p. 14.

Lausane coitatis[1].

Tous trois sont en cire recouverte de peau ou de papier, aussi les traits sont-ils empâtés et ne permettent pas de déterminer exactement la partition ; mais il existe un sceau pendant à un acte du 7 avril 1562[2] qui nous paraît identique et qui porte de — au chef de —.

Le sceau n° 3 est de grande dimension, car il a 0.08 m de diamètre ; la légende en lettres majuscules porte :

SIGILLVM : MAJVS : CIVIVM : LAVSANE.

La partition, on ne peut le nier, se rapproche du coupé ; toutefois il ne faut point juger d'après la reproduction donnée par de Mandrot dans les *Mittheilungen der antiq. Gesellschaft in Zürich* (Band XIII, Heft 4) : le trait partageant l'écu s'y trouve reporté 0,002 m plus bas qu'il n'est en réalité, ce dont on peut se convaincre par comparaison avec les originaux ou avec la matrice qui existe encore. Cette matrice reproduite au tome VII (2e livr.) des Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande est en argent ; les Lausannois la firent graver pour sceller le traité de combourgeoisie mentionné plus haut[3].

Tandis qu'aucun des sceaux précédents ne présente de hachures, ceux de la période bernoise, à deux exceptions près, les indiquent et portent de gueules au chef d'argent ; l'écu surmonté d'une aigle à deux têtes ; on possède encore les matrices de plusieurs d'entre eux.

Nous les énumèrerons rapidement en les désignant par leur légende :

1° LAVSANNA CIVITAS (écu au chef lisse, pointillé à la partie inférieure).

2° LAVSANNA CIVITAS.

3° SIGIL. COMMVNE LAVSANNE.

4° SIG. CONSVL. ET. CONSILII. LAVSAN.

5° SIGIL. COMMVNITAT. LAVSANNÆ.

Tous quatre sont d'un type uniforme.

6° SIGILLUM· CIVITATIS· LAVSANNÆ (écu en cartouche, de gueules au chef d'argent, entouré d'ornements rappelant plus ou moins des lambrequins ; c'est ce sceau qui a servi de modèles aux vignettes décorant les imprimés officiels d'aujourd'hui).

[1] Lausane communitatis.

[2] Arch., Lausanne, T. 1.

[3] M. D. R. XXXVI, 56.

L'époque actuelle n'est représentée que par un seul sceau, encore n'est-il employé que dans des cas fort rares : l'écu, dont la partition est mal déterminée, est entouré de deux rameaux de laurier et de l'inscription : Commune de Lausanne. En général on fait usage d'un timbre avec l'écusson cantonal comme dans toutes les communes vaudoises ; cependant le timbre du syndic porte de gueules au chef d'argent, l'écu surmonté de l'aigle à deux têtes.

Après les textes et les sceaux, une étude du genre de celle-ci devait encore comprendre les représentations héraldiques figurant sur les édifices, les manuscrits ou autres objets de diverse nature ; dans leur énumération l'ordre chronologique s'imposait ; mais étant donné le but poursuivi, il a fallu en outre les classer suivant la partition de l'écu, une première catégorie comprenant les pièces où le chef est nettement indiqué, une seconde celles qui prêtent à équivoque, une troisième celles où il s'agit du coupé.

Dans la première classe se range avant tout une pierre, d'environ 0m50 de côté, encastrée dans la façade postérieure de la Maison de Ville (Fig. 5); l'écu, tenu par un ange qui l'ombrage de ses ailes, est sans hachures ; au-dessous se lit la date 1454. Cette sculpture a dû évidemment orner quelque autre bâtiment communal, puisque la première construction de l'édifice où elle se trouve ne remonte qu'à 1458.

Une autre plaque de plus grande dimension, actuellement aux Pas-Perdus de la Maison de Ville, surmontait jadis une des portes de la ville. Les tenants de l'écu sont deux anges, un genou en terre. Inscription : « Anno Domini 1460, Die nativitatis Sanctae Mariae Virginis, fecit episcopus. » Blanchet [1] estime que ce sont probablement les armes de Georges de Saluces (d'argent au chef d'azur) qui occupa le siège épiscopal de 1440 à 1461. Sans doute, l'absence de hachures autorise cette supposition, mais nous ne croyons guère probable que les Lausannois, si jaloux du maintien de leurs privilèges, eussent permis que l'évêque apposât son blason sur les murs de leur cité. D'ailleurs le soin qu'on a pris de conserver cette pierre et l'endroit où elle est placée prouvent qu'à un moment donné on a cru y reconnaître les armes de la ville et qu'alors la partition de celles-ci n'était pas le coupé.

Présentent encore l'écu avec le chef :

1° La carte de l'État de Berne de 1548 (salle de la Municipalité).

2° La fontaine de la Palud, 1585.

3° La plaque encastrée dans la tourelle de l'ancien collège (université actuelle) 1590, plaque dont nous donnons la reproduction. (Fig. 6).

[1] Lausanne dès les temps anciens.

4° Un plan des bois de la ville dans le Jura, 1595 (Arch. Laus. C. 370).

5° Le magnifique cartouche du plan de Lausanne de Daniel Buttet (1635, environ).

6° Le frontispice de l'Armorial des Nobles Arquebusiers de Lausanne, manuscrit de 1654 exécuté avec un grand soin. (Arch. Laus. D. 842.)

7° Une reconnaissance communale de 1607.

8° Les deux cloches de la cathédrale de 1674 et 1726.

9° Les six écussons servant de clefs de voûte aux arcades de la Maison de Ville ; nous y avons fait allusion plus haut à propos du Plaict. (Fig. 1 à 4).

10° Le plan du bailliage de Lausanne de 1678.

11° Les bâtons d'office du gros saultier et du métral (Fig. 7).

12° La voûte de la Maison de Ville (partie la plus ancienne de l'édifice) et deux maisons appartenant à la commune dès le commencement du XVIIe siècle. Ajoutons encore les sculptures du premier étage de la Maison de Ville, lesquelles datent probablement de 1674 puisqu'elles portent les armes de l'architecte de Crousaz qui présida à la reconstruction.

13° La fontaine du Grand Saint-jean, 1777.

A la seconde catégorie appartiennent les écussons ornant la grosse cloche de la cathédrale (1583) et ceux taillés dans les bassins de fontaines de la Cité et de la Palud (1728 et 1726).

Bien que Stumpf semble donner l'écu coupé, il n'apparaît véritablement qu'à la fin du XVIIIe siècle sur l'église de Saint-Laurent (1763). Au XIXe, il se trouve très fréquemment. Tel nous le voyons entre autres peint sur les cadrans de Saint-François et de la Maison de Ville, sur les vitraux de la salle de la municipalité, ou sculpté sur les édifices communaux.

Au terme de cette étude, la conclusion qui s'impose, selon nous, c'est que les armes de Lausanne doivent se blasonner « de gueules au chef d'argent ».

Cette opinion s'appuie en effet sur le Commentaire du Plaict et sur la pratique constante et générale à l'époque bernoise ; ces deux autorités ont d'autant plus de poids qu'elles s'accordent en tous points. On avancera pour preuves du contraire le sceau de 1526 et quelques rares exceptions ; mais sur ces pièces, la partition prête suffisamment à l'arbitraire pour qu'on puisse y voir un chef dépassant quelque peu les proportions ordinaires. Quant aux représentations de l'époque moderne, il est presque superflu de dire que les artistes de nos jours

se laissent guider par des préoccupations esthétiques ou par le caprice, bien plus souvent que par la recherche de la vérité héraldique ; le besoin de symétrie inné chez l'homme explique d'ailleurs, s'il ne la justifie pas, la transformation du chef en coupé.

André Kohler.

L'Armorial von der Seffken

La plus ancienne collection d'armoiries peintes après la Wappenrolle de Zurich est le superbe codex van den Seffken datant des années 1380 à 1399. Perdu pendant de longues années il vient d'être heureusement retrouvé



et acheté par le « Herold » de Berlin, qui se propose de le publier à très bref délai en un volume de quatre-vingts planches « chromo » contenant chacune généralement six armoiries. Le prix de cette publication, qui est du plus haut intérêt pour l'art héraldique, est de trente marks, mais sur notre demande le « Herold » a bien voulu mettre les membres de la Société suisse d'héraldique au bénéfice du prix de faveur de vingt marks accordé à ses propres membres et cela bien que la souscription soit déjà close. Ceux de nos collègues qui seraient désireux de profiter des avantages ainsi aimablement mis à notre portée par nos amis de Berlin voudront bien en prévenir à bref délai la Rédaction des *Archives* qui fera le nécessaire. Nous donnons comme spécimen deux fac-simile des dessins de ces armoiries qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, seront exécutées en couleurs et cela avec tout le soin que le « Herold » sait donner à ses publications.

LE COMITÉ.

SCULPTURES D'ARMOIRIES A BALE

AVEC UNE PLANCHE

Pour faire suite à sa communication publiée page 22 des *Archives* 1892, M. A. Walther-AnderEgg nous a envoyé le dessin d'une fort intéressante sculpture où se retrouvent deux des armoiries du vitrail dont nous avons reproduit le dessin; ce monument héraldique se trouve sur l'hôtel de Saint-Blaise, appelé Bläzi-Hof au Petit-Bâle. Il s'agit évidemment des armoiries de l'un des abbés du couvent de Saint-Blaise en la Forêt-Noire (1563).

On remarquera les mêmes armoiries d'azur au cerf gai d'or, et spécialement celles de l'abbé Gaspard qui ne diffèrent des armes du vitrail qu'en ce que la miche de pain est remplacée par une étoile. M. T.

ERRATA

In meinem Aufsatz : « Die Entwicklung des Bündnerwappens » sind folgende Druckfehler stehen geblieben :

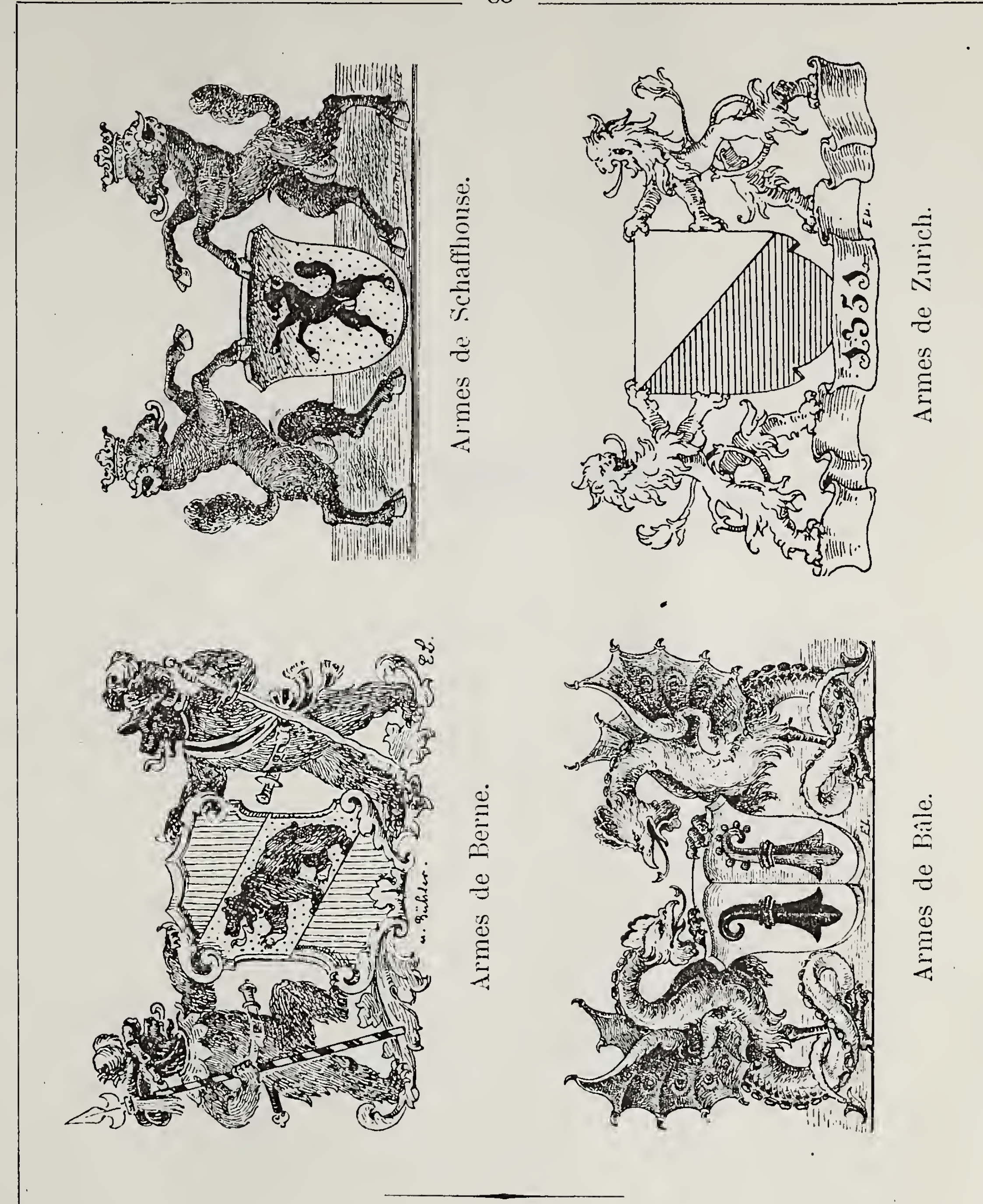
Pag. 38, *Fingerzeig*, anstatt *Finger ging.*
» 38, *Montfort*, anstatt *Matsch.*
» 42, *Und dem des*, anstatt *dem des und.*

CALENDRIER SUISSE A ÉPHÉMÉRIDES

M. E. Lauterburg, dessinateur et peintre à Berne, publie un nouveau calendrier suisse à éphémérides, dans lequel il a apporté une quantité d'heureuses modifications. Nous recommandons cette *œuvre nationale* à chacun de nos lecteurs; le côté héraldique est très bien traité et grâce à l'obligeance de l'auteur nous pouvons reproduire les armoiries de Berne, Schaffhouse, Bâle et Zurich, et surtout le carton du fond, dessiné par l'auteur dans le style qu'affectionnaient les grands maîtres, Holbein en particulier.

M. T.





Armes de Schaffhouse.

Armes de Zurich.

Armes de Berne.

Armes de Bâle.

AVIS DE LA RÉDACTION

MM. les abonnés de l'étranger, membres ou non de la Société d'héraldique, sont priés de renouveler leur abonnement par mandat, auprès de la *Rédaction* du Journal.

Nous tiendrons à la disposition de nos abonnés, et cela gratuitement, les numéros qui pourraient leur manquer; prière de nous aviser de suite, car dès le 31 décembre nous ne pourrons accepter aucune demande, à cause de la confection des collections et du nombre restreint du tirage.

La Rédaction.